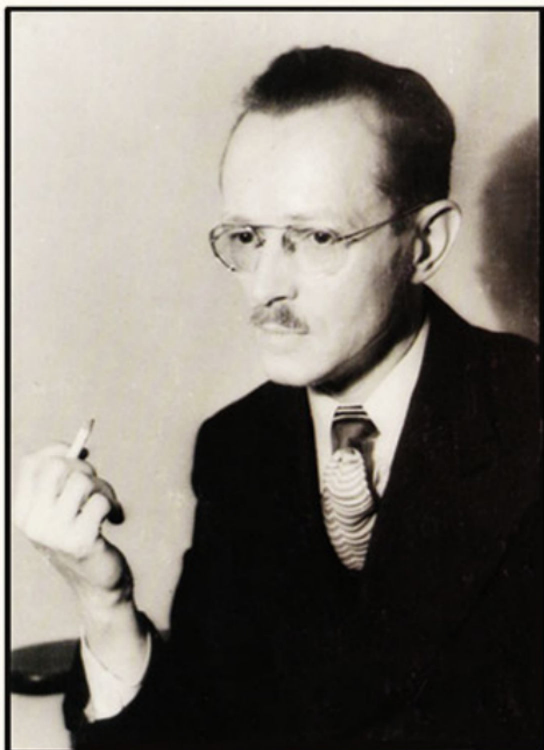
Fredric Brown

CINCINNATI BLUES



encrage

OUVRAGE PROPOSÉ PAR STÉPHANE BOURGOIN

Fredric Brown

CINCINNATI BLUES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR GÉRARD COISNE
avec le concours du C.N.L.

ILLUSTRÉ PAR THIERRY GIOUX



ENCRAGE

BLUES
collection dirigée par Alfu et Stéphane Bourgoin

TITRE ORIGINAL : THE OFFICE

PUBLIÉ AUX ÉTATS-UNIS PAR DENNIS McMILLAN

Publié avec l'accord de SCOTT MEREDITH LITERARY AGENCY Inc.
845 Third Avenue, New York, N.Y. 10022

I.S.B.N. 2-906389-25-0

Avant-propos de Philip José Farmer

LA VERSION originale de *The Office,* que vous tenez pour la première fois entre les mains, comportait une page entachée d'un mot grossier et d'une mention explicite à une pratique sexuelle orale. Nous étions alors en 1956-1957. Fredric Brown savait fort bien que la page « taboue » n'irait pas sans subir les foudres d'Anastasie mais n'y a cependant rien retranché, voulant faire œuvre réaliste. Sans doute se disait-il qu'un jour, lorsque la société serait devenue plus libérale (ou plus décadente, selon d'autres), la version non censurée aurait quelque chance d'être publiée. Je ne sais si c'était là exactement le fond de sa pensée mais nul doute qu'il a dû jubiler en imaginant la réaction surprise, pour ne pas dire scandalisée, de son éditeur. Se serait-il torché le derrière avec la page incriminée que le malheureux n'aurait probablement pas été plus choqué.

The Office, 258 pages (sauf une, il va sans dire), a finalement été publié par E.P. Dutton en 1958. Aujourd'hui, vingt-neuf ans plus tard, Dennis McMillan nous propose enfin la version originale non tronquée. Les « gros mots » ne choqueront plus personne. Une certaine liberté de ton est devenue chose courante et acceptée, bien qu'un renversement de tendance soit toujours possible avec la résurgence actuelle du fondamentalisme et du culte des valeurs morales. Tout cela nous ramènerait au « bon vieux temps » et il faudrait de nouveau se battre pour la liberté d'expression, le droit d'appeler un chat un chat.

En fait, la guerre contre la censure dure toujours, même si chacun est beaucoup plus libre d'utiliser des « mots lestes » qu'on ne l'était en 1958. Comme le savent les écrivains de science-fiction qui travaillent pour les grandes maisons d'édition, celles-ci imposent trop souvent, ou tentent trop souvent d'imposer, une censure fondée sur leurs propres critères idéologiques ou la peur d'offenser certaines minorités. Qu'ils soient conservateurs ou libéraux ne change rien à l'affaire et tous les éditeurs sont coupables du même travers, bien que pour des raisons différentes.

Mais ceci est une autre histoire que nous ne saurions, dans le cadre limité de cet avant-propos, évoquer en détail. Qu'il suffise de

dire que la lutte contre la censure est quelque chose qui dure depuis très longtemps, depuis des siècles, et ne prendra jamais fin.

Fredric Brown est un homme qui s'est acquis un vaste public, à la fois dans le domaine du policier et dans ceux du fantastique et de la science-fiction. Je faisais partie de ses admirateurs fervents et achetais tous ses romans ou les revues où apparaissait son nom, quel qu'en soit le genre. Je ne sais pas s'il a écrit des westerns ou des romans d'amour, deux genres qui me laissent froid (du moins dans les revues populaires), mais si j'avais aperçu son nom en couverture d'un magazine dévolu à l'un de ces genres, je l'aurais acheté sur la seule foi de sa présence au sommaire. C'eut été l'assurance d'une histoire peu ordinaire, originale, ingénieuse, en tout cas intelligente.

C'étaient toutefois ses récits de science-fiction qui me procuraient le plus de plaisir. Citons plus particulièrement *Etaoin Shrdlu,* publié en 1942, *Arène,* qui date de 1944, et surtout *Dingue de planète,* une nouvelle de 1946, textes qui sont encore dans toutes les mémoires. Arène, comme le savent tous les admirateurs de *Star Trek,* a servi de scénario à l'un des épisodes les plus saisissants de cette série, à la qualité inégale il est vrai.

(Je n'ai jamais été un acharné de *Star Trek,* même si je dois admettre que certains épisodes sont assez réussis.) Pour la petite histoire, Gene Roddenberry, à qui Fredric Brown avait cédé les droits d'adaptation, oublia d'en créditer la paternité à son auteur au générique. Justice fut finalement rendue et Fredric Brown reçut la rétribution qui lui était due. Quoi qu'il en soit, la nouvelle est universellement admirée ; *Arène* a été sélectionné par l'association des Science-Fiction Writers of America comme l'un des meilleurs récits du genre et a été repris en 1970 dans l'anthologie *Science-Fiction Hall of Fame.*

C'est son roman écrit en 1949, *L'Univers en folie,* qui m'a définitivement conquis (et m'a fait beaucoup rire). L'idée qu'une vieille machine à coudre trafiquée puisse être le premier objet à voyager instantanément dans l'espace et soit à l'origine des voyages interstallaires m'avait alors fort amusé. Seul Fred Brown pouvait avoir conçu une idée aussi saugrenue, encore que magistralement exposée. Ce n'est cependant pas la seule qualité de ce roman délirant et, comme dans nombre de ses nouvelles, policières ou de science-fiction, le récit, plein d'humour, est mené de main de maître, et l'intrigue est un petit chef-d'œuvre d'ingéniosité. À l'époque, j'ai même songé à fonder un fan-club. La chose devait s'appeler le Mouvement Brownien mais je n'ai jamais donné suite à ce projet, à part une note pour écrire Eventuellement un jour une nouvelle avec ce titre.

Si mon œil d'aigle a régulièrement suivi toute la production de Fredric Brown, je n'avais jamais lu, ni même entendu parler, de *The*

Office, jusqu'à ce qu'un jour Dennis McMillan me demande d'écrire le présent avant-propos. Il m'expliqua alors au téléphone qu'il s'agissait d'un roman quasi autobiographique. Seuls les dialogues et certains aspects du caractère des personnages, pour le reste largement inspirés par l'expérience personnelle de l'auteur, relevaient de la fiction pure. Ainsi bien sûr, que le cheminement des pensées de chacun des héros, minutieusement reconstitué. Tel que le roman se présente, il s'agit d'un ouvrage de littérature générale qui narre par le menu quelques mois de la vie des employés d'un bureau, en l'occurrence celui de la société Conger & Way, à Cincinnati, au cours de l'année 1923 et le début de 1924.

À ce propos, le bureau ne sert pas seulement de toile de fond, de décor où chacun des personnages viendrait jouer son rôle. Non, c'est lui-même un des personnages, au même titre que les autres.

La bibliographie de Newton Baird, *A Key to Fredric Brown's Wonderland* (Talisman Literary Research, 1981), estime que *The Office* est « une chronique qui tente de réconcilier le désenchantement qui s'installe face aux désillusions de l'existence et la vigueur toujours intacte des idéaux romantiques de la jeunesse. La tentative n'est pas vraiment réussie, peut-être parce que l'approche philosophique adoptée par Fredric Brown n'est pas l'égale de son génie créatif ». Newton Baird déclare également : « Il s'agit d'un récit où alternent naturalisme et romantisme, le tout conté avec un humour que peu d'auteurs ont réussi à égaler… » et « … la fin tombe un peu à plat et laisse un parfum d'insatisfaction. »

Inutile de préciser, cher lecteur, que les allégations de Newton Baird sont on ne peut plus absurdes. Fredric Brown ne cherchait nullement à décrire un quelconque difficile passage de l'adolescence à l'âge adulte. Il voulait simplement décrire une tranche de son existence, telle qu'il l'avait vécue, et la tentative est entièrement réussie. Désirait-il que les comparses réunis dans le cadre étroit du bureau d'Oak Street soient considérés comme typiques de leur époque ? Y avait-il des milliers de tels bureaux et des millions de tels employés, sous les ordres d'un quelconque Mr Conger ? C'est du moins l'impression donnée au lecteur. Fredric Brown ne cherchait absolument pas à réconcilier quoi que ce soit mais voulait simplement rapporter les choses telles qu'elles étaient (et comme elles sont toujours). D'autre part, au risque de m'élever une nouvelle fois contre les assertions de Newton Baird, je soutiens que le talent littéraire de Fredric Brown est ici à la hauteur de ses ambitions. Les êtres humains sont « voués à connaître bien de la misère, aussi vrai que le monde est monde ». Seuls les noms et les lieux diffèrent.

La fin se justifie pleinement, aussi bien sur les plans esthétique ou philosophique que réaliste. « La terre est une vallée de larmes. Nous

naissons, nous souffrons et goûtons quelques moments de bonheur ou de joie (et encore si nous avons de la chance), puis nous mourons et l'histoire s'achève là. Nous luttons, puis un beau jour nous cessons de lutter. »

Fredric Brown a réussi dans ce roman ce que seul un grand écrivain pouvait accomplir. Il a su saisir (et rendre) l'instant présent, le commun, le banal, l'ennuyeux, bref tout ce qui fait la grisaille et la monotonie de l'existence. Grâce à son prodigieux sens de l'intrigue, à son talent et à son habileté de conteur, il a su métamorphoser ces éléments, a priori peu prometteurs, en une histoire qui vous emporte et vous pince le cœur en même temps qu'elle broie celui des personnages.

Peu d'écrivains possèdent cette faculté miraculeuse.

Peoria, Illinois, avril 1987.

Nous tenons à exprimer nos plus sincères remerciements à Stéphane Bourgoin, à Gérard Coisne, et à l'agence Lenclud qui ont rendu possible l'édition du présent livre.

Notre remercions également Thierry Gioux pour son concours esthétique et, pour leur aide à la relecture de la traduction : Alfu, Joseph Altairac, Florence Clonier, Simon Lequeux et Jean-Michel Sévin.

Les notes ont été ajoutées à l'édition américaine.

THE OFFICE

CONGER & Way possédait autrefois un bureau au deuxième étage d'un immeuble sis au 120 East Oak Street, Cincinnati, dans les bas-quartiers de la ville, à mi-chemin de Fountain Square et des quais de l'Ohio, quartiers où les loyers étaient modérés parce que les immeubles y étaient vétustes et se retrouvaient parfois les pieds dans l'eau quand l'imposante rivière aux flots boueux entrait en crue, gonflée par les pluies.

L'immeuble n'existe plus. C'était déjà un vieil immeuble au début des années 20, époque où se situe notre récit. L'endroit où il se dressait autrefois est aujourd'hui occupé par la culée de béton du nouveau funiculaire qui transborde les tramways du Dixie Terminal Building à Covington, Kentucky, sur l'autre rive. Non seulement l'immeuble a disparu, mais l'emplacement même où il se dressait autrefois n'existe plus, si l'on peut parler ainsi d'un espace entièrement bétonné.

L'immeuble n'a jamais eu de nom. Conger & Way, par contre, n'était que la partie visible d'un plus vaste ensemble. Selon une habitude répandue dans l'industrie du début du siècle, la société opérait sous diverses raisons sociales, Générale de Vis et de Rivets, Compagnie des Tours et Forets du Midwest, Américaine de Ponçage et de Lustrage de Précision, dont les noms s'étalaient sur la porte d'entrée en lettres dorées sobrement ourlées de noir, Conger & Way coiffant le tout. Ces quatre noms étaient en un sens trompeurs et les quatre sociétés n'étaient dirigées que par le seul et unique Edward B. Conger. Mr Way, lui, était mort paisiblement aux jours heureux où, voici déjà quelque huit ans, Woodrow Wilson nous promettait que « les États-Unis n'entreraient pas dans le conflit ». Sur l'insistance de sa veuve, qui avait conservé quelques intérêts dans la société, son nom apparaissait toujours sur la porte d'entrée et l'en-tête du courrier. Alors qu'elle laissait faire à Mr Conger ce qu'il voulait, elle était demeurée inflexible sur ce point, qui était pour elle une manière de conserver vivante la mémoire de son mari. À la grande irritation de Mr Conger qui, lui, aurait préféré ne voir que son seul nom sur la porte.



Celle-ci s'ouvrait sur une enfilade de trois pièces autrefois séparées qui ne formaient plus qu'un seul et grand bureau. C'est en vain qu'on aurait cherché le moindre abrasif dans les ex-locaux de l'Américaine de Ponçage et de Lustrage de Précision, à moins de compter pour tel la lime à ongles que Mary Norton rangeait dans le tiroir du haut de son bureau. Les stocks de la Compagnie des Tours et Forets du Midwest se résumaient, quant à eux, à une mèche de vingt-et-un et à un télégraphe Morse qui servait de presse-papier. En ce qui

concernait la Générale de Vis et de Rivets, ce qui y ressemblait le plus à une riveteuse se résumait en tout et pour tout à un taille-crayon, modeste objet qui produisait bien quelques copeaux et un peu de limaille de graphite, mais en si petites quantités qu'elles n'avaient aucune valeur marchande.

Ces petites bizarreries ne cachaient cependant aucun trafic. Mr Conger n'était pas un escroc. Commissionnaire, il écoulait les produits d'usines de Pittsburgh, Akron, Hartford, voire de Chicago, auprès d'entreprises de Cincinnati et des environs.

Sept personnes travaillaient pour lui.

Les hommes naissent, puis meurent. Leur histoire a par conséquent un début et une fin, événements tous deux bien délimités dans le temps. Une certaine agitation amoureuse est certes nécessaire, préalablement à leur naissance, et certains événements intéressant principalement les vers et les pompes funèbres surviennent souvent après leur mort, mais chaque existence individuelle est marquée par un début et une fin.

Il est plus difficile d'appliquer de telles notions à un lieu car il a toujours été là et le sera toujours ; un lieu peut varier d'aspect mais le temps ne l'affecte pas.

C'est ainsi que les locaux loués par Conger & Way l'avaient déjà été par plusieurs autres firmes. Avant cela, ce n'était qu'un simple espace vide au-dessus d'un modeste bâtiment sans étage. Avant cela encore, l'endroit n'était même pas construit et seul un chêne se dressait là – l'un de ceux-là mêmes à qui la rue devait son nom[1]. Un grand chêne où aimaient venir grimper les jeunes Indiens. Des oiseaux y étaient nés, puis y étaient morts. Une année terrible, une pie-grièche, l'oiseau boucher qui empale ses victimes sur des épines pour les déguster tout à loisir, avait ainsi niché à l'emplacement exact où se trouverait plus tard l'encrier de Marty Raines, l'employé aux écritures. Bien avant, il y avait encore plus longtemps, ce même espace avait été noyé par les eaux du jurassique, limon informe d'où étaient surgis les monstrueux reptiles qui hanteraient la terre au crétacé. À une époque encore plus reculée, mais à une infime fraction de seconde à l'échelle cosmique, du maelström torrentiel des origines, le monde était né et avait acquis assez de consistance pour qu'il y ait un jour un sol sous les pieds de Mr Conger. Un beau jour, peut-être bientôt avec la bombe H ou des missiles, la civilisation pourra bien s'écrouler dans les flammes de l'holocauste, l'endroit a déjà survécu une fois et survivra encore. *Ad aeternam* ?

On devine aisément la difficulté d'assigner des limites à un espace précis, celui-ci étant quelque chose qui a toujours existé et qui existera toujours, même s'il peut temporairement disparaître sous une coulée de béton. À l'échelle de l'univers, chair et béton sont tout aussi

transitoires. Qui peut dire ce qui se passera ici dans un millier d'années, un million ? Nul n'en a cure. Un lieu n'est qu'un lieu et, en ce qui me concerne, mon intérêt pour le bureau de Conger & Way, hormis une curiosité toute formelle, se limite aux deux ans où je m'y suis trouvé chaque semaine, quarante-quatre heures durant, il y a déjà bien des années de cela. Pendant ces deux années en effet, je fus l'une des sept personnes qui travaillaient là pour Mr Conger.

Mais que je vous présente d'abord mes collègues, ainsi que doit le faire un humble et obscur saute-ruisseau. Plaçons-nous juste avant mon arrivée.

Nous sommes le jeudi après-midi 29 juin de l'année 1922, l'année de la reprise économique, sept ans avant le krach de Wall Street. La récession de 1920 qui avait suivi l'euphorie des années de guerre s'estompait à l'horizon et la frénésie des Années folles commençait à gagner l'Amérique. Warren Gamaliel Harding était président ; le scandale des puits de pétrole de Teapot Dome, propriété de la Marine mais qui avaient été malencontreusement vendus à des entreprises privées, secouait tout le pays et la vie était merveilleuse. Du moins voyait-on les choses ainsi aux États-Unis.

Commençons donc par Marty Raines, vingt-et-un ans, un mètre soixante-dix, soixante-deux kilos, cheveux châtains clairs, l'employé aux écritures qui, penché sur la colonne des débits du registre ouvert devant lui et la plume plongée dans ce qui avait jadis été un nid de pie-grièche, se demande avec angoisse comment trouver le courage de demander un rendez-vous à Stella Klosterman, l'employée au classement.

Cinq kilos de potée d'émeri double zéro, deux litres de colle extra-forte. Entre chaque écriture, il ne pouvait s'empêcher de relever les yeux et son regard s'égarait, irrésistiblement attiré, vers la susnommée Stella Klosterman, présentement penchée au-dessus du deuxième tiroir du bas du classeur central.

Elle avait un beau visage, Stella, aux formes pleines mais sans rien d'excessif. Elle lui tournait le dos mais Marty savait qu'elle avait de beaux yeux bruns, au regard parfois lointain. Ses longs cheveux, bruns eux aussi, lui tombaient jusque sur les épaules. Stella était grande. Lorsqu'elle portait des talons, ses yeux arrivaient presque à hauteur des siens. Si jamais il l'invitait, un soir, et qu'elle mettait de vrais talons aiguille pour l'occasion, elle serait sûrement plus grande que lui, ce qui n'était pas sans le mettre légèrement mal à l'aise. Allait-elle continuer à grandir ? Non, il se mettait martel en tête pour rien. Stella avait dix-huit ans et, à cet âge-là, on a déjà fini sa croissance. C'était du moins ce qui s'était passé dans son cas. Il était bien placé pour le

savoir, lui qui aurait bien aimé pouvoir gagner quelques centimètres supplémentaires et n'avait cessé, de dix-sept à vingt ans, de guetter anxieusement le verdict de la toise.

Marty passa deux écritures puis releva les yeux une nouvelle fois. Stella était maintenant penchée sur le tiroir du bas ; sa jupe, légèrement relevée, laissait voir une frange de peau brune et lisse.

Soudain attentif, Marty était tout de même gêné d'éprouver pareille curiosité. C'était indécent. Quelqu'un d'autre s'en était-il aperçu ? Les deux représentants, personnages à l'esprit toujours mal tourné, étaient tous deux déjà partis. Mr Conger était dans son bureau. Marty chercha Max du regard mais le coursier les avait quittés la veille. Mr Willoughby, le chef de bureau, était bien là, il allait sans dire ; avait-il remarqué quelque chose, lui aussi ? Catastrophe ! En toute hâte, nuque à nouveau réglementairement baissée, Marty se replongea dans ses écritures. Les yeux de Mr Willoughby n'étaient pas braqués vers les jambes de Stella, non, mais bel et bien dardés sur lui. Des yeux où dansait une lueur d'amusement et à qui rien n'échappait, pas même ce qui se tramait en vous, semblait-il. Max disait que l'homme avait des yeux dans le dos et n'avait sans doute pas tout à fait tort.

Marty passa une demi-douzaine d'écritures avant d'oser relever une nouvelle fois le nez de son registre. Voilà qui clôturait le compte Grayson ; il passa un coup de buvard sur sa page et en entama une nouvelle, les joues toujours cuisantes.

Pourquoi n'avait-il pas le cran des autres garçons ? Pourquoi était-il affligé de cette navrante timidité ? Alors qu'il était libre, blanc, et n'avait que vingt-et-un ans ? Il n'était pas vraiment beau mais n'était pas laid non plus.

Il gagnait dans les vingt dollars par semaine et réussissait à en mettre un peu de côté. Stella Klosterman n'avait que dix-huit ans et n'était qu'employée de bureau. (Non, s'indigna quelque chose en lui, c'est une déesse, c'est la Femme, le Grand Mystère.) Pourquoi ne pas lui demander d'un ton négligent, à la prochaine occasion : « Dites-moi, Stella, qu'est-ce que vous faites, ce soir ? » Elle répondrait probablement dans le sens qu'il espérait. Au pire, elle pouvait dire : « C'est que voyez-vous, mon p'tit Marty, ce soir je ne suis pas libre mais… » Ce qui laisserait la porte ouverte à une Eventuelle invitation pour le samedi suivant, ou la première soirée de libre.

« Qu'est-ce que vous faites, ce soir ? » Ce n'était pourtant pas sorcier. Mais il savait qu'au dernier moment sa voix le trahirait et qu'il ne pourrait jamais prononcer ces simples mots, ces huit mots tout bêtes. Il commencerait bien mais sa voix quitterait vite le ton anodin et déraperait vers les aigus ; il ne saurait plus où se fourrer et se mettrait à rougir comme un collégien, ce qui ne ferait qu'ajouter à sa

confusion. Qu'est-ce qui n'allait donc pas chez lui, à la fin ?

Stella officiait à présent au tiroir du haut, sa corbeille de documents posée sur le dessus du classeur. Elle s'emparait de chaque lettre, prenait connaissance de l'en-tête puis archivait la pièce dans la chemise idoine. Que ce devait être une tâche monotone, songea Marty.

Un plan audacieux naquit soudain dans son esprit. Que se passerait-il si, prenant l'une de ces lettres à la main, Stella découvrait non pas la raison sociale de la maison Wheeler & Lee, ou encore de la Compagnie d'Électricité Graybar, mais son propre nom, Stella Klosterman ? Elle en aurait sans doute la surprise de sa vie. Pourquoi pas ? C'était là un moyen adroit de solliciter un rendez-vous et de briser la glace sans avoir à ouvrir la bouche. Et qui passerait pour de l'habileté et non de la timidité, s'il donnait à la chose l'aspect d'une banale lettre commerciale, un peu dans le style compassé de Mr Conger.

Mlle Stella Klosterman
c/o Conger & Way
120 East Oak Street
Cincinnati, Ohio

Chère Mlle Klosterman,

Marty fit taire les objections qui se présentaient déjà à son esprit pour ne pas se donner le temps de réfléchir et de battre en retraite, ne sachant pas ce qu'allait être la réaction de Stella. Il fit rapidement le tour du bureau des yeux afin de s'assurer que Mr Willoughby ne faisait pas attention à lui, prit une lettre à en-tête de la société et fit courir sa plume de sa belle écriture, soignée et appliquée.

Un rien torturé, le Marty, non ? Peut-être aurais-je dû commencer par vous présenter les autres mais, voyez-vous, Marty est un peu mon *chouchou*, si je puis dire. C'est le vilain petit canard du lot. Ce n'était cependant pas de sa faute s'il était aussi insignifiant, et ce n'était pas non plus son travail qui l'avait rendu ainsi. Les existentialistes l'auraient bien sûr tenu pour totalement responsable de son triste sort mais les préceptes n'en avaient pas encore été formulés en 1922. Freud n'était connu que d'un petit cercle d'initiés, du moins aux États-Unis. Pour ma part, je dirais que tout était de la faute de sa mère. Peu avant la fin du défunt siècle, madame avait débuté dans une maison close de Baltimore, cloaque infâme d'où l'avait sortie un respectable homme d'affaires de confession presbytérienne qui, favorablement impressionné par ses talents professionnels, s'était épris d'elle et l'avait épousée. Le pauvre homme avait été emporté par une pneumonie, quatre ans plus tard, et l'avait laissée seule avec un enfant en bas âge

et des revenus à peine suffisants pour les faire vivre tous les deux, elle et son fils.

La religion de son époux avait profondément déteint sur la toute nouvelle Mme Raines et, très vite, son ancien commerce lui était apparu comme chose vile et éminemment méprisable. Une fois devenue veuve, elle avait complètement gommé son passé et était tombée dans l'excès inverse. C'est ainsi que, non content d'avoir inculqué à son fils une solide crainte de Dieu, ce qui n'a jamais fait de mal à personne, elle l'avait élevé dans l'idée que la femme était une créature intouchable et sacrée. De telles idées peuvent complètement vous pervertir un homme et Marty avait été soumis à rude épreuve. À vingt-et-un ans, non seulement il ne s'était jamais masturbé (il n'y avait pas encore de rapport Kinsey, en ce temps-là, et Marty n'aurait jamais soupçonné à quelle infime minorité il appartenait à cet égard), mais il n'avait même jamais nourri la moindre pensée lascive. Il n'ignorait certes pas les réalités de la vie, mais on lui avait toujours appris que le sexe était chose absolument répugnante, n'ayant rien à voir avec l'amour. Amour dont il éprouvait, ou croyait ressentir, les premiers émois quand ses yeux se posaient sur Stella Klosterman.

Souvenez-vous cette journée du 29 juin 1922. Mais si, vous y étiez ! « LES RÉPUBLICAINS IRLANDAIS MIS EN DÉROUTE », titraient les manchettes des journaux. Mais il se passait également beaucoup de choses par ici. Patrons et mineurs avaient entamé des négociations, mais on mobilisait encore la troupe dans le Colorado et en Virginie occidentale. Jack Dempsey avait accepté de remettre son titre en jeu contre Harry Wills ; Mlle Alice Taunton avait été exclue de l'École Normale du Michigan pour avoir fumé en public. Les Yankees avaient battu les Senators par 6 à 4 et les Athletics étrillé les Red Sox 10 à 3.

Si vous écoutiez la radio, l'époque était déjà résolument au temps des copains[2]. *Call Me Back, Pal o'Mine* et *Old Pal, Why Don't You Answer Me ?* régnaient sur les ondes. Ainsi, naturellement, que *What a Pal Was Mary*. À moins de tomber sur *I'm Always Chasing Rainbows, Dardanella* ou *The Japanese Sandman.* En tout cas, une chose est sûre ; il suffisait de tendre l'oreille cinq minutes pour entendre fuser de partout un seul grand cri unanime : « Du travail ! Ce qu'on veut, c'est du travail ! »

Les chantiers repartaient dans une conjoncture économique encore hésitante. Le rail reprenait vie malgré la menace d'une grève des chemins de fer. Chacun se tracassait de l'augmentation du coût de la vie mais personne ne parlait encore d'inflation. De Miami à Détroit, le Ku Klux Klan faisait brûler des croix, et un certain Al Capone commençait à faire parler de lui. De concert avec ce bon vieux

Dr Coué, chacun ne cessait de se répéter que « tout allait chaque jour un peu mieux » et jouait au mah-jong.

On passait *Le Cheik* dans les cinémas de quartier mais vous l'aviez déjà vu dans les salles d'exclusivité du centre-ville et, à moins que votre femme n'ait envie de le revoir encore une fois, vous aviez le choix entre Buster Keaton dans *L'Insaisissable* et Colleen Moore dans *The Wallflower*.

Bien sûr, il pleuvait bien quelque part et il y avait même des inondations au Texas et en Georgie, mais à Cincinnati, comme presque partout ailleurs, c'était une belle journée.

Geoffrey Willoughby se dit que c'était vraiment une belle journée. Il faisait beau et chaud. Mr Willoughby aimait la chaleur et haïssait le froid. Il avait cru mourir de froid durant les trois mois qu'il avait passé dans les tranchées, au cours de l'hiver 1917-18, quatre ans et demi plus tôt. Par Dieu, on ne l'y reprendrait plus. Même mort. Son testament – document par ailleurs sans le moindre intérêt – spécifiait qu'il désirait être incinéré. Car même mort, en effet, il n'était pas question de retourner sous terre.

Mr Willoughby se demanda ce qui pouvait bien lui faire penser à de telles choses et frissonna légèrement. Il n'avait pas été malheureux dans l'armée, hormis ce simple détail. Il était plus âgé que la plupart des hommes engagés avec lui, et plus intelligent aussi. Il était rapidement passé sergent et ses connaissances en comptabilité lui avaient valu d'être affecté dans l'intendance. Alors que tout semblait donc aller pour le mieux, il avait subitement été atteint par le virus du patriotisme et s'était mis en tête l'idée saugrenue qu'il devait absolument faire quelque chose pour sauver le monde libre et la démocratie. Il avait donc demandé à être transféré sur le front. Doux Jésus, quelle erreur n'avait-il pas commise là, et pour un aussi piètre résultat, à voir le chaos dans lequel le monde était plongé aujourd'hui.

De sa place, il avait une vue directe, par la porte ouverte, sur le bureau des deux représentants, Danner et Sperling, et sur la lumière du soleil qui entrait à flots par la fenêtre, juste au-dessus. Son regard erra de la fenêtre à Stella, occupée à archiver des documents, sans que le ravissement béat procuré par cette belle et chaude journée ne le quitte un instant. Stella était resplendissante, c'était un véritable rayon de soleil. Ah, si seulement il n'avait pas eu quasiment deux fois son âge – à un an près, tel était pourtant malheureusement le cas. Elle devait probablement le considérer comme un croulant. D'un autre côté, il tenait à sa petite vie rangée de célibataire et Stella était une trop belle enfant pour être tripotée par un vieux singe dans son genre qui n'avait nullement l'intention de l'épouser. C'est à l'autel qu'il

fallait la mener, cette petite, pas à l'hôtel. À ce jeu de mots, un large sourire éclaira son visage. Mr Willoughby raffolait des jeux de mots et des tournures à double sens. D'aucuns l'auraient d'ailleurs qualifié d'esprit pervers car, plus l'histoire était leste, plus Mr Willoughby jubilait ; mais il goûtait presque autant les plaisanteries plus anodines. Presque, car humour et grivoiserie lui semblaient constituer le mélange idéal.

Salaces ou non, il était amoureux des mots. Il aimait jouer avec eux, les retourner, les faire bouler cul par-dessus tête, bref les dévoyer… Il aurait pu être un excellent étymologiste, si seulement il avait voulu s'en donner la peine. Il vouait une dévotion toute particulière aux associations d'idées. En ce qui concernait la stricte étymologie, il avait longtemps confondu le mot avec entomologie, c'est-à-dire l'étude des insectes. Lorsqu'il avait compris sa méprise, toute sa vie en avait été éclairée d'un jour nouveau et il ne lui déplaisait pas de savoir que les deux sciences avaient chacune leur *bourdon*, l'un étant simplement plus mal venu que velu.

Les fautes d'orthographe le ravissaient tout particulièrement, surtout quand, par bonheur, elles donnaient aux mots une signification seconde. C'est incroyable les choses bizarres que l'on pouvait trouver sous la plume d'une secrétaire distraite.

Hier, par exemple, était à marquer d'une pierre blanche ; Mary Horton avait oublié une simple consonne dans un mot en tapant une lettre. La lettre « 1 » dans le mot « publique », placé juste après « voie ». Cette *voie pubique* était une trouvaille absolument délicieuse à retenir absolument. Créé de propos délibéré, le tour eut été charmant, mais dû à la seule inadvertance, c'était une vraie perle. Mr Willoughby n'avait évidemment rien dit.

Il est des bonheurs qui sont trop rares pour qu'on les partage, du moins avec des collègues de bureau. Il avait corrigé l'oubli, tâche qui faisait partie de ses attributions, mais avait eu l'impression de commettre un crime de lèse-majesté.

Mr Willoughby soupira et reporta son attention sur la dernière fournée de courrier en partance. Il parcourut rapidement les cinq dernières lettres et, dépité de ne pas y trouver la moindre petite erreur, signa chacune du paraphe d'Edward B. Conger, double parfait de la signature de son patron. Imiter l'écriture des autres était l'un des nombreux talents de Mr Willoughby ; il y excellait véritablement et, aurait-il eu des tendances criminelles, aurait fait un faussaire admirable.

Il étouffa un nouveau soupir et releva le nez de son bureau. Stella était toujours occupée à classer, penchée au-dessus du tiroir du bas du grand classeur. Ne souffrant d'aucune des inhibitions de Marty Raines, Mr Willoughby se prit à songer que ce petit bout de peau visible sous

la jupe devait être bien doux et plaisant au toucher. N'étant pas de bois, il laissa son imagination vagabonder sur cette pensée.

Puis, amusé, son regard tomba sur Marty Raines, qui regardait Stella avec des yeux de merlan frit. Prenant conscience d'être observé, le malheureux rougit comme une pivoine et s'empressa de piquer du nez sur son registre.

Mr Willoughby considéra Marty quelques secondes, songeur. Ce ne devait pas être drôle d'être aussi coincé et mal dans sa peau que ce garçon l'était. Il avait déjà peur de son ombre, alors d'une femme, pensez. Il avait vingt ans – non, vingt-et-un puisqu'il avait déjà vingt ans quand il avait débuté dans la maison, il y avait presque un an – mais, émotionnellement, ce n'était qu'un gamin. Qu'avait-on donc pu lui faire pour le rendre comme ça ?

Mr Willoughby reposa lettres et enveloppes dans leur corbeille mais, se souvenant que Max Reisman les avait quittés et qu'il n'y avait par conséquent plus de coursier, glissa chaque lettre dans son enveloppe, puis cacheta et timbra le tout. (C'étaient des timbres à deux cents, à l'époque, vous vous rappelez ?) Pauvre Max, songea-t-il.

Tiens, mais que griffonnait donc Marty sur une feuille volante, au lieu de noircir les colonnes de son journal ? En ayant apparemment terminé avec sa page d'écriture, le jeune Raines, inquiet, tourna lentement la tête, les épaules rentrées, voulant s'assurer que personne n'avait surpris son manège. Curieux, Mr Willoughby baissa précipitamment les yeux et prit un air affairé.

Attitude trompeuse car, observant impunément la scène du coin de l'œil, Mr Willoughby vit Marty glisser sa mystérieuse lettre dans la corbeille métallique où il déposait les factures après les avoir entrées en comptabilité, corbeille que Stella Klosterman n'allait pas tarder à exploiter, la sienne étant presque vide. Et pas négligemment sur le dessus de la pile, non, non, non, mais bien au milieu.

Ha-ha, pensa Mr Willoughby. Un bon point pour Marty. Dieu seul savait ce qu'il avait écrit sur cette feuille, mais c'était un premier pas.

Un premier pas encore bien hésitant. Une idée diabolique germa alors dans l'esprit de Mr Willoughby, idée qu'il repoussa bien entendu avec la dernière des énergies mais qui refusa néanmoins de disparaître.

— Marty, vous avez une minute, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, Mr Willoughby.

— Marty, j'ai bien peur que nous ne manquions de timbres, aujourd'hui. Je me demandais si ça vous ennuierait, puisque nous n'avons plus de coursier, de faire un saut jusqu'à la poste en acheter quelques-uns ?

— Bien sûr, Mr Willoughby. Combien ?

— Mmmmm, prenez-en pour dix dollars. Neuf dollars de deux

cents et le reste à un cent. Prenez de l'argent dans la caisse et laissez une fiche, comme le faisait Max. Vous croyez être de retour avant cinq heures ?

— Je n'en aurai pas pour plus d'une demi-heure aller et retour, Mr Willoughby, dit Marty après avoir consulté la pendule. Je serai là à quatre heures et demie, tout au plus. Rien d'autre, Mr Willoughby, pendant que j'y suis ?

— Ma foi non, Marty. Ou plutôt, si. Profitez-en donc pour poster ça, dit Mr Willoughby en indiquant le courrier qu'il venait de timbrer.

Marty parti, Mr Willoughby se leva, ronronnant sous cape, traversa nonchalamment le bureau, fit un crochet désinvolte par le bureau de Marty et emporta la corbeille de Marty jusqu'au sien. Il parcourut rapidement la pile de factures, finit par trouver la lettre qu'il cherchait et en prit connaissance, hochant la tête avec tristesse. Le poulet avait pour but évident de demander à Stella si elle était libre ce soir mais, mon Dieu, que le couplet était gauche et mal troussé.

Le front plissé par la concentration, Mr Willoughby prit une feuille vierge et saisit son stylographe. L'écriture de Marty était simple et sans surprise. La pointe de la plume à peine posée sur la feuille, son esprit fourmillait déjà de dizaines d'idées. Le Cantique des Cantiques. Salomon. Car seule la pureté virginale de la Bible, le Livre Saint, pouvait convenir à passion aussi candide que celle de Marty Raines. Du moins, les souvenirs qu'il avait gardés du cinquième cantique lui semblaient devoir faire parfaitement l'affaire.

Pris d'un remords de dernière minute, il changea cependant d'idée.

Stella, ta beauté est pour moi,
Ô toi, plus belle que le lys,
Comme celle des grands trois-mâts,
Qui voguaient au temps jadis.

Non. Mieux valait Salomon.

Stella,

Que tes pieds sont beaux, dans leurs sandales, ô fille de prince ! Les attaches de tes hanches sont fines comme des colliers ciselés par les mains d'un artiste habile.

Tes deux seins sont comme les faons jumeaux d'une gazelle.

Que tu es belle, que tu es charmante, ô délices de mon amour ! Ta bouche est comme un vin exquis qui aurait longtemps vieilli entre tes lèvres.

Viens, ma bien-aimée…

Il signa chastement M. R. et contempla son œuvre avec

satisfaction. Son front s'assombrit en constatant qu'il avait oublié l'essentiel. Après tout, la lettre de Marty, aussi peu inspirée fût-elle, posait une question bien précise (Stella était-elle oui ou non libre ce soir ?) et Marty attendait une réponse claire à cet angoissant dilemme. Comment Salomon s'y serait-il pris pour inviter une fille à passer la soirée avec lui ? Il ne l'aurait pas invitée, bien sûr ; il aurait simplement fait ce qu'il fallait pour l'acheter à ses parents. Bon, au diable Salomon ! Mr Willoughby avait fait tout ce qu'il pouvait et il se borna à rajouter un post-scriptum.

P. S. : *Etes-vous libre ce soir, Stella ?*

Son devoir accompli, il froissa la lettre originale, la jeta dans sa corbeille à papier, glissa la version révisée à la place de la missive escamotée et reporta la corbeille sur le bureau de Marty. Un coup d'œil à l'heure, un autre à Stella, qui terminait de vider sa propre corbeille : l'affaire était minutée au poil près. Stella allait prendre la corbeille de Marty d'une seconde à l'autre et celui-ci en avait encore pour au moins dix bonnes minutes. Impossible, dans ces conditions, de se raviser au dernier moment et de reprendre son œuvre. Non, il rentrerait pile au moment où Stella parviendrait à la déclaration fatidique. Parfait, parfait.

Mr Willoughby découvrit tout à coup un jeune homme, juste de l'autre côté du comptoir de bois qui séparait l'entrée des bureaux. Le sien était situé juste derrière ce comptoir, d'où il pouvait accueillir et, au besoin, éconduire, les commis-voyageurs et les représentants qui se présentaient.

Ce jeune homme, c'était moi.

— Excusez-moi, bredouillai-je. C'est le bureau de placement Queen City qui m'envoie. On m'a dit que vous recherchiez un garçon de courses.

Mais laissez-moi vous décrire maintenant le bureau lui-même. Non pas comme je l'ai vu ce jour-là, car j'en avais gardé une impression floue, mais tel que je l'ai découvert par la suite.

On entrait par une sorte de couloir qui formait un vestibule d'environ deux mètres carrés, fermé par un comptoir de chêne muni d'une porte battante. Le bureau de Mr Willoughby était situé parallèlement à ce comptoir, face à celui de Mary Horton, la sténodactylo. La pièce dans son ensemble mesurait douze mètres sur dix, ce dernier côté étant celui par où j'étais entré, le côté opposé étant percé par une rangée de fenêtres. Le plafond était haut et culminait à plus de trois mètres cinquante. Les armoires et les

classeurs étaient alignés contre le mur de droite, perpendiculairement à l'entrée, et ouvraient vers les bureaux. (Quand il regardait Marty Raines regarder Stella Klosterman, Mr Willoughby pensait parfois à modifier cette fâcheuse disposition des lieux mais ce n'était pas un méchant homme et ce projet n'avait jamais dépassé le stade des velléités.)

Des cloisons de verre dépoli isolaient le côté ouest, celui qui était percé de fenêtres, et délimitaient deux autres petits bureaux. Cela ne constituait pas un obstacle à la lumière car ces cloisons ne faisaient que deux mètres et les fenêtres, de grandes baies à l'ancienne, montaient jusqu'au plafond. L'un de ces bureaux était celui de Mr Conger, l'autre celui de Brian Danner et de George Sperling, les deux représentants, qui ne l'occupaient généralement qu'en début de matinée et, s'ils étaient de retour à temps, en fin de journée, pour compléter leurs bons de commande, leurs ordres, enfin toute la paperasserie qui leur incombait. (Pour moi, les représentants ont toujours été une espèce à part ; je n'ai jamais compris comment ces gens-là parvenaient à vendre quoi que ce soit. Ils étaient pour moi un mystère et le sont toujours.)

Par beau temps, il faisait assez clair et il n'y avait pas besoin de lumière artificielle ; lorsque le temps était couvert, par contre, ce qui arrivait encore assez souvent à Cincinnati et ne doit guère avoir changé, il fallait allumer les lumières électriques dans le bureau principal, des lampes munies d'abat-jour coniques verts.

Vous ai-je parlé du mobilier ? Non. Eh bien, il y avait un porte-chapeaux et un porte-parapluies, plusieurs classeurs, deux armoires qui contenaient des fournitures de bureau (que serait en effet un bureau sans fournitures de bureau ?) et, chacune dans un coin, deux tables solitaires où nous officions tous les deux, Stella Klosterman et moi, qui pour trier les documents à classer, qui pour timbrer le courrier. Certains jours bénis, lorsque nous étions à jour et qu'il n'y avait plus rien à faire, je restais simplement assis là, avec le livre ou la revue que je gardais toujours pour ces trop rares occasions. J'étais en effet un lecteur invétéré ; je lisais un livre comme un alcoolique vide une bouteille. J'emportais même un livre lors de la pause de midi pour pouvoir lire tout en mangeant. Des ouvrages que j'empruntais à la bibliothèque municipale, évidemment. Je lisais tellement, et si rapidement, pour ne pas dire si voracement, qu'avec mes modestes gains je n'aurais jamais pu me payer le centième des livres que je lisais.

L'impression dominante, celle que j'ai ressentie immédiatement en entrant, face au vieux comptoir de bois, était celle de locaux propres et ordonnés, mais tristes et sombres. L'immeuble était vieux et le mobilier n'était pas tout jeune non plus. Mis à part l'éclairage

insuffisant, cependant, tout était fonctionnel. Tels qu'ils étaient, cela faisait douze ans que les lieux donnaient pleinement satisfaction à Mr Conger et il n'y avait aucune raison pour que cela ne dure pas. Il n'y avait pas de réception ; seuls quelques rares clients se présentaient parfois et c'étaient les représentants, à l'occasion Mr Conger lui-même, qui les recevaient. Presque toutes les commandes étaient passées par téléphone ou acheminées par la poste.

Il était quatre heures et demie, ce jour-là, quand je tendis à Mr Willoughby la fiche qu'on m'avait donnée au bureau de placement.

— Entrez, euh… Fred, me dit-il après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

Et, pour la première de plusieurs milliers de fois, je poussai la porte battante du comptoir et pénétrai dans le grand bureau.

La pendule tictaquait sur le mur. Une pendule Hammond, avec le nom de la firme inscrit en lettres presque aussi hautes que les chiffres des heures. Une grosse pendule massive, avec un cadre de verre rectangulaire, un lourd balancier de cuivre et un tic-tac grave. Tous les lundis matin, Mr Willoughby la remontait et la mettait à l'heure exacte. Elle marchait fort bien et ne perdait jamais plus d'une minute dans la semaine.

De sa chaise, assise dans le bureau de Mr Conger dont la porte était restée ouverte, Mary Horton y jetait un coup d'œil anxieux chaque fois qu'elle levait les yeux de son bloc.

Désespérée, ses yeux se portèrent une nouvelle fois vers les aiguilles. Mr Conger ne lui dictait que rarement du courrier en fin de journée, mais aujourd'hui, contre toute attente, on aurait dit qu'il y avait le feu à la maison. En sus des cinq lettres qu'il lui avait dictées en début d'après-midi, et qu'elle avait déjà tapées et données à Mr Willoughby, ne voilà-t-il pas que, penché sur un courrier de la société Coleman, Hass & Cie, ses grosses lèvres plissées, signe de réflexion intense, après lui en avoir dicté huit autres, dont trois qui vous faisaient chacune une bonne page, Mr Conger s'apprêtait à lui en dicter une neuvième ?

La pendule tournait et le temps passait. Si jamais ne serait-ce que deux ou trois de ces lettres devaient impérativement partir ce soir, elle était bonne pour rester au moins une demi-heure de plus, peut-être même davantage. Or ce soir, justement, elle ne pouvait absolument pas se permettre d'être en retard.

— Euh…, dit Mr Conger.

Mary Horton étreignit son crayon. Sainte Mère de Dieu, pensa-t-elle, pourvu qu'il ne me demande pas de faire partir une de ces lettres ce soir.

— Messieurs, enchaîna Mr Conger. En réponse à votre correspondance du 18 courant, nous faisant part de ralentissements constatés sur des tours revolver…

Merde ! se dit Mary Horton. Encore une qui promettait de ne pas être spécialement courte. Merde, merde, merde et merde !

Ne soyez pas trop durs avec la pauvre Mary. C'était là le seul mot grossier de son vocabulaire et encore ne le prononçait-elle que rarement à voix haute.

C'était une époque où l'on brûlait sa jeunesse par les deux bouts. Le plastique allait tout remplacer et la vie ressemblait au paradis sur terre. Mais Mary n'était pas une de ces innombrables écervelées des Années folles. Ce n'était qu'une jeune femme amoureuse, si profondément éprise que son seul péché n'en était en effet pas un. Eddie, Eddie, Eddie. Il n'y avait qu'Eddie qui comptait. Il était si beau, si intelligent, tellement merveilleux, même s'il n'aimait pas qu'elle le lui dise. Par une étrange ironie du sort, cette brave petite catholique était éperdument tombée amoureuse d'un athée et d'un communiste. Envers et contre tout, elle avait jeté son éducation par-dessus les moulins et oublié tout le reste. Même si elle ne pourrait peut-être jamais épouser l'homme qu'elle avait choisi.

Mary Horton était née avec le siècle, comme on disait, et avait donc exactement vingt-deux ans à l'époque de ce récit. Elle était native de Columbus, Ohio, et avait été élevée dans la religion catholique par une famille extrêmement pratiquante. À dix-huit ans, elle avait failli prendre le voile mais quelque chose, elle n'aurait su dire exactement quoi, l'en avait empêchée au dernier moment. Elle avait alors suivi des cours de sténographie et trouvé un emploi à Columbus. Emploi qui avait duré un an et lui avait permis d'acquérir une certaine expérience. Elle s'était retrouvée au chômage en 1919, la société qui l'employait ayant été l'une des nombreuses victimes de la récession qui avait suivi la guerre, et avait vainement cherché une autre place pendant plusieurs mois. Elle avait finalement réussi à convaincre ses parents de la laisser tenter sa chance dans une ville plus importante et, dans la semaine qui avait suivi son arrivée à Cincinnati, était entrée chez Conger & Way.

Elle avait rencontré Eddie Johnson deux ans plus tard, voilà maintenant presque un an, et, frappée par le coup de foudre, avait complètement perdu la tête. Sans parler, et ce dès leur deuxième rencontre, de sa virginité. Il y a des choses auxquelles on ne peut résister, des moments où plus rien ne compte, rien du tout. Eddie était un gentil garçon, tendre et prévenant, et elle n'avait même pas eu besoin de résister ; il ne l'avait pas forcée, ni même abusivement trompée, non, elle avait fondu comme neige au soleil. Elle avait tout de suite deviné qu'il n'était pas catholique (même si elle ne

connaissait pas encore la profondeur de son athéisme et voyait en lui quelqu'un qui ne pouvait pas être pire qu'un protestant, par exemple) et affichait des idées socialisantes. Lorsqu'il l'avait embrassée, tout cela avait été balayé ; elle l'aimait et était à lui, peu importe qui il était et ce qui pouvait arriver.

— … à notre avis, disait Mr Conger, persuadés qu'un treuil Wright avec un câble à enroulement rapide, susceptible de soulever deux tonnes, résoudrait votre problème. Capable de hisser une charge à deux mètres et demi, son prix est de cent quarante dollars hors taxes. Il s'agit d'un treuil à patins et la démultiplication est assurée par…

Sa vie était à présent un mélange de tortures et d'extase. Car sa religion, et la promesse faite à ses parents, lui interdisaient d'épouser Eddie. Alors que corps et âme, elle ne pouvait rien lui refuser. C'était une folie et elle ne l'ignorait pas. De toute façon, le mariage était pour ainsi dire hors de question, à moins qu'elle ne continue à travailler, car Eddie, lui, n'arrivait pas à trouver d'emploi. Il était brillant, plus intelligent que quatre-vingt-dix pour cent des hommes de son âge, mais il était de caractère indépendant et ne supportait pas de recevoir des ordres. Il ne savait pas tenir sa langue, chaque fois qu'il voyait quelque chose qui lui semblait injuste ou qu'il avait le sentiment d'être exploité, lui ou un collègue de travail, cela n'avait pas d'importance. Il ne réussissait que rarement à rester au même endroit plus de quelques semaines et était donc sans cesse en quête d'un nouveau travail, ne réussissant la plupart du temps qu'à s'aliéner, dès les premières minutes d'entretien, les bonnes grâces des employeurs à même de l'embaucher. Eddie ne parvenait à manger tous les jours que parce qu'il jouait bien, très bien même, au billard. Il traînait dans les salles et réussissait à gagner plus qu'il ne perdait. Il avait parfois de la chance – cinq, dix dollars d'un coup – et l'emmenait toujours dîner pour célébrer l'événement, ne parvenant pas à comprendre pourquoi elle voulait qu'il *économise* son argent.

— … et d'un dispositif de sécurité en acier renforcé. Nous joignons à la présente – n'oubliez surtout pas, Mary – une brochure qui vous en donnera une description détaillée. Nous sommes convaincus que vous trouverez ce treuil entièrement… euh…

Il régnait le plus complet silence, seulement troublé par le tic-tac de la pendule Hammond et le grincement de la chaise tournante de Mr Conger qui, la tête renversée en arrière, cherchait un mot plus satisfaisant que « satisfaisant ».

Dehors dans la rue, un camion cornait sur un ton monotone.

Mon Dieu, implora Mary, faites qu'Eddie m'attende. Qu'il ne s'en aille pas, croyant que je vais travailler tard et… – … euh… satisfaisant, trancha Mr Conger. Nous pouvons en assurer la livraison dans les plus brefs délais. Vous remerciant de la collaboration qui

nous lie depuis longtemps – faites en sorte que cette lettre parte absolument ce soir, Mary. Ah, et puis la réponse à la Manufacture Buffum aussi. Le reste pourra attendre demain matin.

— Merci, Mr Conger.

Et merci à vous, mon Dieu. Deux lettres seulement à taper, ce n'était pas la mort. Mary regagna vivement son bureau, le cliquetis de ses talons bientôt suivi par le staccato de sa machine à écrire.

— Venez par ici, dit Mr Willoughby.

Or donc, je franchis la porte pratiquée dans le vieux comptoir de bois, et vis, à travers la porte ouverte de l'un des deux petits bureaux, une petite jeune fille brune (pas trop grande pour moi, mais bien trop vieille ; elle avait au moins vingt-cinq ans) les yeux rivés sur la pointe de son crayon piquée dans son bloc-notes, l'air crispé et raide comme un i. Sourcilleuse, ai-je pensé. C'était un mot que j'avais appris récemment. En face d'elle, le visage tourné dans ma direction mais renversé en arrière et les yeux au plafond, je vis ensuite un vieil homme obèse. Chauve, l'individu avait le chef entièrement dégarni à l'exception d'une couronne de cheveux grisonnants. Le grand patron, manifestement. Ou plutôt le gros bonnet avec son pompon. Pour être franc, c'est une pensée qui ne m'est venue que par la suite car, ce jour-là, avec la tête penchée en arrière, je n'ai pas pu voir le gros grain de beauté brun qui ornait le centre exact de son crâne rose et lisse. Mes yeux glissèrent ensuite rapidement sur la jeune fille, plus jeune que la précédente, debout devant un classeur, le dos tourné vers moi ; je l'avais déjà aperçue, de l'autre côté du comptoir, et avais déjà vu qu'elle était grande, très grande. Il n'y avait donc pour l'instant pas lieu de s'y attarder et je me tournai vers Mr Willoughby, dont je ne savais cependant pas encore le nom, qui, les yeux baissés, étudiait la fiche du bureau de placement.

— Asseyez-vous, me dit-il.

Je m'assis donc. Absorbé par sa fiche, il ne me regardait pas ; j'en profitais pour l'observer. À priori, il avait l'air totalement inintéressant. Âge moyen, taille moyenne, cheveux blonds qui commençaient à peine à s'éclaircir. Aucun signe distinctif, à moins de retenir ses lunettes à double foyer. Habillé avec soin, presque avec méticulosité, mais dans un style sobre et suranné, sans la moindre note de fantaisie. Puis il me regarda et je ne fus plus tout à fait aussi sûr de la valeur de mes jugements.

— Quel âge avez-vous, Fred ?

— Dix-huit ans, monsieur, répondis-je.

Je compris, à son léger froncement de sourcils, que j'aurais dû me rajeunir d'un an ou deux. Seize ou dix-sept ans est un bien meilleur

âge pour une place de saute-ruisseau, emploi qu'on ne garde que le temps d'en trouver un autre. À dix-huit ans, on était enclin à penser que vous n'occuperiez la fonction que quelques mois et je n'avais pour ma part pas l'intention de procéder autrement. Je recherchais désespérément quelque chose de mieux, un emploi de bureau ou dans la comptabilité, quête malheureusement vaine depuis maintenant deux semaines ; j'en étais parvenu à la conclusion qu'un emploi de coursier valait encore mieux que pas d'emploi du tout et avais décidé de tenter ma chance. Il faut dire qu'à dix-huit ans, on m'en aurait facilement donné un ou deux de moins.

— Hon-hon, dit Mr Willoughby. Avez-vous déjà fait ce genre de travail ?

— J'ai juste occupé quelques emplois temporaires pendant les vacances, l'informai-je. Je viens de terminer mes études au lycée Hughes, voici deux semaines, et n'ai donc jamais travaillé à plein temps. Mais j'ai travaillé pour Wurlitzer, l'été dernier, et, l'été d'avant, pour l'usine de chaussures Potter.

Deux sociétés à la réputation excellente ; cela ne pouvait pas faire de mal de les citer au passage. Tout comme cela ne pouvait pas faire de mal non plus, pensai-je, compte tenu du travail qu'on allait me demander, de mentionner que j'avais en fait terminé ma scolarité dans une section économique, ce qui me rendait donc parfaitement apte, en principe, à exercer tout emploi de bureau ou à accomplir tous travaux de comptabilité simple, et laissait par conséquent augurer, du moins l'espérais-je, une carrière de coursier des plus courtes. Il y avait encore deux semaines, je n'aurais eu qu'un reniflement de mépris à une telle pensée mais deux semaines passées à courir sans succès après un emploi et à voir ses réserves s'amenuiser est une expérience qui vous fait réfléchir son homme.

— Je vois, dit Mr Willoughby. Vous vivez avec vos parents ?

— Mes parents sont morts, lui appris-je. Ma mère il y a cinq ans et mon père l'année dernière.

— Je suis désolé de l'apprendre, Fred. Mais… euh, vous auriez donc vécu seul depuis l'âge de dix-sept ans ?

— Oui, monsieur. J'ai un oncle à Oxford, Ohio, qui est devenu mon tuteur, du moins jusqu'à mes dix-huit ans. Mon père avait souscrit une assurance-vie et a laissé un petit capital, assez pour que je puisse terminer mes études. Mon oncle m'a laissé au lycée et m'a versé l'argent en plusieurs fractions, compte tenu de mes besoins, pour me permettre de terminer ma dernière année. Je logeais dans la famille d'un de mes camarades.

— Vous y êtes encore ?

— Non, c'est en pleine banlieue nord. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai pris une chambre dans le centre et me suis mis à

chercher du travail. Dans Race Street.

— Et vos études, finalement ?

— Très bien, monsieur. J'ai obtenu plus de quinze de moyenne, sur les quatre dernières années.

— Hon-hon. Puis-je vous demander, Fred, quelles sont exactement vos ambitions, le genre de métier auquel vous vous destinez ?

— Eh bien…, commençai-je.

Mais là, tout à coup, j'hésitai. Puis je décidai que je n'avais qu'à dire la vérité, cela ne pouvait qu'être un bon point en ma faveur. Si je lui disais que je voulais devenir écrivain, il comprendrait aisément que réussir à vivre de son écriture était une tâche de longue haleine. Il allait peut-être me falloir deux ans (en réalité, il m'en a fallu quinze) pour arriver à vivre de ma plume. Dans l'intervalle, il avait raison, j'accordais moins d'importance à savoir quel travail j'occuperais que ne l'auraient fait les autres jeunes gens de mon âge qui, eux, avaient pour désir de faire carrière dans le commerce ou l'industrie.

— Je voudrais devenir écrivain. Écrire des histoires.

Il m'étonna en me toisant d'un regard agréablement surpris.

— Quel genre d'histoires ?

— Oh, dis-je, je ne sais pas trop encore. J'essayerai probablement plusieurs genres avant de trouver celui qui me conviendra le mieux.

— Ce n'est pas bête. Il paraît qu'on réussit le mieux dans le domaine qu'on préfère. Quels sont vos auteurs favoris ?

— H.G. Wells et Jules Verne.

J'aimais également beaucoup, mais je ne jugeai pas utile de le mentionner, Sax Rohmer et Edgar Rice Burroughs. Wells et Jules Verne me semblaient plus respectables.

— Et Ibsen, ajoutai-je.

Mr Willoughby haussa légèrement les sourcils, ce qui ne me froissa pas, mais je n'avais dit que la stricte vérité. Enfin, je *lisais* Ibsen, ou plutôt je m'étais lancé dans la lecture de ses œuvres complètes, disponibles à la bibliothèque municipale. Quel bien est-ce que j'en retirais, je n'en sais rien. Aujourd'hui, il ne me reste plus le moindre souvenir de toutes ces pièces, excepté les quelques œuvres que j'ai relues récemment ou celles que j'ai vues sur scène. Mais à l'époque, j'étais très fier de moi et ignorais résolument l'air perplexe de Mr Willoughby.

— Hon-hon-hon, dit-il. Mon cher Fred, je crois que vous êtes parfaitement capable de remplir les fonctions que l'on attend de vous, mais nous avons généralement l'habitude de recruter des personnes plus jeunes. Nous n'aimons pas engager quelqu'un dont nous savons qu'il ne restera que quelques semaines, ou quelques mois, et nous quittera, à peine formé.

— Je comprends, monsieur, dis-je. Mais je ne crois pas que… c'est

à dire que je ne recherche pas d'autre emploi. Voyez-vous, j'écris le soir.

Mr Willoughby eut le bon goût de ne pas afficher un scepticisme outrancier et je commençai à reprendre espoir.

— Autre chose, dit-il. Le bureau de placement vous a bien sûr informé du salaire que nous vous offrons. C'est assez pour quelqu'un qui vit dans sa famille, mais pour quelqu'un de seul… Vous croyez que vous allez y arriver ?

— Oui, monsieur. Il reste encore un peu d'argent, pas beaucoup, de l'assurance de mon père. Et j'espère pouvoir bientôt commencer à vendre une nouvelle de temps en temps.

Détail qui eut l'heur de le faire sourire, on se demande bien pourquoi.

— Fort bien, Fred. Nous allons vous donner une chance. Soyez là à huit heures demain matin. Enfin, si vous êtes prêt à commencer tout de suite.

J'étais fin prêt et l'en assurai.

— Merci monsieur… Mr Willoughby, n'est-ce pas ?

Tel était en effet le nom qui figurait sur la fiche que l'on m'avait donnée au bureau de placement. S'il m'avait pris la fiche, il ne s'était pas présenté.

— C'est exact, dit-il en se levant et en me tendant la main.

Une poigne ferme et solide.

J'avais trouvé un emploi.

Sur le point de partir, je vis que le bureau s'était rempli un peu, pendant l'entretien. Un jeune homme un peu plus vieux et un peu plus grand que moi était assis derrière le bureau de l'employé aux écritures qui, jusque-là, était resté inoccupé. La sténodactylo, qui venait de prendre une lettre en sténo, semblait apparemment fort pressée de retrouver sa machine à écrire, et dans le second petit bureau isolé par des cloisons, deux hommes étaient assis de chaque côté d'un grand bureau, le stylo à la main.

Les deux représentants étaient rentrés et tous les employés de Conger & Way étaient donc là, même si je ne le savais bien sûr pas encore. Geoffrey Willoughby, Brian Danner, George Sperling, Marty Raines, Mary Horton, Stella Klosterman et Edward B. Conger. Maintenant que trente-cinq années ont passé, presque la moitié d'une vie, je les revois encore comme si c'était hier. Ils ne seront plus jamais réunis dans la même pièce. L'un d'eux est mort ; un autre est interné dans un asile d'aliénés. Quant aux autres, un seul habite encore Cincinnati. J'écris moi-même ces lignes à plus de trois mille kilomètres de là et n'y suis pas retourné depuis plus de vingt ans. Non, personne ne les reverra plus jamais ensemble.

Sauf de temps en temps, dans un coin de ma mémoire et de la

vôtre. Laissez-moi vous présenter ceux que vous ne connaissez pas encore.

Mr Conger était une sorte de Foxy Grandpa[3] préoccupé. Petit et rondouillard, le crâne, chauve et lustré, ceint d'une couronne de cheveux blancs avec, juste au milieu, un gros grain de beauté. Le gros bonnet avec son pompon, en quelque sorte, ainsi que je l'avais surnommé.

Un homme inquiet, soucieux, préoccupé.

Inquiet parce qu'il ne rentrait pas autant d'argent dans les caisses qu'on aurait pu le souhaiter ; soucieux car depuis que sa fille, encore adolescente, prenait des leçons de piano, sa femme lui faisait la vie pour acheter un piano à queue, incongruité dont on avait à peu près autant besoin que d'une jambe de bois ; préoccupé parce que les affaires semblaient repartir en flèche, ces derniers temps, et que ces brusques sursauts d'activité étaient toujours le signe précurseur d'un mouvement de repli encore plus brutal ; préoccupé parce que son fils, qui était actuellement à l'université, semblait plus intéressé par le jazz et l'alcool que par le travail ; préoccupé parce que, parce que, parce que. Préoccupé plus encore par sa santé – ces douleurs qu'il ressentait dans la poitrine et que le toubib avait prises tellement au sérieux qu'il lui avait expressément défendu de fumer plus de deux cigares par jour. Qu'est-ce que c'était que deux cigares par jour, hein, pour un homme qui en fumait une dizaine depuis plus de trente ans ? Mais surtout préoccupé parce qu'il allait bientôt avoir soixante ans et… eh bien parce que personne n'était éternel. S'il ne lui restait plus que quelques années à vivre ? Ou seulement quelques jours, si le médecin ne s'était pas trompé au sujet de ces douleurs dans la région du cœur.

La mine sombre et le front soucieux, il vit, par la porte ouverte de son bureau, les deux représentants rentrer presque en même temps. Brian Danner, le plus jeune et le meilleur des deux, passa brièvement la tête dans l'encadrement de la porte.

— Bonsoir, Mr Conger. Bonne journée.

— Oui, marmonna Mr Conger en souriant machinalement, bien que Danner ait déjà disparu dans le bureau contigu.

Sacré Danner. Finalement, ce jeune morveux, qui n'était pas marié et n'avait donc pas d'enfants, donc pas de frais, s'en sortait financièrement bien mieux que lui. Tiens, n'avait-il pas dû, la semaine dernière encore, lui signer un chèque de soixante-dix dollars ? Il en avait encore gros sur la patate. Pour un célibataire encore jeune, c'était l'aisance, à condition toutefois de ne pas jeter l'argent par les fenêtres.

Quant à George Sperling, combien avait-il fait, aujourd'hui ? Il

était allé tout droit s'asseoir en face de Danner et n'avait pas desserré les dents, ce qui était probablement mauvais signe. Quand un représentant évite le patron, c'est que la journée n'a pas été particulièrement brillante.

— George ! appela Mr Conger.

Sperling passa la porte. La veste déjà ôtée, le gilet déboutonné, l'air négligé. Pourquoi avait-il toujours une tenue aussi débraillée ? Danner n'enlevait jamais sa veste, même au plus fort de l'été ; il était toujours d'une tenue irréprochable, comme il sied à un représentant. Sperling, lui, avait l'air fatigué et découragé, ce qu'un voyageur de commerce ne devait précisément jamais paraître.

— Comment ça a marché aujourd'hui, George ?

— Pas trop fort, Mr Conger. Quelques petites commandes. C'est un peu le marasme, en ce moment, et certaines usines licencient.

Sperling n'avait aucune raison d'avoir l'air aussi fatigué et abattu, songea Mr Conger. Il n'avait pas encore quarante ans. Il n'était certes pas aussi jeune que Danner, mais il était tout de même bien jeune, comparé à ses propres soixante ans. Car enfin, à son âge, Mr Conger était autrement dynamique que ça ; tout feu, tout flamme, il travaillait jusqu'à des douze heures par jour et aimait ça, que diable. La quarantaine venue, il avait fondé sa propre affaire.

— Comment se fait-il que Brian ne tombe que sur des usines qui ne licencient pas ? s'enquit Mr Conger d'un ton revêche. Son chiffre augmente, il ne diminue pas, comme le vôtre.

Sperling haussa les épaules et eut une sorte de sourire navré.

— Je ne sais pas, Mr Conger. Peut-être que Brian est tout simplement meilleur que moi.

Qu'est-ce vous vouliez répondre à ça, je vous le demande ? Mr Conger grommela donc une vague formule de congé, sans chercher à discuter plus avant. Qu'est-ce que vous pouvez dire à un homme qui admet qu'il n'est pas un bon vendeur, hein ?

Un de ces jours, il le remplacerait, tiens, c'était la seule solution. Fallait-il vraiment recourir à de telles extrémités ? Il réalisait tout de même un certain nombre d'affaires et, étant payé à la commission, Conger & Way n'y perdait rien. Peut-être que la solution consistait plutôt à engager un troisième représentant… Mais cela signifiait que ce troisième larron rognerait, forcément, sur son propre territoire, car Mr Conger avait aussi ses clients, qu'il visitait personnellement. Il songeait parfois à abandonner le terrain. La décision était difficile car, s'il finissait par s'y résigner, il ne percevrait plus de commissions. Mais il vieillissait et n'avait plus le même allant qu'autrefois ; il lui arrivait même de ne plus examiner l'état de son compte clients aussi souvent qu'il l'aurait dû, histoire de ne pas admettre qu'il ne réalisait plus ses performances d'antan. Peut-être que quelqu'un de plus jeune, un jeune

loup aux dents longues comme Brian Danner, pourrait réaliser les chiffres où il caracolait il y avait encore cinq ou six ans. Mais était-ce possible ? Six ans auparavant, c'était encore la guerre et la conjoncture était alors totalement différente. L'économie prend toujours un coup de fouet lors d'un conflit. Ce n'était pas de sa faute si les affaires n'étaient plus ce qu'elles étaient. Pendant la guerre, c'était toute la machine-outil qui avait connu un bond fantastique, tout le monde en réclamait à cor et à cri, c'était une époque rêvée pour les intermédiaires.

Mr Conger soupira et laissa ses yeux s'égarer à nouveau. Mr Willoughby était en grande discussion avec un jeune homme. Probablement quelqu'un qui venait pour le poste de coursier que Max Reisman avait laissé vacant. Le problème avec les coursiers, c'est qu'ils restaient si peu de temps. À peine avait-on le temps de leur expliquer le travail qu'ils allaient chercher fortune ailleurs.

Le jeune homme se leva et s'en alla. Mr Conger rencontra le regard de Mr Willoughby et lui fit signe de venir le rejoindre.

— Vous l'avez engagé ?

— Je crois qu'il fera l'affaire, répondit Mr Willoughby en opinant du chef. Il a la tête un peu dans les nuages, mais il y a des choses pires que ça. Il commence demain matin ; dans quelques jours, nous saurons ce qu'il a exactement dans le ventre.

— Bon. Je crois que je vais partir, Willoughby. Y a-t-il quelque chose qui nécessite ma présence ?

— Non, plus rien. Je suppose que vous avez demandé à Mary de faire partir ces lettres ce soir ?

— Oui. Enfin, pas toutes, deux. Bon…

En se levant, Mr Conger éprouva un léger étourdissement. Le malaise ne dura pas et, se raccrochant à son bureau, il reprit très vite ses esprits. Mr Willoughby ne le remarqua pas, ou fit sembler de ne rien remarquer.

George Sperling, maintenant. Il vient de s'asseoir après avoir laissé tomber son chapeau sur le bureau (ce qui contrariait toujours Danner, mais au diable Danner, le chapeau était de son côté, pas de celui de Danner), de mettre sa veste sur le dos de sa chaise et de déboutonner son gilet. Il aime bien se sentir à l'aise et s'il avait porté un plastron, il l'aurait enlevé aussi. Mais il portait une cravate et refaire le nœud aurait été trop compliqué.

Compléter ses bons de commande était l'affaire de quelques minutes à peine car les clients ne se bousculaient pas au portillon. Il s'appliqua à écrire lentement, très lentement, afin de masquer l'indigence de la journée.

Danner était à côté avec le patron. Probablement en train de se vanter, que le diable l'emporte, de la bonne journée qui avait été la sienne. Danner et Conger, en voilà deux qui étaient faits du même bois et qui avaient tous les deux le sens des affaires. Un jour, Danner reprendrait la société, celle-là ou une plus importante. Danner savait ce qu'il voulait, c'était un battant, un gagnant.

À côté de lui, George faisait figure de raté. Et pourquoi ? Il travaillait autant que lui, ou presque.

Qu'est-ce qui faisait la différence ? Avant tout, Danner savait préserver son enthousiasme intact et était toujours sur la brèche. Mais comment pouvait-on conserver la foi après une douzaine de visites où l'on essuyait refus sur refus ? Bon Dieu, il connaissait son métier aussi bien que Danner, il était plus âgé que lui et avait plus d'expérience. Et Dieu sait s'il était autrement plus motivé ; il était marié, lui, – et aimait sa femme autant que n'importe quel homme au bout de six années de vie commune – alors que Brian Danner était célibataire et n'avait donc personne à charge. Par-dessus le marché, monsieur se permettait de boursicoter et se constituait un beau petit pactole, en plus de ses commissions.

Sperling cessa d'écrire et, par la porte ouverte, laissa errer son regard dans le grand bureau. Mary Horton, le dos raide, était assise devant sa machine à écrire. Elle était toujours tellement sur ses gardes, si distante, qu'il l'avait surnommée la Duchesse. Marty, le front concentré, vu de profil, était penché au-dessus de son journal. Mr Willoughby s'entretenait avec quelqu'un, un gamin, qui briguait probablement la succession de Max Reisman. Pauvre Max. Mr Willoughby affichait cet éternel petit sourire qui était le sien et dont on ne savait jamais si c'était du lard ou du cochon. On entendait la voix de Danner, dans le bureau voisin, entrecoupée de murmures indistincts. La routine, en cet après-midi semblable à des milliers d'autres. Mon Dieu, les mêmes journées, hier, aujourd'hui, demain. Les mêmes et éternelles journées.

Ennuyeuses et vides.

Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre jeter un coup d'œil au dehors – bien que la vue ne donnât que sur une ruelle et l'immeuble d'en face, aussi vieux et décrépit que le 120 Oak Street. La vitre lui renvoya le faible reflet de sa propre image, celle d'un homme d'âge moyen, de taille moyenne, de corpulence moyenne et d'aspect on ne peut plus commun. Ni beau, ni laid. Ni rien du tout, ni quoi que ce soit.

Il sortit une cigarette de son paquet et l'alluma. La lueur de l'allumette effaça son reflet et il préféra détourner la tête avant qu'il ne réapparaisse.

Il retourna à son bureau.

Et Brian Danner. (Le brillant Brian, comme l'appelait parfois Mr Willoughby.) Il vient de faire son total du jour et de remettre son stylo-or Eversharp dans la poche de son gilet, avec son crayon assorti. Il est très fier de ses instruments de travail. La paire lui a coûté plus d'une semaine de labeur, au temps où ses gains n'étaient bien sûr pas encore aussi élevés qu'aujourd'hui, et il la couve comme un trésor. Tous deux en or, il y voit un symbole et une promesse. La promesse qu'un jour il sera un homme riche. C'est là sa seule extravagance, à moins d'estimer qu'une tenue correcte en permanence n'en soit une, ce qui n'est pas le cas pour un voyageur de commerce. Ces deux stylos sont pour lui plus précieux que des perles et des rubis. Il n'est pas exactement superstitieux, mais cela y ressemble, et ne les échangerait pas pour deux stylos neufs, fussent-ils plus chers.

Occupé à rassembler ses bons, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer et interrogea Sperling du regard, en face de lui. Danner tournait le dos au grand bureau mais Sperling, de sa place, pouvait voir tout ce qui se passait.

— Qui est-ce… ? demanda Danner avec un signe de tête en direction du bureau de Mr Conger.

— Non, répondit Sperling. C'était ce petit gars qui parlait avec Mr Willoughby. Le nouveau coursier, je suppose. Si Geoff l'embauche, s'entend.

Danner hocha la tête, sortit un magnifique calepin de cuir noir de sa poche et l'ouvrit devant lui. Il réfléchit un instant puis inscrivit : « Tramway, 45 cents » puis « Déjeuner et cigare pour J.B. Weems Co. 70 cents. » C'étaient les seules dépenses qu'il voyait pour l'instant à rajouter sur sa note de frais à la fin de la semaine. Il remit le calepin dans sa poche. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma une nouvelle fois.

— C'était le grand chef, le renseigna Sperling.

— Merci, répondit Danner en tendant la main vers le téléphone.

— Quel est le cours de fermeture de United Gas, aujourd'hui ? demanda-t-il lorsqu'il eut son interlocuteur en ligne. Et Freeport Oil ? ajouta-t-il après avoir obtenu réponse à sa première question. Merci.

Il raccrocha, se livrant à un rapide calcul mental. United Gas avait clôturé au même cours qu'hier, mais Freeport Oil avait gagné un demi-point par rapport à la veille. Il possédait soixante actions Freeport Oil et était donc plus riche de trente dollars. Plus d'argent, songea-t-il avec un mélange d'amertume et de satisfaction, qu'il n'en gagnait en travaillant toute la journée. Mais il n'avait pas assez de capital pour pouvoir gagner sa vie en jouant sur les cours du marché, du moins pas encore. Pour l'instant, tout ce qu'il lui fallait, c'était un emploi régulier et un revenu stable, de manière à ne pas écorner son capital et à le

laisser fructifier tranquillement. S'il était forcé de piocher dans son pécule pour ses dépenses courantes, comment économiser, dans ces conditions ?

Il s'étira puis se leva, mit son chapeau melon selon un angle désinvolte (style décontracté qu'il n'adoptait jamais lorsqu'il visitait ses clients), alla jusqu'au bureau de Mr Willoughby et lui tendit ses bons.

— Tout est en ordre ?

Mr Willoughby parcourut rapidement la pile de feuillets.

— Parfait, parfait, dit-il. À part ces barres de coupe d'un centimètre et demi pour Groby. Vous savez bien que nous ne pourrons pas livrer avant un mois. Peuvent-ils attendre ou bien pouvez-vous les faire changer de marque ?

— Merde, dit Danner en jetant un coup d'œil à la pendule. Autant régler le problème tout de suite. Groby doit encore être là-bas.

Il retourna à son bureau, passa un bref coup de fil et revint informer Mr Willoughby du résultat obtenu.

— Ça roule, Geoff. Ils n'en ont plus en stock mais ça peut attendre encore un peu. Il n'y a qu'à garder la commande pour l'instant. Allez, you-ou.

Avant de partir, il s'arrêta toutefois devant le bureau de Mary Horton. Celle-ci avait encore à taper les adresses sur les enveloppes mais releva les yeux quand elle le sentit près d'elle.

— Bonsoir, mon petit chat. Vous êtes libre, ce soir ?

Cela faisait au moins la centième fois qu'il lui posait la question. Naturellement, après une centaine de refus, c'était maintenant devenu une sorte de jeu, de rituel. Il était sérieux au début, mais les premières rebuffades l'avaient tellement mortifié qu'il avait été, pour ne pas perdre la face, forcé de pousser jusqu'au bout et de faire comme si tout cela n'avait jamais été qu'un jeu ridicule.

— Non, Mr Danner. Ce soir je ne suis pas libre.

Telle était la réponse, devenue aussi rituelle que la question posée, qu'il s'attirait chaque soir que Dieu faisait.

— Tsst, tsst, lança-t-il, railleur. Bon, amusez-vous bien, alors. Mais tâchez de rêver un peu de moi quand même.

— Je n'y manquerai pas, en cas de cauchemar, Mr Danner.

Voilà qui ne faisait habituellement pas partie du dialogue. La rouée devait avoir longuement mûri cette répartie avant de lui décocher cette flèche de Parthe. Elle n'avait pas l'esprit assez vif pour concevoir une réplique féministe à brûle-pourpoint.

— Là, vous m'avez blessé, femme sans cœur, soupira-t-il d'un air faussement accablé.

Et l'âme ainsi blessée, il accentua l'angle crâne de son melon et s'en alla.

Le tiroir coinçait. Stella Klosterman le secoua, légèrement ennuyée, et le clapet finit par céder.

Elle avait mal aux jambes, à force de se pencher et de se relever pour archiver chaque document dans les chemises suspendues appropriées. D'ailleurs, elle avait toujours mal aux jambes à cette heure de la journée. C'était encore pire à mesure que cinq heures approchaient. Elle glissa un regard furtif par-dessus son épaule vers la pendule Hammond ; il n'était que cinq heures moins vingt. Mais, à cinq heures exactement, elle oubliait sa fatigue et se sentait revivre, même si elle devait rester debout dans le tramway qui la ramenait chez elle, comme c'était à peu près le cas tous les jours. C'était étrange, mais depuis un an et demi qu'elle travaillait, le même phénomène se reproduisait chaque jour. Quand sonnaient cinq heures, elle avait l'impression de renaître. Exceptés quelques rares moments agréables et les instants, plus rares encore, où elle pouvait laisser son esprit vagabonder, la journée ne commençait vraiment qu'à cinq heures. À part les deux soirs par semaine où elle prenait des cours de sténo et de dactylo à l'école technique : ces jours-là, c'était comme si la journée n'existait pas. Mais cela en valait la peine, à long terme, lorsqu'elle posséderait assez la méthode Pittman et serait capable de taper une centaine de mots à la minute, car elle pourrait alors espérer autre chose que le sempiternel classement. Non seulement elle serait mieux payée mais, de plus, elle serait assise.

Elle plongea la main dans sa corbeille, posée sur le classeur, et prit une autre lettre ; elle allait dans le tiroir du bas et Stella la mit donc de côté pour la classer avec les autres en une seule fois.

La lettre suivante était manuscrite, ayant été rédigée au stylographe, ce qui était plutôt étrange, bien qu'il y ait déjà eu des précédents. Mr Willoughby écrivait parfois quelques lettres au brouillon et les donnait ensuite à Mary à frapper ; dans ce cas, celle-ci ne faisait qu'un original et la lettre manuscrite servait d'exemplaire d'archives. L'écriture ne ressemblait pourtant pas à celle de Mr Willoughby. Cherchant la raison sociale pour savoir dans quelle chemise classer celle-ci, ses yeux tombèrent alors sur le mot *Stella. Stella,* se dit-elle, *mais c'est moi.* Si l'écriture ne lui semblait pas être celle de Mr Willoughby, elle ne lui était pourtant pas tout à fait inconnue. Mais…

Mais c'est idiot, songea-t-elle. Ses yeux glissèrent vers le bas de la lettre et la signature. M. R., lut-elle sans comprendre, ignorant totalement qui pouvait bien être ce M. R. Monsieur *Qui* ? C'est alors que les initiales et l'écriture, ou les deux à la fois, provoquèrent un déclic dans son esprit : il ne pouvait s'agir que de Marty Raines. Mais oui, son écriture lui était familière, depuis le temps qu'elle écrivait les adresses sur les enveloppes, lors des envois publicitaires en nombre, les copiant sur le journal des ventes.

Que tes pieds sont beaux, dans leurs sandales, ô fille de prince ! Les attaches de tes hanches sont fines comme des colliers ciselés par tes mains d'un artiste habile.

Tes deux seins sont comme les faons jumeaux d'une gazelle…

Mon Dieu, mais c'était tiré de la Bible. Les Psaumes – non, le Cantique des Cantiques. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Les bras lui en tombaient, à la pauvre Stella, et en aurait-elle eu trois qu'ils lui seraient tombés tous les trois, la malheureuse. Il était vraiment dommage qu'il n'y eût personne pour voir sa tête. (Mr Willoughby aurait donné une fortune pour jouir du spectacle et n'avait cessé de la lorgner du coin de l'œil – même de dos, le spectacle en valait la peine – mais venait d'être appelé dans le bureau de Mr Conger.) Ayant terminé la lettre, fébrile, Stella avait peine à croire que ces mots merveilleux, ces mots extraits de la Bible, qui plus est, avaient vraiment été écrits pour *elle.* Elle, Stella Klosterman.

L'espace d'un instant, son visage s'enflamma et le rouge lui monta aux joues.

Puis elle eut envie de rire et crut qu'elle allait se mettre à pouffer, à rire à gorge déployée sans pouvoir s'arrêter. Elle réussit cependant à se contrôler, n'étant pas du genre à ricaner bêtement.

Non, très droite et immobile, sachant que Marty, assis juste derrière elle, devait savoir qu'elle venait de lire sa lettre, Stella la relut attentivement, désireuse de faire le tri dans ses émotions. Une fois le premier choc passé, elle devait avouer qu'elle n'était pas choquée. Elle n'était pas particulièrement prude mais, et ce n'était pas sans la surprendre, aurait plutôt pensé que Marty l'était. Au bout d'un moment, elle ne trouva plus la lettre étrange du tout. Curieuse, oui, et curieux aussi le fait que Marty Raines, lui et personne d'autre, ait eu le courage de l'écrire. Il était gentil et charmant, oui, mais aussi tellement timide et réservé. Il rougissait quand on le regardait, bref, il était tellement, enfin il était si… qu'elle avait du mal à voir en lui l'auteur de cette déclaration enflammée.

Elle n'était pas choquée, non, mais légèrement embarrassée tout de même. Personne ne lui avait encore jamais dit qu'elle avait de

beaux seins (même si, en son for intérieur, elle en était persuadée). *Ton nombril est une amphore faite au tour* – qu'est-ce que Marty pouvait bien savoir de son nombril ? Elle n'aurait jamais pensé que son modeste ombilic puisse inspirer du désir à quelqu'un. Non, il n'avait dû en parler que parce que c'était dans le verset.

Après mûre réflexion (bien qu'une seconde seulement se fût écoulée), sa principale réaction fut la crainte. La peur à l'idée qu'un homme, quel qu'il soit, ait pu vouloir – et oser – lui envoyer ces mots merveilleux et passionnés. *Elle*, Stella Klosterman, qui n'était pas la fille d'un prince, mais celle d'un épicier. *Elle*, qui n'avait eu jusque-là que des petits amis pour qui la chanson paillarde et le couplet grivois étaient ce qui se rapprochait le plus de la poésie.

En un sens, c'était la plus belle chose qui lui était jamais arrivée, en tout cas le plus beau compliment qu'elle ait jamais reçu ou même rêvé de recevoir. De plus, une telle déclaration devait être sincère. Marty n'aurait certainement pas écrit des choses pareilles s'il ne l'était pas ; non, du plus profond de son cœur, il devait l'être pour avoir choisi, entre tous les poèmes d'amour, ces versets de la Bible.

L'envie de se retourner la démangeait, curieuse de regarder Marty avec de nouveaux yeux, comme si elle le voyait pour la première fois, mais elle n'osa pas. Pas tout de suite. Au lieu de cela, elle plia soigneusement la lettre en un petit carré qu'elle glissa dans son corsage, dans le creux de ses seins qui ressemblaient à deux jeunes faons jumeaux.

Elle se remit ensuite au travail avec une lenteur qui lui était inhabituelle mais n'eut bientôt plus rien à faire. Les yeux baissés, elle rapporta la corbeille vide sur le bureau de Marty. Elle se sentait toute chose, le cœur tout retourné.

— Huuum, Stella…, chuchota Marty en s'éclaircissant la gorge. Vous avez lu ma lettre ?

Elle osa enfin relever les yeux, ne pouvant s'empêcher de rougir une nouvelle fois, mais sa voix ne trembla pas.

— Oui, Marty. Non, je n'ai rien de particulier à faire ce soir. (Elle avait promis d'accompagner une de ses amies au cinéma mais pouvait facilement modifier ses plans.) Passez-donc me chercher à… disons, sept heures et demie ?

— Ça alors, épatant Stella ! Euh… où est-ce que vous habitez ?

— 618 Holzman, c'est à Brighton. Premier étage, au-dessus d'une épicerie. Celle de mon père.

Ce n'était pas un Apollon mais il était mignon. Ses cheveux blonds étaient légèrement bouclés, chose dont elle ne s'était encore jamais aperçue.

Une fois la nuit tombée, dans presque tous les vieux immeubles, lorsque les bureaux sont déserts, l'équipe de nuit entre en scène. C'est une armée d'individus généralement bruns qui se déplacent grâce à leurs six pattes. Si on allume la lumière, ils détalent en toute hâte, à la recherche de l'obscurité, et se réfugient dans les fissures des murs ou les fentes du plancher. Pour eux, les ténèbres signifient la vie, la lumière est synonyme de mort. Ce sont de frêles créatures dont la carapace craque sous la semelle du plus petit enfant. Cependant, grâce à leur nombre et à leur aptitude à se reproduire plus vite qu'ils ne meurent, ils sont immortels et quasiment indestructibles. Savez-vous que la population des cafards d'une ville, de n'importe quelle ville, est bien plus importante que la population humaine ? Tout frêles qu'ils soient, ils nous surpassent. Et nous survivront. Ils sont aujourd'hui tels qu'ils étaient un million d'années avant l'apparition de l'homme sur terre ; ils seront encore là, tels qu'en eux-mêmes l'éternité les aura changés, un million d'années après sa disparition.

La nuit leur appartient. N'allumez pas les lumières. Ne les dérangez pas ; ils font tout pour ne pas vous importuner.

L'aube venue, ils se carapatent hors de la vue des humains et ne sont plus là lorsque la clef tourne dans la serrure. Mr Conger et Mr Willoughby avaient chacun une clef, mais c'était toujours Mr Willoughby qui arrivait le premier, généralement dix minutes avant huit heures, pour ouvrir la porte.

Le voici justement qui arrive.

Non, plus personne ne les verra réunis. L'un d'eux est mort, un autre est interné dans un asile de Columbus, Ohio, suite à un accès de folie homicide, et les autres sont dispersés aux quatre coins du pays ; plus vieux de trente-cinq années.

Mais à une certaine époque, ils ont été les rouages et les engrenages d'un même mécanisme, la société de courtage Conger & Way. C'est la racine de tout mal, l'appât du gain, qui faisait tourner la machine et commandait chacun de leurs mouvements. C'est le profit, le salaire ou la commission, suivant le poste occupé, qui les poussait à venir au bureau chaque matin à huit heures, qui jetait le représentant dans la rue pour aller visiter ses clients, qui faisait cliqueter les touches de la machine à écrire de Mary Horton, qui guidait la plume de Marty Raines sur les lignes prétracées du journal des ventes ou du grand livre, ou la main de Stella Klosterman au-dessus des chemises des classeurs. Oui, mais même si c'était le lucre qui les faisait agir, le résultat final n'était pas si mauvais que cela, tout ce beau monde ayant en effet pu consacrer son temps à de bien plus sinistres occupations.

Sur le plan créatif, c'étaient naturellement de vrais légumes qui, malgré leur position d'intermédiaires dans l'industrie locale de la machine-outil, n'avaient jamais pris conscience (certains en auraient même été totalement incapables) de contribuer, à leur modeste échelle, à faire tourner les usines de Cincinnati.

Des esprits frustres, pensais-je alors. À l'époque, je vivais le nez dans les bouquins et un livre n'attendait pas l'autre. Chaque jour, j'en emportais un avec moi en partant travailler, de manière à pouvoir lire dans le tramway qui m'emmenait et me ramenait et pendant la pause du repas de midi. Les personnages qui peuplaient tous ces livres m'étaient une compagnie suffisante, bien plus intéressante, en tout cas, que les êtres insignifiants que je devais côtoyer quarante-quatre heures par semaine. Au contraire des personnages rencontrés dans mes livres, mes collègues de travail m'apparaissaient comme irréels, comme des fantômes inconsistants. Et casse-pieds, avec ça ; c'était à qui me demanderait de faire telle ou telle course, de remplir son encrier, de timbrer ses enveloppes, d'aller lui chercher tel formulaire, d'ouvrir ou de refermer telle fenêtre.

Toutes choses que j'accomplissais sans broncher, d'un air absent, et qui m'aidaient à passer le temps, de huit heures du matin à cinq heures du soir. Parfois, je n'avais rien à faire, ce qui s'appelle *strictement* rien, hormis rester assis, le cul sur ma chaise, à regarder les mouches voler. Je n'avais même pas la ressource de lire. J'en avais fait l'amère expérience la première semaine et Mr Willoughby m'avait expliqué gentiment que, s'il n'y trouvait personnellement rien à redire, ce n'était pas le cas de Mr Conger et que celui-ci le rendrait responsable, lui Mr Willoughby, si j'étais surpris à lire durant les heures de travail. Le fait qu'il soit plus répréhensible de lire au lieu de se tourner benoîtement les pouces était quelque chose que je n'arrivais pas à comprendre mais il était inutile de discuter.

Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte et ce fut bientôt l'automne. Voyons un peu ce que sont devenus mes distingués collègues. Prenons-les cette fois chez eux, du moins hors du bureau.

Par qui commencer ? George Sperling, peut-être, qui vient de s'arrêter dans un bar clandestin, histoire d'avaler une bière avant de regagner le domicile conjugal ?

— Une bière ! s'écria George Sperling en pénétrant dans l'estaminet. Que je vous fais aux dés !

Il était le seul client ; cinq heures et demie était une mauvaise heure.

— Autant vous le dire tout de suite, dit le tenancier, aujourd'hui, c'est cinquante cents. Ça va ?

— C’est toujours la même pisse d’âne ? grogna George.

— Non, j’ai changé. Elle est encore plus dégueulasse. Mais si vous rallongez vingt-cinq cents, je vous sers un gin. Remarquez, ce que j’en dis.

— C’est ça, oui, donnez-moi un gin.

Le patron s’empara d’une bouteille dépourvue d’étiquette, en versa une généreuse rasade dans un grand verre, y ajouta des glaçons, du ginger aie et y pressa un demi-citron.

— C’est du bon, vous allez voir. Juste débarqué. Ça vient d’en face, de Covington.

— L’augmentation du prix de la bière aussi, ça nous vient du Kentucky ?

— Mmouais.

— On dirait que ça a l’air de barder, là-bas, hein ? J’ai entendu dire qu’un gros caïd s’était fait descendre, Bagulio, ou quelque chose comme ça. C’est lui qui vous fournissait ?

— Mon bon monsieur, vous croyez tout de même pas que je vais vous donner l’adresse de mon fournisseur ? Tout ce que je peux vous dire, c’est qu’en ce moment c’est la croix et la bannière pour avoir la moindre larme d’alcool. Les choses ont pas l’air de s’arranger et ça s’améliorera pas tant qu’il y aura la prohibition. Faut faire avec.

— Le prix du gin n’a pas grimpé, lui ?

— Un peu mais je peux encore me permettre de le faire à soixante-quinze cents. Et c’est pas de l’esbroufe. Chez moi, y en a assez pour qu’on sente le goût. Oh, dans beaucoup d’endroits, on vous fera le godet à cinquante cents, des fois même moins, mais y a pas de mystère, avec ce qu’on vous met dedans, vous risquez pas l’ulcère. Vous disiez que vous étiez tenté par une petite partie ?

— Absolument, dit George.

L’homme prit le shaker derrière lui et le posa sur le comptoir.

— Allez-y, dit-il. Et comme je suis bon prince, lancez le premier, allez.

George avala une gorgée de son gin et s’empara du cornet improvisé. Il sortit un as, deux deux, un trois et un quatre.

— Si j’avais un peu de jugeote, dit-il, j’aurais joué ça en un coup, les dieux auraient été avec moi. Mais je suis trop bête.

Il ramassa tous les dés sauf l’as, les lança à nouveau et sortit trois cinq. Le mastroquet n’eut aucune difficulté à le battre.

— Les dés sont contre vous, on dirait.

— Vous pouvez vous montrer bon prince, dans ces conditions, rétorqua George en repoussant son chapeau en arrière. Si j’avais un brin de bon sens, je n’insisterais pas. Autant s’épargner la peine de lancer et payer tout de suite.



Il relança néanmoins les dés et n’obtint rien de valable.

Il soupira et posa sur le comptoir un billet d’un dollar grand comme une serviette de table et une pièce de cinquante cents. Il aurait pu se payer deux verres avec cette somme-là ; s’il s’était écouté, il en aurait d’ailleurs bien pris un second. La journée avait été rude. Un autre verre allait sans doute encore lui coûter un dollar et demi, puisqu’il ne pouvait décemment pas se dégonfler maintenant et prétendre qu’il n’avait plus envie de jouer. Prendre un verre de temps

à autre en passant, d'accord, mais trois dollars, ça représentait toute de même une sacrée ponction sur son argent de poche de la semaine. Plus question de s'arrêter avant la prochaine paye, c'est à dire dans trois jours. Alors qu'il était entré avec l'idée de boire une bière, donc de dépenser dans les trente-cinq cents, soixante-dix à la rigueur pour une deuxième.

Il avala une autre gorgée pour se réconforter et, la tête penchée en arrière, aperçut le calendrier de l'année 1922 accroché au mur du fond, orné d'un train tiré par une locomotive fumante qui ahanait au-dessus d'un canyon. Cela lui rappelait quelque chose. Ah oui, il avait rêvé de train, la nuit dernière. Il ne se rappelait plus les détails mais avait eu l'impression de vivre un rêve terrifiant.

— Dites, ça fait au moins une dizaine de fois que je m'arrête ici et on ne s'est pas encore présentés. Moi, je m'appelle George.

— Moi aussi, s'exclama joyeusement le maître des lieux. Qu'est-ce que vous faites dans la vie, George ?

— Je suis musicien, répondit George Sperling. Seulement, je n'ai jamais appris à jouer du moindre instrument. Je suis peintre, aussi, mais je ne sais même pas dessiner. Et à part ça, je suis voyageur de commerce, seulement… seulement, enfin pas besoin de vous faire un dessin.

— Seulement vous ne savez pas vendre.

— Je serais incapable de vendre un cornet de crème glacée à un gosse, c'est vous dire. Je ne sais absolument pas ce qu'il faut faire pour être un bon représentant. Je ne plaisante pas, George. C'est la stricte vérité. Je peux aller voir un type et lui demander s'il est à court d'abrasifs, ou encore s'il a besoin de toile émeri ou de disques à poncer : s'il est vraiment à court, il me dira oui. Mais s'il me dit non, qu'il n'a besoin de rien, je ne sais même pas quoi lui répondre.

Sur ces pensées moroses, George contempla son verre, constata qu'il était vide et tira sa montre de son gousset.

— On peut téléphoner ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Au fond, là-bas. Voyez ?

— Oui, dit George en gagnant l'autre extrémité du comptoir. Pendant ce temps-là, servez-moi donc un autre gin, tenez.

Lorsqu'il revint, son gin l'attendait sagement à sa place.

— Je voulais savoir si j'avais le temps de le déguster tranquillement ou si je devais le descendre cul sec avant d'y aller.

— Et ?

— Tout va bien. Ma femme a mis le rôti à cuire et n'aura qu'à le garder au four si je suis un peu en retard.

— Vous pariez celui-ci ? Vous avez une revanche à prendre.

— Je n'ai pas de revanche à prendre, mais tant pis, pari tenu.

Naturellement, il fut une nouvelle fois battu.

Le soir, au début de l'automne, à mesure que les jours raccourcissent, le ciel se couvre de nuages. Une fois le crépuscule tombé, plus question de voir la lune ou les étoiles. De grands nuages masquent tout le ciel, invisibles. De toute façon, il est bien rare qu'on puisse les voir la nuit, sauf quand le clair de lune arrive à percer au travers. La nuit, les nuages ne sont rien d'autre que l'absence de ciel, quelque chose de négatif dont on devine la présence uniquement par déduction.

Mais, ce soir-là, les nuages étaient bien là. Il y avait de l'humidité dans l'air et la légère brise qui avait soufflé durant la journée était à présent tombée.

Il se mit à pleuvoir. Ce ne fut tout d'abord qu'un léger crachin puis, le vent se levant, un vent froid, une véritable averse s'abattit sur la ville, fouettant le béton des trottoirs et l'asphalte des rues.

Puis, une heure plus tard, peu après vingt heures, la pluie cessa aussi soudainement que si Quelqu'un avait fermé les vannes du ciel. En quelques minutes, les caniveaux emportèrent le reste de l'ondée vers les égouts et, de là, jusqu'à l'Ohio. À part les flaques et le miroitement des rues mouillées, on aurait dit qu'il n'avait jamais plu.

Mr Willoughby, qui rentrait chez lui après avoir fait un crochet par son épicerie fine habituelle, s'arrêta, surpris, lorsque la pluie cessa brusquement de tomber et leva le nez au ciel, comme pour tenter d'apercevoir qui venait ainsi d'obstruer si soudainement la bonde céleste. Une grosse goutte ventrue dégringola d'un fil téléphonique et vint s'écraser avec une précision et une justesse admirables sur le bout de son nez.

Tout ce qui tombe du ciel est béni, se dit Mr Willoughby en changeant son sac de bras pour déboutonner son imperméable et sortir son mouchoir.

La fraîcheur nocturne qui était demeurée dans l'atmosphère après la pluie était revigorante – malgré la saison, il avait fait lourd et chaud toute la journée ; Mr Willoughby laissa son imperméable ouvert et rabattit son chapeau en arrière du crâne.

L'air, comme nettoyé par l'averse, était à présent d'une pureté de cristal ; la nuit promettait d'être propice au sommeil.

Mr Willoughby se remit en marche, mais sans allonger le pas. La nuit, l'asphalte mouillé peut parfois chatoyer de mille feux. Le long des rues, les lampadaires éclaboussaient la chaussée de grandes traînées jaunes miroitantes qui l'accompagnaient dans sa marche, telle la lune qui poudroie dans le sillage d'un navire.

Presque sans transition, comme si quelque chose s'était éteint dans le ciel, la rue perdit tout à coup son aspect de surface laquée et

une ombre se matérialisa sur le trottoir d'en face. Un gros chat noir, le poil hirsute et mouillé. L'animal traversa la rue, gagna l'abri du trottoir où se tenait Mr Willoughby, s'arrêta près d'un réverbère et jaugea d'un regard tranquille l'homme solitaire qui s'avançait là. À la lueur du réverbère, ses yeux ressemblaient à deux miroirs d'ambre doré.

L'animal, d'un noir de jais, était de belle taille mais n'avait plus un poil de sec. La fourrure plaquée au corps par la pluie, il avait l'air maigre et affamé. Il avait une oreille cassée et un malheureux bout de queue d'une quinzaine de centimètres de long qui se terminait selon un angle insolite. C'était manifestement un chat qui avait beaucoup vécu et roulé sa bosse un peu partout, qui avait connu moult aventures et à qui la vie avait réservé bien des avanies. Pas effarouché pour deux sous, le matou regardait Mr Willoughby s'approcher sans paraître le moins du monde effrayé. Sa curiosité satisfaite, il s'assit sur son séant sans quitter le bord du trottoir, comme un promeneur nocturne qui en laisse obligeamment passer un autre.

Mr Willoughby s'arrêta.

— Attends un peu, dit-il, bien que le chat ne fît pas autre chose.

Il plongea la main dans son sac de provisions, identifia l'un des paquets d'après sa forme et son poids, réussit à l'ouvrir d'une main et à en extirper un morceau de jambon.

— Tu as faim ? demanda-t-il en se penchant vers l'animal, la main tendue. Ce n'est pas grand-chose, rien que du jambon, mais si le cœur t'en dit…

Le chat s'approcha prudemment, les moustaches en alerte, prêtes à détecter la moindre traîtrise, et s'empara du morceau de jambon avec délicatesse. Une seconde plus tard, le morceau avait disparu avec la rapidité d'un tour de prestidigitation.

— Quel glouton !

Il plongea à nouveau la main dans son sac et en sortit cette fois un morceau plus petit que le chat engloutit avidement, ayant apparemment oublié ses bonnes manières devant pitance aussi inespérée. Cette bête mourait littéralement de faim.

Mr Willoughby soupira, s'accroupit sur les talons et déchira complètement l'emballage entamé. Il ne rimait à rien de vouloir sauver le peu de jambon qui lui restait. Il en avait acheté juste assez pour se confectionner un épais sandwich – il aimait les sandwiches au jambon bien épais ou préférait s'en passer – et il n'était donc maintenant plus question de s'en préparer un digne de ce nom. Fn moins d'une minute, l'affaire fut d'ailleurs réglée.

Il n'avait acheté qu'un petit morceau de roquefort, un flacon d'olives, une tête de laitue et une boîte de bretzels, rien par conséquent qui puisse convenir à un chat.

— Voilà, chat, c'est fini, dit-il en se relevant.

Le chat ne l'entendait manifestement pas de cette oreille et lui emboîta le pas. À la porte de son immeuble, cependant, Mr Willoughby décida de mettre le holà.

— Désolé, le matou. Terminus. Défense d'entrer.

Il ouvrit la porte avec les plus grandes précautions mais le chat fut dans le couloir avant lui. L'animal avait longuement mûri son coup et n'était pas du genre à se laisser abuser par d'aussi piètres manœuvres.

— Très bien, dit Mr Willoughby en souriant malgré lui. Un petit dessert, alors. Mais après, ouste, dehors, hein ? Compris ?

Le chat ne répondit pas.

Ils montèrent au premier et pénétrèrent dans le deux-pièces-cuisine de Mr Willoughby. Ce dernier alla jusqu'au réfrigérateur, y déposa les quelques denrées non félines qui emplissaient son sac et passa les étagères en revue pour voir s'il n'avait pas quelque chose susceptible de finir dans l'estomac de l'inconnu à quatre pattes. Il y avait bien une bouteille de crème entamée, qu'il utilisait le matin pour son café. Il se préparait toujours du café d'avance et aimait en prendre une tasse avant de partir travailler. Demain serait un autre jour ; il versa la crème dans une soucoupe et la posa par terre.

Il y avait aussi un peu de bacon, mais il ne fallait pas le manger cru et qu'il soit pendu s'il se mettait à faire frire un morceau de jambon pour un chat à cette heure de la soirée. Il se souvint alors qu'il avait une boîte de saumon dans le placard. Le temps de l'ouvrir, le chat avait déjà lapé toute la crème. Et ce n'était pas une boîte de 125 grammes, non, mais de 250, s'il vous plaît !

Une telle ration parut venir à bout de l'appétit du matou, qui ne laissa qu'un peu de poisson – oh, trois miettes – sur le bord de la soucoupe. Puis, repu, se coucha sur le tapis devant le fauteuil Morris et entreprit, tâche presque désespérée, de se sécher à grands coups de langue.

Mr Willoughby alla jusqu'à la fenêtre et jeta un coup d'œil pensif au dehors. Le toit du bâtiment voisin, construction sans étage, n'était qu'à quelques centimètres du rebord de la fenêtre et il pourrait y lâcher le chat sans avoir besoin de ressortir. Un escalier extérieur devrait permettre à l'animal de regagner la rue sans trop de difficultés. D'autre part, il ne pleuvait plus.

Mr Willoughby considéra le chat un instant, marmonna dans sa barbe, passa dans la salle de bain et en revint avec une serviette de toilette. Nonchalamment étendu sur le tapis, le chat se laissa essuyer sans protester, opération plus symbolique que probante.

— Non mais, regarde-moi ça, maugréa gentiment Mr Willoughby. Tu n'aurais pas pu t'abriter un peu, hein ? Tu es trempé comme une soupe.

Triste état qui semblait devoir nécessiter des solutions plus radicales qu'une simple séance de friction – voilà un chat qui était tout ce que l'on voulait, sauf sec. Mr Willoughby décida donc de le garder un moment à l'abri et alla se chercher une bière au réfrigérateur. Ce qui lui fit penser que, malgré la crème qu'il avait avalée tout à l'heure, le chat devait avoir soif, après le jambon et le saumon. Il rinça la soucoupe, remplit le fond d'eau et la glissa sous les moustaches du félin. Celui-ci huma avec dédain le breuvage offert et en détourna les yeux avec indifférence.

— Original, avec ça. Monsieur a sans doute l'habitude d'être logé à meilleure auberge ? Bon, essaye ça, alors, ajouta Mr Willoughby en vidant la soucoupe pour y verser une rasade de bière.

Quelques rapides coups de langue et la cause fut entendue.

Mr Willoughby soupira, remplit une deuxième fois le fond de la soucoupe et resta debout à côté de l'animal pour le regarder boire. Le chat lampa, en l'occurrence lapa, environ la moitié de la bière, puis se recoucha, ferma les yeux et s'étira avec volupté.

Le front de Mr Willoughby se renfrogna à la vue de ce spectacle ; il choisit un livre qu'il n'avait pas lu depuis longtemps, un ouvrage de O'Henry, et s'assit le temps de parcourir quelques pages et de finir sa bière. Vers onze heures, il n'y avait plus une goutte de bière et ses paupières commençaient à se faire lourdes. Il reposa son livre, se pencha pour flatter le dos du matou et sentit sous ses doigts un poil sec et soyeux.

— Désolé, mon petit gars.

Il prit le chat dans ses bras, l'emporta jusqu'à la fenêtre et le déposa sur le toit. Cette mission accomplie, il referma la fenêtre, se déshabilla et se mit au lit. La bière et la lecture l'avaient déjà plongé dans une douce somnolence et il s'endormit immédiatement.

Il se réveilla de bonne heure le lendemain matin, longtemps avant que le réveil ne sonne. Une aube grise filtrait à travers la fenêtre et quelque chose de lourd était allongé entre ses pieds. Il ne lui fallut pas longtemps pour constater qu'il s'agissait du gros chat noir. Enfer et damnation, il avait oublié que la fenêtre de la chambre, qu'il laissait toujours entrouverte, donnait aussi sur le toit.

Mr Willoughby récupéra ses pieds mais le chat lui lança un regard de reproche, l'œil jaune et possessif. Il soupira, s'assit contre son oreiller et tendit la main vers le chat pour lui caresser le dos. Immédiatement, l'animal se mit à ronronner. Ronronnement qui persista longtemps après que Mr Willoughby se fut recouché pour essayer de se rendormir.

Espèce d'idiot, se dit-il, tu as fait entrer le loup dans la bergerie ; il est trop tard, maintenant. Te voilà nanti d'un chat et, à part une femme, il n'y a pas plus grand malheur au monde.

Il ne s'était même pas posé la question de savoir si, par hasard, ce chat n'était pas de l'espèce propre à avoir des petits. Il serait dans de beaux draps, tiens, s'il se retrouvait avec une portée de chatons à élever, lui qui travaillait toute la journée. Non, ce chat n'avait pas l'air d'être de cette variété-là ; c'était un bon vieux matou.

Après tout, se dit Mr Willoughby, j'ai toujours plus ou moins désiré un chat. Mais un chat siamois, ou un persan, pas un chat de gouttière qui a perdu la queue dans quelque combat de rue. Mais le moyen de faire autrement, maintenant ?

Il se rendormit sur cette pensée ; lorsqu'il se réveilla, le chat n'était plus là.

C'était absurde, mais une vague de solitude absolue s'abattit froidement sur lui et il s'assit sur le bord de son lit, la main tendue vers la table de nuit, à la recherche de son paquet de cigarettes.

Mais quand il passa dans l'autre pièce, la première chose qu'il vit fut le chat, sagement assis devant le réfrigérateur, qui se débarbouillait le derrière des oreilles d'une patte noire et experte.

— Bon, dit Mr Willoughby d'un ton bourru. Qu'est-ce que *tu* veux ?

Le chat ne répondit pas.

Tard, mais pas trop tout de même, par cette soirée d'automne, Stella Klosterman referma derrière elle la porte de l'appartement familial aménagé au-dessus de l'épicerie. Le dos appuyé contre le battant, elle écouta un instant les pas de Marty Raines décroître dans les marches de l'escalier. Son sourire perplexe aurait pu rivaliser avec celui de la Joconde.

Quel empoté, songea-t-elle.

Ce devait bien être leur douzième rendez-vous, à présent, au moins, eh bien c'est tout juste s'il osait l'embrasser au moment de se séparer – cela faisait-il trois fois qu'il l'embrassait, ou bien quatre ? Encore n'était-ce qu'un baiser des plus chastes, un baiser rituel et dénué de toute passion. Il lui disait tout bas, « 'Soir, Stella. À lundi, » et ses mains sur ses épaules (jamais il ne lui avait passé le bras autour de la taille) relâchaient leur faible étreinte. Il reculait ensuite de quelques pas, puis s'en allait et disparaissait dans l'escalier, la laissant de nouveau seule et solitaire. Et plus ou moins dépitée.

Il était gentil ; elle l'aimait bien mais n'arrivait pas à le comprendre. Il ne concluait jamais.

Les premiers temps, elle avait cru qu'il était retenu par des scrupules religieux. Selon son peu d'expérience en ce domaine (elle avait suivi le catéchisme de l'église luthérienne étant petite et n'allait de temps en temps à la messe que pour faire plaisir à ses parents) cela pouvait expliquer le contraste troublant entre ce qu'on pouvait parfois lire dans ses yeux, quand il n'avait pas conscience d'être observé, et la

réserve encore plus troublante de ses lèvres et de ses mains. Mais Stella avait abordé le problème de la religion, de façon détournée, et avait découvert que s'il était effectivement croyant, Marty n'avait rien d'un fanatique. Il avait de même des opinions raisonnables sur la plupart des grands sujets de la vie.

Il avait tout de même un léger problème avec sa mère et les femmes en général. Marty parlait en effet beaucoup de sa mère et n'avait pas assez de mots pour la décrire. Stella savait lire entre les lignes ; il était facile de comprendre que c'était cette digne femme, au contraire de son fils, qui était une vraie fanatique, surtout sur le chapitre des relations sexuelles et de la virginité, tant du corps que de l'esprit. Marty idolâtrait sa mère et la prenait pour une sainte. Dans ces conditions, il était inutile de se demander bien longtemps qui avait bien pu lui inculquer des idées pareilles. Un fils unique qui adorait sa maman, femme austère et puritaine, veuve méritante qui avait réussi à lui farcir le crâne de bondieuseries et de tout un fatras sur la sainteté et la virginité.

Si Stella avait entendu parler de Freud ou du complexe d'Œdipe, elle aurait même pu pousser son raisonnement plus loin.

Le dos toujours appuyé contre la porte d'entrée, Stella prit peu à peu conscience de la lumière diffuse qui baignait le vestibule, en provenance de la salle de bain, au bout du couloir. La lumière allumée était, par la porte laissée ouverte, le fanal qui guidait les retours tardifs de chacun des membres de la famille Klosterman.

La lumière de la salle de bain et la voix de sa mère, qui ne dormait que d'une oreille et se réveillait toujours, quelle que soit l'heure à laquelle on rentrait et le peu de bruit que l'on s'efforçait de faire.

— Angie ? s'enquit la voix autoritaire.

— Non, maman. C'est moi, Stella.

— Quelle heure est-il ?

— Un peu plus d'onze heures. Pas tout à fait la demie.

— Tu es seule ?

— Oui. Marty n'a pas voulu entrer.

— Qu'est-ce que tu faisais alors, toute seule dans le noir ?

— Rien, maman.

Il ne lui fallut qu'une seconde pour comprendre que sa mère n'était pas du genre à se contenter d'une telle réponse.

— J'allais me coucher, ajouta-t-elle en se précipitant dans la salle de bain.

Elle referma doucement la porte derrière elle et étudia un instant son visage dans la lumière crue et blafarde de la glace du lavabo. Examen où n'entrait nulle coquetterie, seulement de la curiosité.

Elle avait un joli visage, même si elle n'était pas d'une beauté

exceptionnelle. Elle avait les pommettes un peu hautes et la bouche un peu trop large. Mais c'était une bouche au sourire agréable et elle avait la peau douce, blanche et lisse. Une peau de brune aux tons chauds qui faisait songer plus à des ancêtres méditerranéens qu'à une ascendance poméranienne, via Yorktown[4].

Son visage glissa de côté quand elle ouvrit la porte de l'armoire à pharmacie, à la recherche d'un peu de coton pour se débarrasser de la légère couche de rouge qu'elle s'était appliquée sur les lèvres. Opération qui lui permit de constater qu'elle avait de belles dents blanches, fines et régulières. Puis elle se brossa les dents, se passa un gant humide sur le visage et quitta la salle de bain.

Laissant la porte ouverte pour éclairer le couloir, elle se dirigea vers sa chambre en faisant attention où elle mettait les pieds. Il y avait souvent des cafards qui se promenaient la nuit. Des bêtes énormes, venues de l'épicerie, juste en dessous. Il y avait toujours du poison répandu dans les coins pour essayer d'en venir à bout mais il y en avait toujours autant. Stella détestait les cafards. Chaque fois qu'elle en voyait un, elle n'éprouvait pas l'envie instinctive d'écraser la bestiole sous son pied, mais une peur irraisonnée qui lui donnait plutôt envie de hurler. À l'idée de marcher sur une seule de ces créatures, elle en frémissait littéralement d'horreur. Toute sa vie, elle avait connu des cafards ; aussi loin que remontaient ses souvenirs, son père avait toujours tenu une épicerie et la famille avait toujours vécu au-dessus. Stella n'avait cependant jamais pu se faire à ces sales bêtes et ne s'y habituerait jamais. Toute petite, déjà, elle n'aurait jamais osé marcher pieds nus ou en chaussettes, surtout la nuit. Elle ne mettait jamais ses chaussures ou ses mules sans les retourner et les taper contre le plancher.

Il y en avait justement un, droit devant elle, énorme et tout noir, qui fuyait vers la cuisine. L'insecte devait avoir aussi peur d'elle qu'elle avait peur de lui. Peut-être éprouvait-il lui aussi une indicible répugnance à sa vue ?

— Stella ! appela la voix de sa mère.

Stella s'arrêta dans l'encadrement de la porte de la chambre de ses parents, que sa mère avait, comme de bien entendu, laissée ouverte. Elle distingua faiblement la forme imprécise du grand lit et la masse éléphantesque de son père, les couvertures tirées vers lui. Le seul bruit était celui de sa respiration, lourde et régulière. Peu importe qu'elles bavardent ou crient à tue-tête, il ne se réveillerait pas. À cinq heures du matin, une sorte d'horloge interne se déclencherait dans sa tête et il se lèverait en marmonnant. Mais d'ici là, aucun bruit, même un tremblement de terre, n'aurait pu le déranger dans son sommeil. Un début d'incendie s'était un jour déclaré dans l'épicerie, juste en dessous de la chambre ; après l'avoir vainement secoué pendant

plusieurs minutes, Mme Klosterman avait dû remplir une cuvette d'eau et lui jeter au visage pour le ramener à la conscience.

— Oui, maman ?

— Viens. Assieds-toi une minute.

Stella pénétra dans la chambre et s'avança jusqu'au bord du lit, sans toutefois s'y asseoir. Ses yeux, à présent accoutumés à la pénombre de la pièce, pouvaient maintenant distinguer la maigre silhouette décharnée de sa mère, le visage taillé à coups de serpe et le regard pénétrant.

— Ce Marty… Combien se fait-il, Stella ?

— Je ne sais pas, répondit Stella d'un air las, sachant maintenant quel était le sujet de la conversation. Vingt, peut-être vingt-cinq dollars par semaine. Je n'ai pas vu le livre de paye.

— Je croyais que les employés aux écritures se faisaient un peu plus que ça.

— Pas dans une petite entreprise, avec une comptabilité forcément réduite. À moins d'être plus âgé, et de travailler dans une grosse société. Un comptable gagne bien sa vie, je crois.

— Fait-il quelque chose pour devenir comptable ?

— Je… je crois. Il a dû m'en parler, une fois.

La voix de sa mère prit un ton plus affirmé.

— Ça fait déjà un moment que tu sors avec lui, Stella, plusieurs mois, une ou deux fois par semaine. Tu ne sais toujours pas quelles sont ses intentions ? Et s'il n'avait aucune ambition ? S'il se contentait de vingt-cinq dollars par semaine toute sa vie ? Tu crois que je donnerais ma fille à quelqu'un comme ça ? Pour qu'elle gâche son existence ?

Stella ne répondit pas. Dix-huit années lui avaient enseigné la futilité de vouloir essayer de discuter avec sa mère.

Un ange passa puis sa mère revint à la charge.

— Tâche de savoir ce qu'il a en tête, exactement. Ou alors c'est *moi* qui lui demanderai, la prochaine fois qu'il viendra te chercher.

— Je lui demanderai, soupira Stella. Bonne nuit, maman.

— Demande-lui, hein !

Stella traversa le couloir et gagna la chambre qu'elle partageait avec sa sœur cadette, Angie. Angie avait seize ans. C'était une petite blonde pleine d'entrain, avec une jolie petite frimousse et une belle tête de linotte. Elle ne pensait qu'aux garçons, à danser et aux choses qu'on fait avec les garçons dans les voitures garées derrière les dancings.

Détail bizarre, encore que ce ne soit pas si rare, ni Stella ni Angie n'avaient la moindre ressemblance avec leurs parents, alors que d'un autre côté, leur frère Robert, le benjamin, promettait de devenir la copie conforme de leur père. Robert était grand et fort, flegmatique et

pas vraiment futé. Il dormait dans la chambre du grenier, sous les combles, Stella et Angie devant se partager la seule autre chambre de la maison, à côté de celle de leurs parents.

Angie n'était pas encore rentrée et Stella se déshabilla dans le noir, ne voulant pas allumer la lumière.

Elle se glissa dans son lit et resta étendue, les yeux au plafond, très consciente, pour une raison qu'elle n'arrivait pas à comprendre, de son corps sous le pyjama et les draps de coton. Elle n'avait pas envie de dormir et ne chercha d'ailleurs pas à le faire. Si jamais elle y parvenait, Angie n'allait pas tarder à rentrer (elle avait déjà largement dépassé l'heure permise) et la réveillerait. Or elle détestait être réveillée dans son premier sommeil. Angie ne pouvait s'empêcher de faire du bruit, ne se déshabillait jamais dans le noir et éprouvait toujours l'envie pressante de parler et de lui conter (en chuchotant pour que leur mère n'entende pas) les moindres détails de chacune de ses sorties. Détails identiques qui revenaient maintenant comme une litanie, ces derniers temps, et la dégoûtaient profondément – qui la dégoûtaient mais la rendaient tout de même aussi un peu jalouse.

Sacrée Angie. C'était sa sœur, mais elle n'avait aucune tenue, alors la retenue…

Stella s'efforça de chasser sa sœur de ses pensées et revint à Marty. Est-ce qu'elle l'aimait ? Pourrait-elle l'aimer s'il lui en laissait l'occasion ?

Elle-même savait-elle ce qu'était l'amour ?

Quelle drôle d'idée de se poser de telles questions ! C'était un peu comme se demander si l'on était bien vivant, s'il fallait croire le témoignage de ses yeux ou imaginer ce que serait une rage de dents, si l'on en avait une.

Etait-elle amoureuse ? Elle aimait bien Marty, là n'était pas la question. Mais il était si bizarre, si distant ; il avait toujours l'air d'avoir peur de quelque chose. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Avait-il peur de lui-même ? Et où, grands dieux, avait-il pu un jour trouver l'aplomb de lui écrire cette lettre, au mois de juin ?

Elle entendit soudain les pas de sa sœur résonner dans les marches du couloir d'entrée. Angie montait toujours l'escalier seule. Elle disait bonsoir à ses petits amis dans la voiture du garçon s'il en avait une, ou en bas, dans le vestibule, s'il n'en avait pas, sachant que sa mère se lèverait si la porte de l'appartement tardait un peu trop à s'ouvrir.

Elle entendit Angie refermer la porte puis échanger quelques mots avec leur mère, depuis la salle de bain.

Dans quelques instants, pensa Stella, elle allait avoir droit à la chronique détaillée du moindre événement de la soirée.

Elle se demanda ce que serait la vie si Marty et elle étaient

mariés. *Que tu es belle, que tu es charmante, ô délices de mon amour*, lui avait-il écrit un jour. Alors pourquoi ne l'embrassait-il pas comme il en avait envie, au lieu de… ?

Stella entendit le grondement de la chasse d'eau, puis le cliquetis de talons hauts, et mit rapidement une main devant ses yeux pour se protéger du flot de lumière indispensable aux couchers de sa sœur.

La lumière inonda la chambre.

— Je te réveille, Stell ?

— Non, je ne dormais pas.

Et Marty Raines, un soir d'automne, également, mais par une chaude nuit d'été indien. Assis dans sa chambre près de la fenêtre ouverte, il étudie, ou essaye, les grands principes de la comptabilité en rêvant de Stella, la belle Stella.

Mais il se reprend bien vite. Regardez-le se triturer fiévreusement les méninges, regardez-le, ce doux rêveur.

« *178. Inventaire des stocks.* » Le stock se compose des marchandises achetées non encore vendues. Un inventaire des stocks inclut donc des produits dont le coût a été facturé au moment de leur achat, mais qui, n'ayant pas encore été… »



Les lettres et les mots se brouillaient et il ne trouvait aucun sens à ce qu'il lisait. Une telle mésaventure lui arrivait de plus en plus souvent, ces derniers temps, et même s'il finissait par comprendre ce qu'il avait sous les yeux, il l'oubliait dès qu'il passait au chapitre suivant. Imputation des coûts, organisations non marchandes, excédents, clôture d'exercice. Séparément, il retenait parfaitement chaque matière abordée, mais l'oubliait aussitôt la page tournée.

Etait-il trop bête, tout simplement ? Trop bête pour pouvoir se rentrer un jour dans le crâne les *Principes de Comptabilité Supérieure* ? Ne serait-il jamais qu'un employé aux écritures à vingt-deux dollars et demi par semaine, ou un peu plus, avec le temps ?

Il *devait* gagner plus ; devenir comptable était le seul moyen d'y parvenir. Mais la tâche lui semblait au-dessus de ses forces. Il avait déjà du mal à accomplir ses modestes fonctions. Il faisait des erreurs et n'arrivait pas à se concentrer. Mr Willoughby l'avait d'ailleurs averti qu'il devait redoubler d'attention et ne plus commettre d'erreurs dans de simples opérations d'additions ou de soustractions. N'avait-il pas dû, le premier du mois dernier, rester trois heures de plus pour que la balance d'inventaire tombe juste ? Et découvrir, par la même occasion, qu'il n'avait pas fait une erreur, mais quatre, deux erreurs d'addition dans le grand livre et deux écritures passées à tort sur une mauvaise ligne. C'était déjà bien assez rageant de devoir prendre sur son temps, mais que Mr Willoughby soit lui aussi obligé de prendre sur le sien… et qu'il se soit aperçu de ces quatre erreurs…

Plutôt amusé, Mr Willoughby l'avait gratifié d'un regard perplexe. Il ne lui avait pas passé de savon quand, à la quatrième erreur, la balance d'inventaire était enfin tombée juste, mais l'avait contemplé d'un air étonné.

— Marty, mon garçon, je sais ce qui ne va pas chez vous. Je sais ce qu'il vous faudrait.

— Quoi donc, Mr Willoughby ?

— Vous ne voudriez pas le croire, peut-être même ne pourriez-vous pas le comprendre, si je vous le disais, Marty. Et vous m'en voudriez probablement beaucoup.

Marty savait qu'il n'en aurait jamais voulu à Mr Willoughby et s'était demandé ce que celui-ci avait voulu dire. Sans doute qu'il passait trop de temps la tête dans les nuages à rêver de Stella.

Mr Willoughby avait raison mais Marty ne pouvait pas s'en empêcher. Il ne pouvait pas cesser de rêver à Stella, ne pouvait se défendre de l'aimer, sinon au prix d'un effort violent qui l'aurait tué. Sans compter qu'il aurait dû changer de travail ; on ne peut pas côtoyer tous les jours une femme que l'on désire oublier.

Serait-il forcé d'en arriver là ?

Ce n'était pas très gentil à l'égard de Stella de la laisser dans l'expectative alors qu'aucune solution ne s'offrait à l'horizon et qu'il ne pourrait sans doute pas l'épouser avant des années. Pas avant et à condition de devenir comptable et de doubler son salaire actuel. Un homme ne saurait se marier, ne saurait même y songer, tant qu'il n'est pas capable de subvenir aux besoins de sa femme et de la dispenser de travailler. C'était du moins ce que sa mère lui avait appris et il savait qu'elle avait raison.

Peut-être qu'un jour, s'il arrivait à se concentrer suffisamment et à apprendre…

« Vous noterez qu'aucun changement n'est venu affecter la tenue de ce journal. Les imputations sont faites au crédit des différents comptes concernés, les postes Retours et Remises sur Achats étant pour leur part imputés comme décrit précédemment. Outre ces imputations… »

Peut-être qu'un jour, s'il parvenait à maîtriser suffisamment les subtilités du plan comptable général, il gagnerait assez pour faire vivre à la fois sa mère et Stella. Etait-il juste, dans ces conditions, de la faire attendre alors qu'ils ne pourraient peut-être pas se marier avant longtemps ?

Dehors, une horloge se mit à sonner et Marty compta les coups, même s'il savait qu'il était dix heures parce qu'il avait regardé son réveil quelques minutes auparavant. Il était peut-être temps d'interrompre là l'étude de la comptabilité pour ce soir. Mais il devait étudier, il le fallait. Il n'y avait pas d'autre solution.

Une place de comptable. Alors là, oui, il pourrait faire vivre les deux femmes. Il était sûr qu'elles s'entendraient à merveille. Oh, sa mère serait peut-être d'abord un peu choquée par certaines choses que Stella avait parfois l'habitude de dire, mais celle-ci comprendrait et ferait attention, une fois qu'il lui aurait expliqué la situation. Oui, elles se plairaient bien, toutes les deux.

Il aurait bien aimé qu'elles se rencontrent ; si seulement il avait pu ramener Stella un soir à la maison et la présenter à sa mère. Mais cela n'aurait pas été convenable, ni très juste. Quand un homme ramène une jeune fille chez lui pour la présenter à sa famille, il y a tout lieu de croire que ses intentions sont honorables et qu'il envisage au moins de demander à la jeune fille de l'épouser. Il n'aurait pas été honnête de faire miroiter de telles choses devant Stella alors que ce n'était pas vrai.

Et ce n'aurait pas été bien honnête non plus vis à vis de sa mère. Elle parviendrait aux mêmes conclusions que lui et se persuaderait que s'il ramenait une jeune fille à la maison, c'était parce qu'il désirait l'épouser, ou avait l'intention de le faire à brève échéance. Âme sensible et généreuse, sa mère ne pourrait s'empêcher de penser qu'elle constituait un obstacle à leur bonheur. Constat auquel il n'y avait malheureusement pas d'issue. Mme Raines n'avait hélas pas assez de santé pour travailler et gagner sa vie toute seule. Elle ne ferait que se rendre malheureuse, voilà ce qui arriverait. Il devait s'accrocher.

Traitement des intérêts différés et de la dette cumulée.

Il lut un paragraphe mais ne put lui trouver le moindre semblant de signification.

— Marty, mon petit… vint le sauver la voix de sa mère. Arrête-donc pour ce soir. Comment ça marche ?

— Bien, maman. Mais il faut que je continue. Je dois…

— Marty, il est déjà plus de dix heures et tu es fatigué. Si tu dois vraiment étudier encore un peu, pourquoi ne pas te coucher maintenant et te lever une demi-heure plus tôt, demain matin ? Tu auras l'esprit plus reposé.

— Bon, d'accord.

— Je vais faire un peu de citronnade. Le temps que tu aies passé ton pyjama, ce sera prêt. Viens me retrouver à la cuisine, nous en boirons un verre ensemble.

— Oh oui, maman. Chouette.

— Marty, je t'ai déjà dit de ne pas parler comme ça. Ce n'est pas que ce soit grossier mais ce mot est aussi une expression d'argot d'une vulgarité que rien n'approche.

— Mais maman, tout le monde le dit. Et la plupart du temps sans penser à mal.

— Mais *toi* tu le sais, mon petit, le gronda gentiment sa mère. Veux-tu me promettre *d'essayer* de ne plus dire des choses pareilles ? De toute façon, ça fait vulgaire.

— Oui, maman.

Et il était sincère. Il essayerait. Vraiment.

Mme Raines s'éclipsa vers la cuisine. À l'approche de la cinquantaine, le port altier et majestueux, c'était toujours une magnifique figure de femme. Grande et forte, c'est à peine si elle avait quelques touches de gris dans les cheveux. Elle était aussi grande que Marty et, s'il avait fallu en faire la démonstration, bien plus forte. Mais on ne l'aurait jamais dit, à la voir, car, constamment fatiguée, elle se plaignait fréquemment de maux de tête et de douleurs diverses. La force, la puissance ne faisaient pas partie de la panoplie habituelle de la féminité ; la force était donc une faiblesse qu'elle dissimulait soigneusement, même à ses propres yeux. Ce n'était pas une malade imaginaire, absolument pas, mais elle gonflait inconsciemment le moindre incident qui acquérait immédiatement des proportions démesurées. Le plus petit bobo prenait des allures d'appendicite ; derrière la plus infime raideur musculaire, se cachait le spectre hideux de l'arthrite, à tout le moins des rhumatismes ; la pauvre femme était persuadée, à la plus légère sensation de fatigue, d'être à bout de forces et d'en avoir trop fait pendant la journée. Si elle ne s'endormait pas dans le quart d'heure qui suivait son coucher, cela devenait de l'insomnie ; elle était convaincue, et c'était ce qu'elle assurait le lendemain matin, de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit.

Culpabilité ? Peut-être, bien qu'elle ait réussi depuis longtemps à repousser dans les recoins les plus secrets de son esprit tout souvenir

de son passé tumultueux et du jour, il y avait vingt-trois ans, où Arthur P. (pour Plunkett) Raines était tombé amoureux d'elle, l'avait sortie de sa maison de Baltimore et avait fait d'elle une femme respectable.

Respectable à un point que le cher homme n'aurait jamais soupçonné, sans quoi il aurait peut-être hésité à l'épouser. Arthur Raines était un brave homme et, comme tous les hommes de bonne volonté, accordait à la religion la place qui lui convenait mais n'avait rien d'un fanatique. Il croyait en Dieu, mais en un Dieu raisonnable et tolérant qui ne pouvait pas en vouloir aux hommes de s'abandonner parfois, au sein ou en dehors du mariage, à la satisfaction d'appétits qu'il avait lui-même implantés en eux. Il valait naturellement mieux être marié et lorsque, la trentaine venue, il avait enfin trouvé une compagne qui correspondait en tous points à ce qu'il recherchait (peu importait l'endroit où elle croupissait), il n'avait pas hésité une seconde à embrasser ce saint sacrement. Hélas, la toute nouvelle épousée avait très vite été prise d'une soif dévorante de vertu. Il avait emmené Eisa à l'église et avait été ravi quand elle avait voulu se faire baptiser et devenir membre de l'Église presbytérienne. Mais il avait été nettement moins ravi quand, six mois à peine après leur mariage, elle s'était jetée dans la religion comme on se vautre dans le vice et avait adopté une morale sexuelle des plus rigoristes. L'acte sexuel, bien que légalement sanctionné par l'institution du mariage, lui était devenu une pratique odieuse et répugnante. Fort heureusement, elle était déjà enceinte. Arthur Raines, homme au tempérament fougueux, avait beaucoup souffert de cette abstinence forcée mais avait porté sa croix avec stoïcisme, du moins pendant un certain temps. Lorsqu'il avait compris, un an après la naissance de Marty, que la situation ne changerait jamais, il s'était mis à chercher ailleurs les plaisirs qu'on lui refusait à la maison, discrètement, bien évidemment, et avait fini par les trouver. Une nuit, en sortant de ce qui était alors connu comme une maison de mauvaise réputation, il avait été agressé et détroussé. Le voleur avait sans doute frappé plus fort que prévu et Arthur Raines était mort d'une fracture du crâne deux jours plus tard, laissant sa femme et son fils d'un âge encore tendre dans une situation des plus précaires.

Eisa Raines, moins horrifiée par la mort de son mari que par les circonstances et le lieu de son décès, avait précipitamment quitté Baltimore avec son fils et était venue habiter Cincinnati. C'est là qu'elle avait élevé Marty et, reportant tout son amour sur lui, en avait fait le centre de sa vie. Ses économies, même s'ils avaient vécu chichement, avaient fondu bien avant que Marty n'atteigne ses seize ans et il n'avait malheureusement pas pu aller jusqu'au bac, ayant dû entrer tout de suite dans la vie active. Elle aurait bien aimé que son

fils entreprenne des études de théologie mais Marty n'avait jamais fait preuve de vocation. Il était peut-être aussi bien, reconnaissait-elle parfois en son for intérieur, qu'il n'ait pas pu terminer ses études et s'inscrire à l'université. Des études supérieures hors du cadre d'un séminaire, voilà qui n'était guère fait pour lui inspirer confiance. Chaque jour, les journaux étaient pleins des frasques et des exactions commises par des bandes d'étudiants aux mœurs dissolues et elle avait même entendu dire que certains professeurs étaient de parfaits athées. Il valait donc beaucoup mieux qu'il travaille dans une maison respectable et ne soit pas exposé à d'aussi pernicieuses influences.

Si Dieu ne lui avait pas accordé le bonheur de compter son fils au nombre de ses ministres, elle avait du moins réussi à en faire un *bon* garçon. Un garçon au cœur pur, sain de corps et d'esprit, de cela elle était sûre. Et qui l'aimait autant, ou presque, qu'elle l'aimait lui.

La vie n'était-elle pas merveilleuse ainsi ?

Mais que se passerait-il si Marty se mariait ? Si une créature infâme lui mettait le grappin dessus et le changeait en un animal aussi dépravé que l'avait été son père ?

Y avait-il quelque chose de vrai dans tout ce que l'on disait sur l'hérédité ? Non, pensa-t-elle, du moins pas tant que l'on *combattait.* Or, avec Marty, subtilement, elle s'était battue bec et ongles toute sa vie et avait *consacré* chaque minute de son existence à lutter pour qu'il devienne un brave garçon, honnête et propre, c'est-à-dire l'opposé de la bête lubrique qu'était son père. Elle n'avait sûrement pas combattu en vain et Dieu ne voulait certainement pas que son fils bien-aimé lui soit enlevé, après tout ce qu'elle avait fait pour lui.

Elle termina de presser les citrons, cassa un peu de glace avec le pic à glaçons et se tourna vers l'évier pour le sucre et l'eau, ne remplissant son propre verre qu'à moitié.

Elle tendit attentivement l'oreille – non, Marty n'était pas encore déshabillé – puis ouvrit rapidement la porte du placard au-dessus de l'évier et en sortit une bouteille étiquetée « VINAIGRE » dont elle se versa une généreuse lampée. Elle remit ensuite la bouteille en place, remua le mélange obtenu dans chaque verre, les posa sur la table, prenant bien soin de ne pas les mélanger, celui avec le gin dissimulé dans la bouteille de vinaigre devant sa propre chaise et le verre de citronnade devant celle de Marty, et disposa quelques gâteaux secs dans une assiette.

Mme Raines s'assit en soupirant et avala une toute petite gorgée de son breuvage, pas assez pour que Marty s'aperçoive qu'elle ne l'avait pas attendu. Nouveau soupir. C'était ma foi bien bon et cela l'aiderait à dormir un peu, elle qui avait tant besoin de sommeil.

Ce n'était pas vraiment un vice caché, ce gin, car Dieu était au courant. Non, mais elle préférait que, pour son propre bien, Marty

n'en sache rien. Il était encore beaucoup trop jeune pour boire et, en ces temps de prohibition, c'était aussi bien qu'il grandisse sans avoir jamais goûté à l'alcool, pas même au vin. Boire n'était cependant pas un *péché,* même si c'était maintenant illégal, ce qui constituait, Dieu merci, la meilleure des préventions pour les jeunes gens comme Marty. Elle avait pris goût au gin, inclination qui datait de sa jeunesse, bien avant de rencontrer Arthur, et c'était la seule chose à laquelle elle n'avait pas renoncé. Ah, elle s'en était fait du souci, ça oui, mais elle s'en était ouverte au pasteur qui l'avait baptisée et avait évoqué le problème avec lui. Le saint homme lui avait répondu que non, boire un peu de temps à autre n'était pas un péché, c'était l'intempérance, l'abus d'alcool qui constituait un péché aux yeux de Dieu.

Et le gin, oh une petite lichette à chaque fois, était bon pour l'estomac. Tout le monde savait ça. Et l'aidait à dormir. Or tout le monde savait bien qu'un bon sommeil était nécessaire à la santé.

Marty avait passé sa robe de chambre sur son pyjama. Il semblait fatigué mais avait le sourire.

— Des gâteaux secs, chouette ! Je crois que j'ai un petit creux, s'exclama-t-il en s'asseyant, la main déjà tendue vers l'assiette.

— Marty.

— Oh, désolé, maman. J'ai oublié.

Il inclina la tête et ils récitèrent tous deux le bénédicité qui devait impérativement précéder toute prise de nourriture, ne fut-ce qu'un humble gâteau sec.

Marty en grignota trois avant de faire part de ses commentaires.

— Ils sont vraiment au poil, tes gâteaux, maman.

Ce n'est cependant pas de la fierté, mais bel et bien des larmes, qu'il rencontra dans les yeux de sa mère.

— Maman ! Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Mme Raines réussit à sourire courageusement à travers ses pleurs.

— Oh, je pensais juste à certaines choses, mon petit. Tu grandis – et un jour tu me quitteras. Tu me laisseras toute seule. Tu es tout ce que j'ai, Marty, tout… Tu grandis.

— Maman ! s'écria Marty, affolé. Tu sais bien que je ne te…

Elle pleurait à chaudes larmes, maintenant. Sachant que c'était le seul moyen de la consoler, Marty se leva et la prit dans ses bras, la serrant très fort.

— Maman, je t'aime plus que tout au monde. Je ne te quitterai *jamais.*

— Marty, dit-elle en l'écrasant convulsivement sur sa poitrine. Cette fille que tu vois une fois par semaine depuis plusieurs mois, cette Stella, tu ne m'as jamais beaucoup parlé d'elle. Est-ce une jeune fille honnête ?

— Mais bien sûr que oui. Sinon tu crois que…

— Est-elle chrétienne, au moins ?

— Naturellement. Ses parents… Enfin, elle va à l'église luthérienne. Elle n'est pas de notre confession, mais les luthériens sont chrétiens.

— Martin Luther était un fou, soupira-t-elle. C'est notre pasteur qui le dit. Mais c'était il y a longtemps et je suppose que les luthériens sont maintenant… Est-ce que c'est sérieux, entre vous, mon petit ?

— Bien sûr que non, maman. Elle est… eh bien, elle est amusante. On va au cinéma de temps en temps et on parle de choses et d'autres – du bureau, surtout. Voilà, c'est tout.

Mme Raines exprima silencieusement une prière de gratitude au Seigneur. Elle savait bien que Marty devait sortir de temps en temps et fréquenter des jeunes gens de son âge, filles ou garçons. Mais Dieu soit loué, il ne s'agissait pas d'autre chose ; il ne songeait nullement à se marier et à l'abandonner. C'est qu'il était tout ce qu'elle avait.

Elle savait qu'il lui avait dit la vérité, toute la vérité. Son Marty ne mentait jamais.

— Bonsoir, duchesse, dit George Sperling à Mary Horion en partant.

Une minute plus tard, comme d'habitude, Brian Danner se matérialisa devant son bureau, le sourire aux lèvres et l'œil avantageux.

— Bonsoir, mon petit chat. Vous êtes libre, ce soir ?

— Non, Mr Danner. Ce soir, je ne suis pas libre.

Mais c'eut été là le stéréotype habituel et, curieusement, Brian Danner, ce soir, avait envie de varier ses effets.

— Cette fine plaisanterie ne commence pas à vous paraître un peu éculée, Mary ? Enfin, vous ne pouvez tout de même pas être occupée *tous* les soirs ? Pourquoi ne pas dire oui, pour une fois, et accepter mon invitation ? Je connais quelques endroits charmants… et je vous

jure de bien me tenir.

— Je suis désolée, Brian, répondit Mary d'un ton grave.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom, mais c'était venu si naturellement qu'elle ne s'en était pas rendu compte.

— Mais je crains que ce ne soit pas possible. Vous voyez…

— Vous êtes amoureuse de quelqu'un d'autre ?

— Oui. Quelqu'un dont j'espère devenir la femme. Aussi voyez-vous, je ne crois pas que…

— Dont vous espérez ? Alors vous n'avez encore aucune obligation envers lui ?

— Pas exactement… (Comment pouvait-elle lui expliquer ?) mais… c'est tout comme. Je suis désolée.

Elle voulut ajouter que ce soir, ce n'était vraiment pas le bon soir, mais s'en abstint en prenant conscience que ce serait lui laisser entendre, en un certain sens, qu'il pouvait renouveler sa proposition avec plus de chance de succès une autre fois, si c'était justement le bon soir.

— D'accord, mon petit chat, dit-il en hochant la tête. Mais ne m'en veuillez pas si je ne m'avoue pas vaincu. Un jour, vous changerez peut-être d'avis.

Il renouvellerait ses sempiternelles invites, cela n'était pas le problème ; tant qu'on restait dans le cadre de la plaisanterie, c'était même plutôt agréable d'être invitée tous les soirs. Mais elle n'avait jamais envisagé de pouvoir sortir un jour avec lui, même si elle perdait Eddie. Brian Danner était trop… eh bien, trop sûr de lui, voilà, trop sûr de son charme.

Eddie n'était pas différent, à cet égard, mais avec Eddie cela n'avait rien à voir. Et Eddie avait besoin d'elle.

Stella, puis votre serviteur, nous éclipsâmes pour regagner chacun nos pénates. Mr Willoughby était encore à son bureau. Et Marty au sien. Pauvre gosse, il avait encore dû commettre quelque bourde dans ses comptes. Mary regarda l'horloge. Cinq heures deux ; elle avait encore dépassé l'heure. Mais il ne lui restait plus qu'un paragraphe à taper ; elle aurait donc à peine dix minutes de retard et Eddie n'aurait pas à l'attendre longtemps.

Et puis qu'il attende un peu, pour une fois, songea-t-elle ; ça lui ferait le plus grand bien. Car après tout, c'était toujours lui, d'habitude, qui était en retard, et c'était toujours elle qui passait son temps à se morfondre. Oh mon chéri, j'arrive. C'est ce moment qu'elle choisit pour faire une faute de frappe et elle perdit une bonne minute à l'effacer et à la corriger. Elle termina enfin sa lettre, y joignit une enveloppe et apporta le tout sur le bureau de Mr Willoughby.

— La dernière, dit-elle. Dois-je attendre que vous l'ayez relue ?

— Filez, Mary, se récria Mr Willoughby. S'il y a quelque chose qui

ne va pas, je m’en occuperai. De toute façon, je dois donner un coup de main à Marty.

— Merci, Mr Willoughby.

Mary alla jusqu’à la patère où était accroché son manteau et, après s’être assurée dans la petite glace qu’elle n’avait pas le bout du nez qui brillait, jugea néanmoins préférable de se poudrer un peu avant de sortir. Puis elle posa et arrangea savamment sur sa tête le tout nouveau chapeau qu’elle avait acheté pendant la pause de midi, prenant tout son temps. Tant pis, Eddie l’attendrait cinq ou dix minutes, pour changer. C’était un petit bibi ridicule, un amour de chapeau, mais tel qu’elle connaissait Eddie, il y avait fort à parier qu’il ne le remarquerait même pas. Mais une fois dans ses bras, c’est elle qui oublierait qu’il n’avait rien remarqué, et ce n’est qu’en l’enlevant, une fois rentrée chez elle, seule dans sa chambre, qu’elle se dirait en soupirant : Eddie n’a même pas remarqué que j’avais un nouveau chapeau.

— Bonsoir, lança-t-elle en prenant congé à son tour.

Le cliquetis de ses talons disparut dans le couloir puis se perdit dans les marches de bois fatiguées de l’escalier.

Dehors, il faisait encore grand jour. Posé juste au-dessus d’un immeuble, à trois rues de là, le soleil dardait un œil oblique sur Oak Street, prenant toute la rue en enfilade et nimbant les pavés de la chaussée d’un éclat neuf et matinal. (Comme si c’était le matin, songea-t-elle. La journée ne commençait que lorsque le travail était terminé et qu’elle était enfin libre. La vie commençait à cinq heures les jours de la semaine, à midi le samedi, après la messe le dimanche ; peu importaient l’heure à laquelle on se levait le matin et ce par quoi on débutait la journée, celle-ci ne commençait vraiment que lorsqu’on était libre, enfin libre de disposer de son temps à sa guise.)

Eddie lui avait paru tellement heureux lorsqu’il lui avait téléphoné, peu avant midi. Il devait avoir une bonne nouvelle à lui annoncer ; peut-être avait-il trouvé une autre place. Elle avait bien essayé de lui tirer les vers du nez mais il n’avait rien voulu lui dire et avait ajouté qu’il viendrait la chercher et l’attendrait à l’endroit habituel.

Endroit vers lequel elle se hâtait précisément. Juste au coin de la rue. Eddie aurait bien sûr pu l’attendre au pied de l’immeuble mais elle s’y était toujours opposée. C’était sa vie, cela ne regardait personne d’autre ; elle ne voulait pas être obligée de présenter Eddie à ses collègues.

Le travail et la vie privée étaient deux choses entièrement distinctes. Dès l’instant où elle mettait les pieds hors du bureau, elle oubliait tous ceux qui y travaillaient. Quasi instantanément. Du moins aussi rapidement qu’un rêve se dissipe au réveil ; on en garde

quelques souvenirs qui surnagent un moment puis tout s'efface.

La détermination farouche avec laquelle Mary Horton séparait les deux aspects de sa vie peut paraître étrange, mais il lui aurait semblé commettre une erreur en mêlant, même de façon lointaine, son travail et sa vie privée. Pas une faute, non, mais une erreur, au même titre que *deux et deux font cinq.* Tout comme il ne lui serait jamais venu à l'idée de se coiffer avec ses chaussures ou d'enfiler une paire de chapeaux en guise d'escarpins, de lire un livre en commençant par la fin ou de rajouter du sucre et de la crème dans la bière.

Presque parvenue au coin de la rue, Mary ralentit le pas, ne voulant pas qu'Eddie la voit se presser.

Sa tête, son cœur, son corps, tout en elle se vida quand elle vit qu'Eddie n'était pas là. *Là,* appuyé contre le mur du deuxième immeuble, là où il l'attendait toujours.

Mais il allait venir, son cœur le lui disait. Il était juste un peu en retard. Il ne devait pas être plus de cinq heures dix, cinq heures et quart, tout au plus. Mary ralentit encore le pas. Elle allait devoir passer et repasser devant l'immeuble ; une jeune femme ne pouvait pas se permettre d'attendre en pleine rue devant un immeuble comme un homme pouvait le faire, comme le faisait Eddie lorsque c'était lui qui arrivait le premier.

L'immeuble à peine dépassé, elle entendit soudain la voix d'Eddie.

— Mary.

Elle se retourna et l'aperçut, assis au volant d'une voiture garée le long du trottoir, un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Il ne devrait pas faire ça, songea Mary, déjà inquiète ; tout ce qu'on risquait à s'introduire comme ça dans le véhicule d'autrui, c'étaient des ennuis. Eddie sortit de la voiture ; il ne fit pas mine de refermer la portière mais, au contraire, la laissa ouverte, comme pour l'inviter à monter.

Mary s'avança, hésitante.

— Eddie ? À qui est cette voiture ? On te l'a prêtée ?

— Pas tout à fait, ma chérie, s'esclaffa-t-il. C'est *ma* voiture – ou ce sera bientôt le cas. Je l'achète.

Eddie, acheter une voiture, alors qu'il n'avait même pas de travail ? Même s'il en avait trouvé aujourd'hui, il ne pouvait pas s'acheter une voiture tout de suite ; cela faisait des semaines qu'il n'avait pas travaillé et son dernier emploi n'avait pas duré bien longtemps. Mary examina l'automobile et constata que ce n'était pas un dernier modèle. Mais ce n'était pas une vieille guimbarde Ford non plus et une telle mécanique devait coûter plusieurs centaines de dollars !

Voyant la tête qu'elle faisait, Eddie ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ne fais pas cette tête, Mary. Je ne l'ai pas volée, je te le jure.

— Eddie, ce n'est pas ce que je…

Il voulait encore se moquer d'elle. Son front se dérida et elle monta dans la voiture. Eddie referma sa portière puis fit le tour du véhicule pour passer derrière le volant. Il poussa un bouton ; le moteur toussa puis partit.

— Allumage incorporé, je ne te dis que ça. C'est une Maxwell, 1919. Mais elle n'a pas trente-cinq mille kilomètres et c'est une occasion vraiment superbe. Comment tu la trouves ?

— La voiture ? Mais, Eddie…

— Pas de questions maintenant. Je t'expliquerai plus tard. Pendant le dîner. Ou bien aimerais-tu d'abord aller prendre un verre pour fêter ça ?

— Je crois qu'on ne devrait pas trop boire. Surtout toi, Eddie, qui conduit.

— Ne t'en fais pas, mon poussin timoré. Je ne tiens pas à être ivre. Écoute, traversons l'Ohio et allons à Newport. Je connais un petit restaurant italien où les spaghettis sont excellents et où il est possible de se faire servir quelque chose à boire. Du vin rouge italien.

— Mais c'est très loin…

— Pas avec une Maxwell. On y sera avant que tu aies le temps de dire ouf.

— Mais…

Mais il avait déjà passé la première et s'apprêtait à quitter le trottoir ; elle ne voulait pas distraire son attention et être à l'origine d'une fausse manœuvre, au risque de provoquer un accident. Elle était déjà montée en voiture, mais pas souvent, et n'était pas entièrement rassurée. Rien qu'à l'idée de s'engouffrer dans les files de véhicules qui se dirigeaient vers le pont…

Peu à peu, elle put néanmoins constater qu'Eddie était un bon conducteur ; il suffisait de voir avec quelle dextérité il maniait le volant. Mary se souvint qu'il avait été chauffeur de taxi pendant quelques mois. Il s'était battu avec un client ; la rixe lui avait coûté non seulement sa licence, mais il était même passé en jugement. Ce n'était pas du tout de sa faute ; l'homme importunait la jeune femme qui l'accompagnait et avait fini par se montrer tellement grossier qu'Eddie s'était arrêté. La jeune femme avait supplié Eddie de la protéger et c'était ce qu'il avait fait. Mais quand la police était arrivée puis, plus tard, devant le tribunal, elle avait déclaré que non, l'homme ne l'avait pas harcelée, tout était de la faute d'Eddie, c'était lui qui avait provoqué l'esclandre. Pauvre Eddie, il lui arrivait toujours des choses comme ça.

Mary se tourna légèrement de côté pour le contempler tandis qu'il conduisait. Il avait un profil si net, si bien dessiné. (Qu'était-ce, au juste, qu'un profil bien dessiné ? C'était une expression qu'elle avait

lue quelque part ; même si elle n'en connaissait pas la signification exacte, cela semblait s'appliquer à merveille à Eddie. Il y avait beaucoup de mots et d'expressions dont on savait ce qu'ils voulaient dire, bien sûr, mais dont on ne connaissait pas réellement le sens. Comme… comme se trouver sur des charbons ardents, par exemple, comme c'était le cas en ce moment, brûlant d'apprendre par quel miracle Eddie avait pu entrer en possession d'une aussi belle voiture. Elle savait bien ce que cela voulait dire et souffrait vraiment mille morts, mais que signifiait exactement cette expression à l'origine ?)

Eddie avait le nez fin et aquilin, avec les narines qui se dilataient légèrement quand il était en colère ou énervé ; il avait le menton ferme et plutôt volontaire, toujours plus ou moins bleui de barbe, quel que soit le soin qu'il apportait à se raser ; il avait d'épais sourcils bruns, un large front intelligent et des cheveux bruns bouclés qui faisaient son désespoir et qu'il portait très courts l'été, si courts qu'elle avait envie de pleurer chaque fois qu'il les faisait couper.

Il avait les yeux fixés sur la circulation et elle avait donc tout loisir d'étudier son visage. Il y avait un mot pour définir un tel visage. *Intense.* Oui, intense, absorbé en ce moment par la conduite, mais toujours sur le qui-vive. Eddie n'était pas particulièrement beau mais son visage attirait l'attention car on pouvait y lire beaucoup de choses. Ce n'était pas simplement un visage parmi des milliers d'autres, c'était un visage derrière lequel on devinait un homme. Un visage de prophète, ou de bandit. Le visage d'un martyr, sur le sable de l'arène, défiant du regard l'empereur dans sa loge, ou celui du César, contemplant d'un œil froid la foule massée sur les gradins. Le visage – l'image était chargée d'une telle force blasphématoire qu'elle en esquissa inconsciemment un signe de croix – d'un ange ou d'un démon.

La voiture ralentit ; c'était incroyable mais ils avaient franchi le pont suspendu et étaient déjà à Newport.

Eddie gara la voiture tout près du trottoir, coupa le moteur et se tourna vers elle, souriant comme un gosse, sans plus rien d'un ange ou d'un démon.

Mary sourit elle aussi, d'un sourire qui voulait dire, « Eddie, je t'aime tant ; qui que tu sois, je t'aime. »

— Voilà *Chez Toni*, annonça Eddie. Prête pour le vin et les spaghettis ? Les raviolis sont également très bons.

Il sortit de la voiture et se précipita pour lui ouvrir la portière.

— Prête, Eddie. On prendra ce que tu veux.

Mary se dirigeait déjà vers l'entrée mais Eddie la retint par le bras et l'entraîna vers la ruelle qui séparait l'établissement de l'immeuble voisin.

— Ça ne fait que restaurant, sur le devant. Non, nous, nous allons

passer par derrière.

Il la guida dans la venelle et ils s'arrêtèrent devant une porte dérobée. Eddie tendit le poing par-dessus l'épaule de Mary et frappa. La porte s'ouvrit sur un Italien typique, le poil noir et la dentition éclatante.

— Entrez, Mr Eddie. Entrez.

On pénétrait dans une salle identique à celle de la façade, mais plus petite. Nappes blanches et serviettes rouges sur les tables.

— Tony. Ma meilleure amie, Mary.

— Enchanté, Mlle Mary, dit Tony en se courbant en deux.

Il les conduisit à une table et planta ses yeux dans ceux d'Eddie.

— Vino ?

Eddie hocha la tête et Tony s'éclipsa pour revenir une minute plus tard avec deux tasses qui n'étaient pas pleines de café, ainsi qu'on aurait pu le penser.

— Merci, Tony. Nous choisirons un peu plus tard.

Puis Eddie leva sa tasse.

— À nous deux, Mary. À l'événement que nous fêtons ce soir et qui va changer notre vie.

Mary prit sa propre tasse en tremblant. Voulait-il dire par là qu'ils allaient enfin se marier ? Elle ravala les nombreuses questions qui se bousculaient sur ses lèvres ; il fallait laisser Eddie l'annoncer à sa façon. Ils trinquèrent puis burent, Mary une gorgée de moineau, Eddie la moitié de sa tasse d'un coup.

— J'ai vendu mes livres, dit-il.

— Vendu tes livres ?

Elle ne comprenait pas. Il avait peut-être une centaine de livres, mais aucun d'entre eux n'avait la moindre valeur. À la rigueur, il aurait pu en tirer de quoi payer les agapes de ce soir, mais certainement pas de quoi acheter une voiture neuve. Cela n'avait aucun sens.

— Oui, répondit-il. J'en ai tiré vingt dollars chez Corey, au New World Bookshop, une librairie spécialisée dans ce genre d'âneries, précisa-t-il avec un sourire amer. Marx, Engels, le communisme. Le matérialisme dialectique. N'aie crainte, je n'ai pas vendu le Saint Thomas d'Aquin que tu m'as donné, même si je n'en crois pas un traître mot.

Voilà qui ne la surprenait pas vraiment. Depuis plusieurs mois, elle s'était rendu compte qu'Eddie éprouvait de plus en plus de désillusions envers le communisme, le socialisme et toutes ces idées révolutionnaires, pour lesquelles il s'était enflammé juste après la guerre, pendant que la Révolution était encore fraîche en Russie. La prise de conscience avait été douloureuse et il se retrouvait maintenant aussi désemparé qu'un croyant qui vient de perdre la foi.

Mary était cependant heureuse d'apprendre qu'il avait tiré, non pas certes une croix, mais un trait sur son passé, un trait final, semblait-il, puisqu'il avait vendu tous ses livres. Le communisme l'avait toujours effrayée. Eddie avait essayé de lui en expliquer plusieurs fois les principes et elle avait parfois *presque* réussi à comprendre. Personne ne devait rien posséder et tout le monde devait recevoir le même salaire. De tels préceptes étaient plutôt conformes à l'enseignement chrétien mais… Mais les Russes n'étaient pas chrétiens ; ils persécutaient la religion qu'ils appelaient l'opium du peuple, détruisaient les icônes et se livraient aux plus horribles exactions. L'instauration du communisme en Amérique aurait signifié une révolution sanglante, des barricades dans les rues ; il aurait fallu liquider des gens comme Mr Conger. Qu'Eddie puisse implicitement admettre de telles choses inquiétait beaucoup Mary. Eddie n'avait pas peur de la violence, elle si. D'autre part, même si Mr Conger n'était pas un saint, il ne méritait pas d'être pendu à un réverbère pour crimes capitalistes.

— Mais voyons, Eddie. Vingt dollars. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu as eu cette voiture pour vingt dollars ? Même à titre de dépôt de garantie ?

— Bien sûr que non, ma chérie. Les vingt dollars, c'est juste pour notre petite soirée et me permettre de tenir jusqu'à ma première paye. J'ai trouvé du travail, bien payé, et j'ai besoin d'une voiture. C'est le patron qui la fournit ; chaque semaine, il retiendra quelque chose sur mon salaire.

— Oh, Eddie, c'est merveilleux. C'est un *bon* travail ?

— Mieux payé que tous les boulots que j'ai eus jusqu'ici. Alors, ça ne vaut pas le coup de fêter ça, hein ? demanda-t-il en se penchant par-dessus la table pour voir s'il lui restait du vin. Allez, finis ton vin. C'est la fête, ma chérie. Tony, deux autres, tu veux ?

Obéissante, Mary but le reste de sa tasse. Elle n'appréciait pas particulièrement le vin mais Eddie aurait pensé qu'elle était fâchée si elle en faisait la remarque ; d'un autre côté, elle aimait beaucoup l'effet produit par un ou deux verres, le sentiment d'insouciance et de légèreté procuré par le vin.

Elle ne savait ce qui la rendait la plus heureuse, qu'Eddie ait renoncé au communisme, ou qu'il ait une voiture et un nouvel emploi. Ses opinions l'avaient toujours préoccupée sur deux points. D'abord, être communiste était *dangereux*. La grande répression de 1920 n'était plus qu'un souvenir, certes, et communistes et socialistes n'étaient plus agressés dans la rue, tabassés et jetés en prison, comme c'était encore le cas il y avait deux ans ; d'autre part, Eddie n'avait jamais été un militant, ce n'était pas un agitateur, ni un poseur de bombes, ni quelqu'un de la sorte. Il fallait convenir en outre, aussi longtemps qu'il

professerait des idées communistes, qu'il y avait peu de chance qu'il se convertisse au catholicisme. Or, tant qu'il ne serait pas catholique, elle ne pourrait pas l'épouser, malgré tout l'amour qu'elle lui vouait. Maintenant qu'il avait abandonné ses croyances en de faux dieux, peut-être pourrait-il enfin entrevoir la vérité et, même si cela devait demander du temps, se tourner vers Dieu, Jésus, Marie et les vérités éternelles qu'ils incarnaient.

Un jour, il verrait la lumière et se convertirait. C'était son credo à elle, son article de foi, depuis leur toute première rencontre ; oui, un jour, il croirait. Maintenant qu'il avait abjuré le communisme, ce jour était peut-être proche, plus proche qu'elle n'avait osé l'espérer. Elle pourrait alors l'épouser et vivre avec lui pour toujours, être à lui toutes les nuits. Qu'importe, elle lui était déjà acquise toute entière, de toute façon ; si c'était là un péché, elle espérait que Dieu la comprendrait et ne la punirait pas trop sévèrement. Le purgatoire, oui, ça, elle ne voyait pas comment elle pourrait y échapper, mais pas la damnation, non. En un sens, c'était comme s'ils étaient mariés. Il y avait un certain jésuitisme dans ce raisonnement ; Mary en était parfaitement consciente mais préféra ne pas approfondir la question plus avant pour l'instant.

— On pourrait commander quand Tony va nous apporter le vin, dit Eddie. Qu'est-ce que tu veux ? Raviolis ou spaghettis ?

— L'un ou l'autre. Ce que tu veux, Eddie, répondit-elle. Mais ce travail, qu'est-ce que c'est ?

— Des petites livraisons. C'est pour ça qu'il me faut une voiture. La seule chose embêtante, pour nous deux, c'est que je vais souvent être pris le soir. Mais ce ne sera pas tous les soirs. Et il y aura les dimanches.

— Le soir ? Qu'est-ce que tu peux bien livrer le soir ?

— Secret absolu, motus et bouche cousue, répondit joyeusement Eddie. Mais rien qui doive tracasser ton adorable petite cervelle. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra, mon lapin.

— Eddie ! Ne me dis pas que tu vas te mettre à…

— Chhuuut ! dit-il.

Tony leur apportait leurs tasses ; Eddie commanda deux raviolis.

— Ce n'est pas la peine de le crier sur les toits, reprit Eddie après le départ de Tony. Même en présence d'oreilles amies. Écoute, je vais t'en parler un tout petit peu, rien que pour te prouver que tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Ce ne sont pas de grosses livraisons, je ne conduirai pas de camions d'alcool, toujours susceptibles d'être détournés ou surveillés par les perdreaux. Je connais celui pour qui je vais travailler, c'est un brave type. Il était membre du parti, il y a encore quelques mois. Je ne peux pas te dire son nom, mais c'est devenu un gros nabab là-bas, à Covington.

» Quant aux livraisons… eh bien il s’agit d’une sorte de service d’urgence pour les rades qui sont en rupture, histoire de pouvoir terminer la nuit sans trop de problèmes. Je serai de service quatre soirs par semaine ; si un bar appelle parce qu’il va se trouver à court de gin, par exemple, je fonce là-bas avec quelques bouteilles, le temps de faire la soudure avec la prochaine livraison régulière. Comme ça, le patron n’a pas besoin d’envoyer un camion. Et, moi, eh bien je ne transporterai jamais plus d’alcool qu’on peut en mettre dans un coffre.

— Mais… si tu es arrêté ?

— Une chance sur mille, assura Eddie en balayant l’objection d’un simple haussement d’épaules. Même si c’était le cas, ce serait uniquement pour la galerie. Tu penses bien que le patron achète sa protection. D’un côté de l’Ohio comme de l’autre. Et transporter de l’alcool n’est pas quelque chose de mal. C’est illégal, oui, mais pas plus que l’excellent vin rouge que tu bois en ce moment.

Mary rosit légèrement et baissa les yeux vers sa tasse. Là, il l’avait piégée, et proprement. Il y avait tout de même une différence entre s’approvisionner chez un bootlegger et travailler pour l’un d’eux. C’était tout aussi illégal mais la seconde activité était beaucoup plus dangereuse, malgré tout ce qu’Eddie voulait bien dire.

— Tu sais, la prohibition n’est qu’une vaste rigolade, Mary. Elle ne durera pas éternellement. Un jour ou l’autre, les politiciens retrouveront leur bon sens et cette loi sera abrogée. Mais d’ici là, il y a beaucoup d’argent à se faire avec l’alcool ; pourquoi est-ce que ce serait toujours les autres qui passeraient à la caisse, hein ? Ça fait assez longtemps que je me cogne la tête contre les murs pour essayer de trouver un boulot décent.

Il n’y avait pas grand-chose à répondre à cela. Dieu savait qu’Eddie avait souvent essayé.

Il avait raison quand il disait que la prohibition était inefficace et qu’il n’y avait rien de moralement répréhensible à boire, du moment qu’on restait raisonnable.

Mais répréhensible ou pas, dangereux ou non, Mary savait qu’il était inutile de discuter. Elle ne le ferait pas changer d’avis. Jamais elle n’y était parvenue sur des sujets importants ; il ne consentait à l'écouter que sur des questions insignifiantes, savoir quel film aller voir au cinéma, par exemple.

Mary eut soudain une pensée affreuse.

— Eddie ! Tu n’auras pas d’arme, au moins ?

— Chérie, voyons ! s’esclaffa Eddie. Tu m’as mal compris. Je ne suis pas un gangster. Seulement un livreur. Quelques bouteilles à la fois, c’est tout, et si ça peut te rassurer, ce n’est pas moi qui l’ai trouvé, ce travail, c’est lui qui m’est tombé dessus.

— Comment ça ?

Eddie était d'humeur expansive et se prêta complaisamment à toutes les explications voulues. En début d'après-midi, il était allé voir un homme pour qui il avait déjà travaillé dans le passé. Il n'avait pas été mis à la porte, pas cette fois-là, mais licencié pour cause économique. Il avait donc pensé que le poste était peut-être toujours disponible, les affaires semblant reprendre. Ce n'était pas le cas mais son ancien patron avait été très content de le revoir, si content qu'il l'avait invité à boire un verre au bar du coin. Il y avait là environ une dizaine de consommateurs, dont l'un n'était autre que… Eddie pensait qu'il valait mieux ne pas mentionner son nom ; appelons-le donc Joe. Joe, donc, le bootlegger de l'établissement, venait juste de payer une tournée sur le compte de la maison ; il avait immédiatement offert un verre à Eddie et à son ex-patron et pris Eddie à part. « Toujours au parti, mon garçon ? » lui avait-il demandé. Quand Eddie lui avait répondu que non, il avait voulu savoir s'il avait du travail, question à laquelle Eddie avait une nouvelle fois répondu par la négative. « Tu conduisais bien un taxi dans le temps ? » avait alors demandé Joe. Là, Eddie avait répondu oui et Joe lui avait alors fait une proposition. Il avait besoin de quelqu'un pour des livraisons ponctuelles, des cas d'urgence, quelqu'un qui connaissait bien la ville, ainsi que Newport et Covington, et fournissait le véhicule. Il lui avait même offert la possibilité de l'acheter en lui retenant dix dollars par semaine jusqu'au paiement complet. Eddie avait accepté l'emploi et décidé d'acheter la voiture. Telle était toute l'histoire.

Il n'y avait rien à redire à cela et Mary n'essaya pas d'élever d'objections, à demi séduite par les perspectives qui s'ouvraient devant eux. Eddie prit ses mains dans les siennes, les serra très fort et leva sa tasse.

— À nous deux, Mary.

Tony survint sur ces entrefaites avec leurs raviolis.

Les étoiles apparurent et ce fut la nuit. Une belle nuit avec un ciel de velours noir. Les étoiles brillaient donc, ce soir-là, par les grandes fenêtres vitrées, éclairaient les bureaux de l'immeuble du 120 Oak Street, contrepoint discret de l'éclat des réverbères de la rue. Si les étoiles sont plus brillantes que les réverbères, dit-on, elles sont aussi considérablement plus distantes.

Une belle nuit, mais froide. À minuit, la température tomba au voisinage de zéro.

C'est à ce moment qu'un pauvre hère, un ivrogne, déboucha dans Oak Street, venant apparemment des quartiers du centre. L'homme ne titubait pas mais marchait très lentement, se guidant de la main le long des murs, les yeux vides et vitreux, de ce vide qui n'est que le

voile de la misère.

Il ne sentait ni le froid, ni la toux cassante qui ne tarderait pas à l'emporter, cessant ainsi d'être un fardeau pour lui-même, excepté les soirs où il était dans cet état.

Le ciel noir était clouté d'étoiles mais il ne le voyait pas. La rue baignait dans la lueur jaune des lampadaires mais, à ses yeux, ceux-ci n'étaient que des halos indistincts qui clignotaient au loin. Il ne semblait pas dépaysé par la rue, qu'il distinguait à peine, ni par les lumières brouillées des réverbères, car, bien qu'il ne soit encore jamais venu par ici, ce n'était après tout qu'une rue parmi d'innombrables autres rues, toutes semblables. Il ne pouvait rien y arriver à un homme qui n'était plus rien. Il avait appris que lorsque l'on n'était rien, rien ne pouvait vous faire de mal. Cependant, tapi au cœur de la nuit, il y avait quelque chose de monstrueux, d'étranger à notre monde. Une présence, une entité qui n'était ni bonne, ni mauvaise, qui n'avait non plus rien à voir avec la mort, la société ou la loi, ni avec quoi que ce soit de tangible. C'était quelque chose de noir et de maléfique, quelque chose qui n'avait pas de nom (comme lui, qui n'en avait plus) et qui attendait patiemment.

Il hâta le pas et abandonna son allure d'escargot.

Il lui fallait trouver un abri pour se protéger de la chose, de la chose qui attendait, un endroit où dormir. Il ne sentait pas la morsure du froid mais un reste d'instinct lui disait de ne pas s'arrêter et de ne pas se coucher, de ne pas s'endormir dans la rue.

D'une main tâtonnante, il essaya de faire jouer plusieurs portes ; celle du 120 Oak Street n'était pas fermée. Il ne jeta même pas un regard alentour pour voir s'il n'y avait pas un agent de la force publique en vue. Tant mieux, s'il y en avait un ; il finirait la nuit en prison et ce serait encore la meilleure solution. Au moins là, il pourrait dormir. Mais après tout, une prison, une cage d'escalier, c'était du pareil au même, pour dormir.

La porte de l'immeuble se referma derrière lui mais sa main avait déjà trouvé la rampe branlante de l'escalier et il s'y engagea à l'aveuglette. Après avoir grimpé deux paliers, ses yeux, maintenant suffisamment accoutumés à l'obscurité, aperçurent un couloir, droit devant lui. Il s'avança de quelques pas et s'arrêta devant une porte qui lui aurait appris qu'il était devant le bureau de l'entreprise Conger & Way, s'il avait su lire et si ce détail l'avait intéressé. Il s'endormit là comme une masse.

Il s'éveilla avec les premières lueurs de l'aube et vida les lieux sans avoir rencontré âme qui vive. Personne ne saurait jamais qu'il avait dormi là, pas même lui.

Mais durant le temps qu'il passa là, juste devant la porte du bureau, il dormit d'un sommeil agité, hanté par des rêves. Des scènes

étranges et décousues, issues d'un passé presque oublié, milliers de scènes éparses qu'on aurait pu mettre bout à bout dans une salle de montage spécialisée dans les films de série B. Rêves absurdes et sans signification précise, épisodes où il revivait ses aventures de jeune homme, les enjolivant de couleurs qui leur avaient toujours manqué. Il y avait aussi un rêve récurrent dans lequel il tombait entre les wagons d'un train en marche, chose qui ne lui était bien sûr jamais arrivée. Tout cela n'avait ni queue ni tête et ne valait pas la peine de se torturer l'esprit.

Mais juste avant de se réveiller, peu avant l'aube, il avait fait un rêve différent des autres, qui se rapportaient toujours plus ou moins à des choses qui lui étaient personnellement arrivées, ou dont il avait souhaité ou redouté qu'elles lui arrivent. Mais ce rêve-ci tranchait avec les autres, totalement à part. Cette fois, il avait clairement vu la *chose derrière la nuit* et l'avait contemplée telle qu'elle était. En fait, elle n'avait rien d'effrayant ; c'était une curieuse créature, pathétique, un petit nain avec de grandes oreilles translucides où la lumière des étoiles brillait avec de ridicules effets d'arc-en-ciel. Cet être contrefait se cachait derrière la nuit pour dissimuler sa difformité. Il avait eu pitié de cette créature, en avait ri aussi, en avait ri cruellement ; partagé entre le rire et la compassion, il était devenu le roi de l'univers, l'empereur suprême, celui devant qui même la lune et les étoiles devaient s'incliner. Un court instant, il était devenu le roi de la nuit, le seigneur du jour, rêve dont, comme les autres, il n'était rien resté à son réveil.

Pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela, qui semble n'avoir aucun rapport avec le bureau et ceux qui y travaillent ? C'est arrivé, c'est tout ; c'est bien suffisant.

Et puis l'événement, aussi minime fut-il, n'a pas été sans certaine conséquence, certes minime elle aussi. La clé glissée dans la serrure, ce matin-là, Mr Willoughby ne put s'empêcher de froncer légèrement les narines en ouvrant la porte du bureau et se demanda même une seconde si un ivrogne n'avait pas eu le toupet de passer la nuit dans le couloir.

À la fin de l'automne, un après-midi, je rencontrai mon prédécesseur.

Mr Willoughby était chez lui, cloué au lit à cause d'un mauvais rhume. Cela faisait trois jours qu'il était malade, trois jours qui m'avaient amplement démontré, ainsi qu'à tous ceux qui ne l'auraient pas déjà su, toute l'importance du rôle d'un chef de bureau et la diversité des tâches qui lui incombent. Bref, c'était une belle pagaille. Mary prenait une lettre en sténo, Stella était occupée à classer et

Marty… Marty devait admettre qu'il n'arrivait à rien. Les yeux rivés sur la balance, à l'équilibre fâcheusement entaché d'une erreur d'une centaine de dollars, il en avait malheureusement trouvé d'autres qui, loin de corriger l'erreur initiale, ne faisaient que l'amplifier. Quant à moi, c'était à qui me donnerait des ordres, alors que je n'avais affaire jusque-là qu'à une seule personne. Mr Conger, irritable comme un ours qui se serait blessé une patte, aboyait ses directives au premier qui lui tombait sous la main, certaines d'ailleurs parfaitement contradictoires, et ne faisait qu'ajouter à la confusion. Ce n'était pas encore une maison de fous mais ce n'était plus un bureau paisible. J'avais imaginé Mr Willoughby dans la peau d'un maître dirigeant ses esclaves, lui qui n'avait absolument pas la mentalité d'un garde-chiourme, mais je devais confesser que je n'aurais pas été fâché de le voir revenir.

— Fred ! aboya Mr Conger juste après le déjeuner.

Je laissai tomber ce que j'étais en train de faire et me précipitai dans son bureau.

— Oui, Mr Conger ?

— Vous savez où habite Mr Willoughby ?

Je secouai la tête, navré.

— À Brighton. Mary vous donnera son adresse. Je veux que vous alliez jusque chez lui. Apportez-lui ça, précisa-t-il en désignant une pile de chemises sur un coin de son bureau. Attendez qu'il ait fini et rapportez moi le tout. Demandez à Mary qu'elle vous donne de l'argent pour le taxi et remplissez une fiche.

Ce qui montre combien il connaissait peu les usages du bureau. Mary n'avait pas accès à la caisse, où n'était gardé qu'un peu de liquide ; c'était Marty qui avait la clé et établissait les fiches de sortie, lorsqu'on m'envoyait trop loin pour que j'y aille à pied.

— Oui, monsieur, dis-je néanmoins. Mr Willoughby m'attend ?

— Bien évidemment ! aboya Mr Conger.

Puis il modéra son ton et redevint presque humain, peut-être parce qu'il éprouvait le besoin de se justifier, à ses propres yeux à défaut des miens, de surcharger ainsi de travail un homme malade.

— Je l'ai eu au téléphone et c'est lui qui m'a suggéré cette idée. Il dit qu'il va mieux mais son toubib lui a ordonné de ne pas mettre le nez dehors avant deux jours. Ça lui fera le plus grand bien de se replonger une heure ou deux dans le travail quotidien.

Je pris les chemises.

— Ne les emportez pas en vrac, comme ça, tonna Mr Conger. Mettez-les dans… Attendez.

Il ouvrit le tiroir du bas de son bureau et en sortit une sacoche plate qu'il ouvrit pour s'assurer qu'elle était vide.

— Prenez ça. Et ne l'égarez pas, surtout.

Je lui jurai que je n'en ferais rien.

Marty me donna le prix du taxi, Mary l'adresse de Mr Willoughby, et je partis tout joyeux, heureux de pouvoir prendre un peu l'air. Brighton était à une demi-heure de trajet ; si ce qui était dans la sacoche devait prendre « une heure ou deux », alors je n'aurais plus qu'une heure à passer au bureau. Enfin un après-midi tranquille, après tous ces jours de fièvre.

Le tramway de la ligne de Coleraine m'emporta jusqu'à Brighton et je n'eus aucun mal à trouver l'adresse de Mr Willoughby. Il habitait un vieil immeuble doté d'une façade de pierre brune à prétention aristocratique. Son nom figurait sur l'une des huit boîtes aux lettres du hall d'entrée. Numéro quatre. Je trouvai la porte du numéro quatre au premier étage et frappai.

Mr Willoughby me fit entrer. Il était emmitouflé dans plusieurs épaisseurs de vêtements et portait une écharpe de laine autour du cou. Il avait l'œil un peu rouge, mais amical et pétillant de vie. Il reniflait beaucoup et devait se moucher souvent mais sa voix était normale.

— Bonjour, Fred, me dit-il. Entrez. Asseyez-vous. Voyons un peu ce que nous envoie ce vieux pirate de Mr Conger.

Je lui abandonnai bien volontiers la sacoche. Observé ainsi chez lui, il était nettement plus détendu qu'au travail. Jamais il n'aurait qualifié Mr Conger de « vieux pirate » au bureau.

Tandis qu'il examinait le contenu de la sacoche, je jetai un coup d'œil autour de moi. C'était un appartement de célibataire, austère mais sans rien d'excessif, deux pièces où l'on sentait l'homme qui se soucie plus du confort que des apparences. J'aperçus dans un coin une bibliothèque bourrée de livres et m'y sentis tout de suite attiré comme par un aimant. Lire les titres des ouvrages est toujours la première chose que je fais quand je pénètre chez quelqu'un qui possède une bibliothèque.

— Tout ça ? geignit Mr Willoughby. Mr Conger m'avait parlé d'une heure de travail, mais je ne sais même pas si j'aurais fini pour que vous soyez rentré à cinq heures. Bon, inutile de me plaindre, je n'avais qu'à me taire.

— Il m'a dit d'attendre que vous ayez fini, dis-je.

J'avais en effet peur qu'il me suggère de retourner au bureau, le temps de terminer son travail, et de revenir ensuite chercher la sacoche.

Mais, comme s'il avait lu dans mes pensées (c'était là, comme je le découvrais, un exercice où il excellait), Mr Willoughby partit d'un bon rire.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous renvoyer. Je crois que vous trouverez là de quoi ne pas vous ennuyer.

Il n'y avait aucun doute là-dessus. Sa bibliothèque, ainsi que je

pus m'en rendre compte, n'était pas uniquement composée de navets. Il y avait beaucoup de H.G. Wells, première chose, y compris une demi-douzaine de titres que je n'avais pas lus. Et bien d'autres ouvrages qui m'avaient l'air fort intéressant. Comme un Jules Verne que j'avais vainement essayé de me procurer à la bibliothèque municipale. Non, il se passerait des jours avant que je m'ennuie ici, alors quelques heures…

— Je peux ? demandai-je en tendant la main vers un des panneaux vitrés.

— Non, dit-il. Pas encore. Asseyez-vous une minute et causons un peu. Et prenez un verre avec moi. Pour me donner le courage de m'attaquer à toutes ces paperasses. Vous buvez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dis-je. Enfin, pas souvent, ajoutai-je en me rappelant qu'il était mon supérieur.

Mr Willoughby s'éclipsa vers la cuisine et réapparut avec une bouteille et deux verres.

— Du vrai whisky, s'écria-t-il en levant triomphalement sa bouteille en l'air. Un remède prescrit par la Faculté. J'ai un médecin de la vieille école qui pense que le whisky est souverain contre le rhume. Et aussi longtemps qu'on continue à tousser, l'ordonnance est renouvelable à volonté.

— Mes parents pensaient la même chose, dis-je. J'ai été élevé au grog étant gosse… enfin, quand j'étais enrhumé. Whisky, sucre et eau bouillante.

Mr Willoughby hocha la tête, nous versa chacun libéralement à boire puis rapporta la bouteille à la cuisine.

— Loin de moi l'idée de me montrer discourtois, mais je ne voudrais pas vous enivrer pendant vos heures de travail. Et je préfère rester sobre, avec tout ce que j'ai à voir. Comment ça marche, au bureau ?

— C'est plutôt la brasse coulée, dis-je.

Il leva son verre et je l'imitai.

— Prosit, dit-il. Ne buvez pas tout d'un trait. Dégustez-moi ça. Comme il n'y aura pas de seconde tournée, autant faire durer le plaisir. Et l'écriture, Fred ?

J'avalai une gorgée pour me donner le temps de réfléchir. Je voulais toujours écrire, telle était bien mon intention, mais je n'avais pas encore commencé à gribouiller une seule ligne. Je n'avais rien écrit du tout depuis mes dernières œuvres, pour le journal du lycée. J'avais bien quelques idées d'intrigues, mais rien de concret encore jusqu'à présent.

Mais Mr Willoughby répondit lui-même à sa question avant que je sois forcé d'admettre la triste vérité.

— Ça n'a pas beaucoup avancé, hein ? Bon, ne vous inquiétez pas.

Si vous avez l'écriture en vous, ça finira par sortir. Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais un peu plus de maturité ne vous ferait pas de mal. Vous avez dix-huit ans, si je me souviens bien ?

— Dix-neuf le mois prochain. Je lis des tas de choses, en ce moment. Peut-être un peu trop.

— Mais non, assura Mr Willoughby. À moins qu'en vous enfermant dans les livres, vous ne passiez à côté de la vie. Connaître et comprendre les gens. Les observer, et comprendre ce qu'ils pensent. Je présume que vous avez des amis ?

— Bien sûr.

Naturellement que j'en avais, enfin quelques-uns. Mais si j'avais dû l'admettre, j'aurais dit à Mr Willoughby que la plupart des gens m'ennuyaient. Mon prochain m'apparaissait bien terne et limité, comparé aux personnages rencontrés au hasard de mes lectures. Oui, des gens ternes, des esprits rustres totalement dénués d'intérêt, comme ceux que je côtoyais au bureau, où je perdais huit heures par jour. De temps à autre, je *regardais* l'un d'entre eux, mais brièvement, juste le temps d'une seconde pendant laquelle je me demandais quelles pensées pouvaient bien les animer – si vraiment ils pensaient. Par exemple, je regardais en ce moment Mr Willoughby, mais c'était parce qu'il semblait prendre ce que je faisais à cœur et j'aurais cent fois mieux préféré qu'il me laissât feuilleter les livres de sa bibliothèque.

— Fred, dit-il, je vous parlais de connaître et de découvrir des gens : qu'est-ce que vous diriez de rencontrer quelqu'un, cet après-midi, pendant que je serai occupé, au lieu de rester le nez plongé dans un bouquin ?

— Eh bien, dis-je, je ne sais pas. Je crois que j'aimerais mieux…

— Et de jouer les bons Samaritains, par la même occasion ? Laissez-moi finir avant de refuser. Je veux parler de Max Reisman, celui qui occupait précédemment votre poste. Il a votre âge – quelques mois de moins, je crois. Il habite tout près d'ici. Il a dû quitter son emploi parce qu'il était malade. Il l'est toujours, d'ailleurs. Il a subi deux opérations mais n'est pas encore totalement rétabli : quelque chose qui ne va pas, du côté de l'estomac. C'est un gentil garçon, très gai, mais le malheureux passe toutes ses journées dans son lit et s'ennuie à mourir, sans personne à qui parler, surtout des gens de son âge.

» Je crois que vous vous entendriez très bien, tous les deux. Pourquoi ne pas aller lui tenir compagnie, au lieu de vous abîmer les yeux sur un livre ? Ça lui ferait du bien.

— Mais comment je vais expliquer…

— Vous n'aurez rien à expliquer. Je vais appeler sa mère – c'est une femme merveilleuse – et l'informerai de votre venue pendant que vous serez en route. Je la rappellerai quand j'aurai terminé pour vous

dire de rentrer.

— Bon… très bien, dis-je.

L'idée ne me plaisait pas particulièrement mais il avait tellement l'air d'insister que je ne pouvais décemment pas refuser.

Il alla téléphoner sur le champ. L'appareil était dans le couloir, sur le palier, et je n'entendis pas la conversation. Je consacrai les quelques minutes qui me restaient à passer en revue le reste de la bibliothèque mais ne pris pas la peine de choisir un titre. Même si j'espérais secrètement que personne ne répondrait au téléphone.

Mais Mr Willoughby réapparut, sourire aux lèvres, et balaya cet espoir.

— C'est bon, Fred. C'est au 1224, dans la même rue, sur la gauche. Numéro dix, deuxième étage. Ils vous attendent.

— Ils ? demandai-je, la main tendue vers mon pardessus.

— Max et sa mère. Son père est voyageur de commerce et est actuellement en tournée à l'extérieur de la ville. J'appellerai quand j'aurai presque terminé pour que vous commenciez à vous préparer. À moins que Max ne soit fatigué ou que sa mère juge que vous êtes resté assez longtemps. Dans ce cas, bien sûr, revenez.

— Bien, Mr Willoughby.

Je sortis dans le froid, remontai la rue et, parvenu au 1224, montai deux étages. On devait guetter ma venue car la porte s'ouvrit immédiatement et une femme bien en chair – pas grosse, non, mais ronde de partout – apparut dans l'encadrement. Elle devait être juive.

— Mr Brown ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondis-je. Mais appelez-moi Fred, s'il vous plaît.

En effet, cela m'embarrassait toujours que des gens plus âgés que moi m'appellent monsieur.

Mme Reisman avait un sourire charmant.

— Entrez, Fred, dit-elle en prenant mon chapeau et mon manteau pour les accrocher à une patère. Max est tellement content d'avoir quelqu'un à qui parler.

C'était un appartement typique de la classe moyenne, bien aménagé mais sans goût particulier.

— Max n'a plus beaucoup l'occasion de recevoir de la compagnie, maintenant. Il… il a toujours été un peu renfermé et n'a jamais eu beaucoup d'amis, juste quelques-uns, très proches. Oh, ils passent toujours le voir, de temps à autre, mais plus aussi souvent qu'avant. Remarquez, on ne peut pas leur faire de reproches, au bout de cinq mois.

Je me demandais pour ma part combien j'avais d'amis qui viendraient encore me voir au bout de cinq mois.

— Comme c'est triste, Mme Reisman, dis-je. Euh… combien de

temps puis-je rester, selon vous ?

— Oh, mais aussi longtemps que vous voudrez. À moins que Max ne soit fatigué. Mais ça, c'est moi qui en jugerai ; ne vous inquiétez pas, j'irai jeter un coup d'œil de temps en temps. Par ici.

Je la suivis jusque dans une chambre claire et pimpante. Fort heureusement, le jeune homme n'était pas couché mais assis dans son lit, le dos calé par de grands oreillers. Il est toujours difficile de parler à quelqu'un d'allongé. Max avait ma corpulence et devait être aussi grand que moi, mais, avec ses cheveux bruns bouclés, il était bien plus beau. On aurait dit un jeune dieu grec.

Il me sourit et me fit signe de venir près de lui.

— Bonjour, Fred. Je peux vous appeler Fred ?

— Bien sûr.

— Asseyez-vous. N'importe où. Est-ce que vous jouez aux échecs, par hasard ?

— Un peu, admis-je. J'y joue par ci par là, depuis l'âge de neuf ou dix ans. Mais je ne suis pas très doué et je n'ai jamais vraiment étudié les échecs à fond.

— Au poil. Comme ça, nous serons de force égale. Bon, on va faire une ou deux parties. Mais avant, que je vous demande des nouvelles du bureau. Comment ça va, là-bas ?

— Très bien. Sauf en ce moment, où c'est un peu la pagaille. Avec Mr Willoughby qui ne peut pas sortir de chez lui, c'est devenu une sorte de maison de fous. Je suis bien content d'avoir pu m'échapper quelques heures.

— J'imagine, dit Max avec un sourire de connivence. Fort heureusement, Mr Willoughby ne manque le travail que rarement ; il n'a dû être absent que deux fois, les deux ans où j'ai travaillé là-bas, mais c'est vrai que ça tourne vite à la foire d'empoigne quand il n'est pas là. Et les autres, comment vont-ils ?

— Bien.

J'aurais bien aimé trouver un mot à dire sur chacun mais en fus incapable. C'étaient des gens sur qui il n'y avait rien à dire ; la seule fois où je leur avais accordé quelque attention, c'était tout à l'heure avec Mr Willoughby.

— Vous aimez ce que vous faites ? demanda Max.

Je haussai les épaules.

— Je suppose que ce n'est pas pire que n'importe quel autre emploi de coursier. Mais je recherche quelque chose de mieux. J'ai suivi une filière commerciale, au lycée, et j'ai étudié la comptabilité, la dactylographie, la représentation, ces choses-là, quoi. Je crois que j'ai l'air encore un peu trop jeune pour me lancer dans la représentation et je ne me vois pas du tout dans ce genre d'emploi, de toute façon, mais si je pouvais dénicher ne serait-ce qu'un simple

emploi de bureau, taper à la machine, ce serait toujours mieux que d'être le larbin de tout le monde. Sans compter que ce serait mieux payé.

— J'espère que vous réussirez. Il n'y a pas beaucoup de possibilités d'avancement, chez Conger. À moins que Marty s'en aille et qu'on vous donne une chance.

— Ou Stella. Il est encore préférable de classer du courrier que de faire le saute-ruisseau.

— Non. Si Stella s'en va, c'est une autre femme qui sera engagée. Le vieux Conger a des idées bizarres ; il y a des postes qui doivent être tenus par des hommes, d'autres par des femmes. Jamais il n'engagera un homme pour le classement ou la sténo, comme il n'engagera jamais une femme pour faire le travail de Marty ou de Mr Willoughby.

— Vous savez, dis-je, vous pouvez reprendre votre place quand vous voudrez. Combien de temps allez-vous devoir rester alité ?

— Un mois ou deux, pas plus. J'ai déjà été opéré deux fois et il faut maintenant que je retrouve mes forces, c'est juste une question de temps. Merci, mais vous pouvez garder la place.

— Vous avez d'autres projets ?

— J'adore la radio et j'aimerais beaucoup me perfectionner dans cette branche. La radio est appelée à connaître un essor fantastique, Fred. Mon père gagne bien sa vie, en ce moment ; il va m'inscrire dans une école spécialisée dès que j'irai mieux. J'ai déjà commencé à étudier un peu, ajouta-t-il en désignant quelques livres, posés sur la table de nuit. Et vous, vous aimez la radio ?

— Ooooh, pas trop, admis-je. Je me suis fabriqué un poste à galène, il y a quelques années, au tout début de la radio, mais je ne m'y suis jamais vraiment mis et je n'ai jamais tâté des tubes à vide.

— Qu'est-ce qui vous intéresse, alors ? Quels sont vos passe-temps ?

J'étais en train de lui parler de ce que j'écrivais – ou plutôt de ce que j'avais l'intention d'écrire – quand Mme Reisman fit son apparition avec deux verres sur un plateau.

— Max prend toujours un verre de lait, à cette heure-là. J'ai pensé que vous en prendriez un aussi, Mr Brown, enfin, Fred. Mais vous auriez peut-être préféré un verre d'orangeade ? Ce sera avec plaisir.

Je me récriai qu'un verre de lait était parfait et Max lui demanda d'apporter l'échiquier.

La partie engagée, il s'avéra que nous étions d'un niveau à peu près égal. J'étais plus fin stratège que lui mais avais tendance à jouer un peu trop vite et à ne pas voir parfois ce qui pourtant crevait les yeux, alors que Max jouait plus lentement mais s'entourait de plus de précautions. Nous avions gagné chacun une partie et les pions étaient déjà en place pour la belle quand j'entendis le téléphone sonner dans

la salle de séjour. Il était quatre heures moins le quart.

— C’est sans doute Mr Willoughby qui m’appelle pour rentrer, dis-je.

Tel était bien le cas.

Max et sa mère étaient tous les deux si désolés de me voir partir que je dus promettre de revenir.

— Il y a une belle en jeu, dit Max.

Je promis donc de revenir, bientôt. J’étais d’ailleurs sincère.

Mr Willoughby tenait déjà la sacoche toute prête et je n’eus même pas à enlever mon manteau.

— Alors ? me demanda-t-il. Comment avez-vous trouvé Max ?

— Très bien, répondis-je. On a joué aux échecs.

— Combien de temps vous a-t-il dit qu'il allait rester au lit ?

— Un mois ou deux. (Si Mr Willoughby était un ami des Reisman comme il semblait l'être, il aurait tout de même dû le savoir mieux que moi.) Pourquoi ?

— Je me demandais simplement ce qu'il vous avait dit. C'est à peu près le temps qu'il lui reste à vivre, Fred.

— *Quoi* ? Vous voulez dire qu'il…

— Il a un cancer et sait qu'il n'en a plus pour longtemps. Mais je me doutais bien qu'il ne gâcherait pas cette visite en vous parlant de ça. Il vous a sans doute fait part de ses projets d'avenir, au contraire ?

— Oui. Il… il veut étudier la radio.

J'avais emporté un magazine avec moi mais ne pus m'y plonger, ce soir-là dans le tramway qui me ramenait chez moi. Incapable de me concentrer, je ne cessais de penser à Max Reisman.

L'idée de la mort n'était pas nouvelle pour moi. Mes parents étaient morts tous les deux à six ans d'intervalle. Mais ce n'était pas la même chose ; ce que j'avais ressenti, à l'époque, c'était du chagrin, pas de l'horreur. Tous les deux étaient adultes, ils avaient dépassé la cinquantaine et chacun devait mourir un jour, je le savais. Mais Max avait un an de moins que moi et n'atteindrait jamais l'âge que j'avais en ce moment.

Ce qui était le plus horrible, c'était qu'il savait qu'il n'avait plus que deux ou trois mois à vivre. Il avait dû ressentir du chagrin, de la peine, tout le temps que nous avions passé ensemble. Malgré tout, il avait ri, s'était montré amical et m'avait même raconté des mensonges pour que ma visite ne soit pas gâchée par la menace suspendue au-dessus de lui.

C'était bien de Mr Willoughby, pensai-je, de m'avoir envoyé là-bas sans rien me dire et de ne m'en avoir parlé qu'après. Il avait agi sciemment, j'en étais sûr. Ne m'avait-il pas dit qu'il fallait étudier les gens, pas seulement les livres ? Très bien, j'avais appris quelque chose. Mais que le diable emporte Mr Willoughby.

J'aurais dû tenir ma promesse et revenir voir Max mais je ne l'ai jamais fait. À présent que je savais, je n'aurais jamais pu me comporter normalement, encore moins me concentrer sur l'échiquier. J'étais loin d'avoir le courage de Max ou de sa mère, très loin.

Bon, regardez Brian Danner, maintenant. L'instant est particulièrement bien choisi car vous ne pourrez jamais mieux le contempler qu'en ce moment. Il est en train de s'essuyer vigoureusement après avoir pris une douche froide au YMCA[5] où il a

une chambre. Il aime bien les douches froides. Il aime, et en est très fier, le corps que vous voyez en ce moment, ni très grand ni très musclé, mais fort et râblé, bref un corps *sain. Mens sana in cor-pore sano.* C'est du latin (ou bien du grec ?) qu'il a lu quelque part, il y a quelques années, et dont il a fait son principe directeur. Oui, un esprit sain dans un corps sain.

Il sait, même s'il n'a aucune intelligence particulière, ce qu'il admet d'ailleurs volontiers, qu'il a l'esprit aussi sain que le corps. Il est quelqu'un qui pense juste, qui s'est fixé un but dans la vie et sait se donner les moyens d'y arriver.

Un esprit qui fuit les ennuis comme la peste. Il n'est pas prude, loin de là, et a ses petits vices comme tout le monde, ainsi que quelques autres, plus gros, mais il a toujours su garder le contrôle de ses sentiments et préserver sa liberté de manœuvre. Il veut réussir, pas nécessairement devenir riche, bien que cela ne lui déplairait pas, mais se mettre à son compte, devenir patron au lieu de rester salarié toute sa vie, un homme respecté et honoré de tous, quelqu'un qu'on regarde en disant : « Tiens, voilà Mr Danner. »

Respecté et respectable, mais sans rien d'un ascète ou d'un ermite non plus. Rien d'un fanatique.

Ce n'est pas un chaud partisan de la prohibition, par exemple, mais il ne s'est jamais senti la vocation d'un buveur d'eau. Pour être respecté, de nos jours, il fallait calquer son comportement sur celui des gens avec qui on faisait affaire, savoir ne pas refuser un verre de temps en temps, être capable d'évoquer la « noble expérience » de la prohibition comme s'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie et parler en connaisseur des meilleurs bars clandestins de la ville. C'était même une corde de plus à votre arc si vous aviez le bonheur de connaître deux ou trois bootleggers par leurs prénoms. Mais si, comme Brian Danner, vous aviez la tête sur les épaules et un but précis dans la vie, vous ne buviez pas trop souvent et en tout cas jamais avec excès.

Pour devenir un homme reconnu, il fallait également fumer, quoiqu'avec modération. Le minimum était un cigare après un bon repas, surtout si c'était un repas avec un client, un collègue ou une relation d'affaires. Tant qu'à fumer, Brian Danner aurait personnellement préféré la cigarette, mais un cigare en imposait plus. Les hommes *arrivés* fumaient le cigare ; la cigarette, c'était bon pour les employés nerveux. D'ailleurs, même les femmes en fumaient, maintenant, et parfois même en public.

Tiens, les femmes. Brian Danner n'était pas différent des autres hommes et n'entendait pas mener une vie monacale. Il lui fallait donc une femme de temps en temps mais il fuyait tout attachement sentimental, entreprise toujours hasardeuse qui pouvait facilement vous détourner de votre voie. Non, non, non, lorsqu'il sentait le vague

à l'âme s'emparer de lui, il préférait traverser l'Ohio et s'offrir une petite virée dans les quartiers chauds de Newport, payer le prix convenu et (il fallait naturellement se montrer vigilant sur le chapitre de la santé et veiller à prendre les précautions nécessaires) satisfaire ses ardeurs jusqu'à la prochaine fois.

Évidemment, une fois marié, il fallait cesser ce genre d'escapades. Il n'allait cependant pas commettre la bêtise de se marier trop tôt. Il n'avait que vingt-sept ans et pouvait encore attendre quelques années. Les hommes qui ne se mariaient qu'une fois la trentaine venue, après avoir acquis une certaine expérience de la vie, savaient exactement le genre d'épouse qui leur convenait et, s'ils étaient alors (comme il en avait bien l'intention) devenus quelqu'un, n'avaient aucune difficulté à trouver la femme souhaitée.

Brian Danner se donnait encore quelques années pour réussir. Ce qui était rageant, c'était qu'il y serait peut-être déjà arrivé, à l'heure qu'il était, à vingt-sept ans, si cette satanée guerre ne lui avait pas fait perdre trois ans de sa vie. Il avait été parmi les premiers conscrits, en 1917, et, versé dans une unité d'occupation à la fin du conflit, n'avait été démobilisé qu'en 1920, il y avait à peine trois ans. Il n'avait pas été très malheureux, toutes ces années ; affecté aux approvisionnements, il n'avait jamais vu une tranchée ni connu le feu. Il n'en restait pas moins que c'étaient des années *perdues*, des années qu'il ne retrouverait jamais plus.

Bon, il avait su mener sa barque, depuis qu'il avait été renvoyé dans ses foyers, et avait réussi à mettre six mille dollars de côté en trois ans, ce qui était plus que le salaire de bien des représentants dans le même laps de temps. Six mille dollars qui ne représentaient d'ailleurs pas uniquement le montant de ses commissions chez Conger & Way car il avait découvert la Bourse et les charmes de la plus-value. La Bourse était une véritable mine d'or, aussi sûre que la pierre, à condition toutefois de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier ; il fallait savoir diversifier son portefeuille pour atténuer les brusques mouvements de repli. Il subissait parfois de légères pertes mais réalisait le plus souvent de coquets bénéfices.

Encore quelques années, à ce train-là, et il pourrait songer à s'établir à son propre compte.

Viendrait alors le temps de songer à se marier et de choisir l'élue. Une belle jeune femme, intelligente, quelqu'un comme Mary Horton. Pas une de ces marnas mafflues à la poitrine tombante et au teint couperosé.

Non, Mary, pourquoi pas, si elle était toujours à Cincinnati et n'avait pas épousé quelqu'un d'autre. Elle avait déjà un autre homme dans sa vie, ce qui expliquait pourquoi elle repoussait toutes ses avances – il ne pouvait pas y avoir d'autre explication. Il persistait

dans ses tentatives, même si c'était maintenant devenu un jeu, mais il était sincère, au début. Contre tous ses principes, il avait fait une exception en faveur de Mary et y dérogerait encore. Il y avait quelque chose en elle qui l'attirait. Intelligente, avec ça, et connaissant bien le métier. Il était sûr que s'il l'épousait avant d'avoir atteint le but qu'il s'était fixé, loin d'être un fardeau, Mary lui aurait été d'un grand secours. Dieu du Ciel, oui, il l'aurait bien épousée. Même si son *mens sana* lui disait de l'oublier, il y avait parfois des moments dans la vie où il fallait laisser ses principes au vestiaire. Il n'est pas de cuirasse ou d'armure qui n'ait un défaut quelque part. Le sien était qu'il aurait mieux aimé conduire Mary devant monsieur le maire plutôt que d'effectuer de temps à autre des voyages hygiéniques à Newport. N'importe quel homme aurait eu la même réaction.

Il soupira romantiquement à cette pensée sans espoir et finit de s'habiller. (Oui, nous n'avons pas suivi chacun de ses actes, depuis que nous l'avons vu se frictionner avec vigueur ; il est maintenant de retour dans sa chambre.)

Il se contempla un instant dans la glace de l'armoire et se trouva très bien.

Pourquoi s'était-il rhabillé ? Il était vingt heures trente et il n'avait pas l'intention de sortir. Il aurait pu enfiler son pyjama, passer sa robe de chambre et lire une heure ou deux avant de se mettre au lit. Il aurait fini *Babbitt*, dont il avait presque lu la moitié. Le roman lui plaisait bien, même s'il ne voyait souvent pas trop où l'auteur – Sinclair Lewis ? – voulait en venir. Lewis semblait avoir une dent contre George Babbitt, il se demandait bien pourquoi. Babbitt avait ses défauts, mais c'était un excellent promoteur et un homme qui avait réussi. Brian aurait parié que Sinclair Lewis n'était pas aussi heureux et n'avait pas si bien réussi que celui dont il avait brossé le portrait.

Maintenant qu'il était habillé, il aurait été idiot de se déshabiller à nouveau. Mais il ne pouvait tout de même pas rester comme cela jusqu'au moment de se coucher. Newport ? Il n'était pas trop tard mais il y était allé la semaine dernière et, ce soir, ne se sentait pas d'humeur à batifoler. Et puis se rendre à Newport aurait presque été un sacrilège, juste après avoir évoqué l'image de Mary Horton. (C'est curieux, mais alors que désirer une femme inaccessible pousse certains hommes à fréquenter les maisons closes, d'autres au contraire n'y mettraient les pieds pour rien au monde. Brian Danner appartenait à cette dernière catégorie.)

Bon, décida-t-il, autant descendre jusque dans le hall. Les pensionnaires venaient souvent s'asseoir là quand ils se sentaient seuls, à la recherche de quelqu'un à qui parler. S'il ne trouvait personne, il aurait au moins un prétexte pour s'être habillé ; il n'aurait qu'à remonter dans sa chambre et lire un peu.

Emerson était là. Pas Ralph Waldo Emerson, non, même si John Emerson clamait qu'il était un lointain parent du philosophe. John Emerson, qui avait dix ans de plus que Brian, était professeur d'histoire et d'instruction civique au Lycée Hughes. Lorsqu'il l'avait connu, voici deux ans, Brian avait cru tomber sur un homme brillant. Bien qu'il n'ait jamais enseigné le sujet, Emerson avait fait des études d'économie, à l'université, et s'imaginait être un expert en la matière. Brian, qui à l'époque commençait à s'initier à la Bourse, ou plutôt aux possibilités de gagner un peu d'argent en jouant sur les fluctuations du marché, avait appris avec lui le b a. ba de la profession mais en savait maintenant bien plus que son ex-mentor, qu'il trouvait à présent des plus limités, surtout d'ailleurs pour tout ce qui touchait aux problèmes économiques. L'intérêt manifesté par Emerson pour la Bourse était purement académique ; il n'avait jamais possédé la moindre action et, pour mille et une raisons, n'en posséderait sans doute jamais.

Mais il lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui et Brian s'exécuta. Il valait encore mieux bavarder avec lui que de n'avoir personne à qui parler.

— Comment ça va ? demanda Brian.

— Couci-couça, répondit Emerson. Je m'ennuyais. Je me suis dit, je vais descendre, il y aura bien quelqu'un avec qui discuter. Qu'est-ce que vous devenez ?

— Je m'efforce de garder la tête hors de l'eau. Et vous ?

— Oh moi, je patauge dans des gouffres de bêtise adolescente. Bon Dieu, quelle vie. Tenez, je préférerais encore être voyageur de commerce.

— Je ne suis pas voyageur de commerce, dit Danner. Je n'effectue que des visites de courtoisie, histoire d'entretenir l'amitié.

C'est ça le truc, rester sur la brèche, être là quand il le faut. Et avoir confiance. Comme pour les investissements. Comment ça va, de ce côté-là, à propos ?

Brian avait avoué à Emerson qu'il avait acheté quelques actions mais ne lui avait jamais dévoilé le montant exact de ses opérations. Ce n'étaient pas les affaires d'Emerson, ni celles de quelqu'un d'autre, mais les siennes, uniquement.

— Oh, en ce moment, il ne faut pas trop se plaindre. Que pensez-vous d'A.T. & T. ?

Il n'était pas vraiment tenté par le titre – il avait vendu les dix actions qu'il possédait la semaine dernière – mais il fallait bien alimenter la conversation.

— C'est du solide, répondit Emerson. Mais à mon avis, c'est une valeur qui offre actuellement peu de perspectives intéressantes. Le cours est actuellement au plus haut et ne peut plus monter beaucoup. Brian, faites-vous vraiment des investissements judicieux ?

Emerson avait l'air très sérieux, tout à coup.

— Naturellement, John. Pourquoi ?

— C'est bien. Mais j'aimerais que vous suiviez mes conseils et fassiez appel aux services d'un véritable agent de change, plutôt qu'à ceux d'un courtier plus ou moins marron.

— Culver est aussi sûr que n'importe quel agent sur la place. Et c'est vous-même qui m'avez vanté les avantages que les courtiers pouvaient offrir aux petits investisseurs. Frais moindres, commission plus faible ; et si un titre chute, ils peuvent se porter contrepartie, ce qui permet de vendre avant que le titre ne soit descendu en dessous du prix où vous l'avez acheté. Si vous devez investir de grosses sommes, là, d'accord, il vaut mieux intervenir directement sur le marché. Mais…

Brian haussa les épaules, ne jugeant pas utile de poursuivre.

— Je suppose que vous avez raison. Mais dites-moi, vous êtes sur votre trente-et-un. Est-ce que vous allez… ? Non, je vois bien que non. Vous n'avez pris ni votre manteau, ni votre chapeau. Écoutez, pourquoi ne pas aller les mettre, hein ? Je me sens d'humeur à prendre un petit verre, ce soir. Je crois qu'il faut que je boive quelque chose avant de dormir, maintenant que j'ai corrigé toutes les copies de ces satanés gosses. Quelle idée de leur avoir donné une composition aujourd'hui, aussi.

— C'est que… dit Brian, hésitant et nullement désireux de sortir prendre un verre, je ne connais aucun bar dans les environs. J'aimerais autant ne pas avoir à courir à l'autre bout de la ville.

— C'est à deux pas de là ! Un tout nouveau bar qui vient juste d'ouvrir. Et tranquille, vous savez. Pas de musique, pas de jazz, rien. Il n'y a même pas de phonographe, pensez.

— Très bien, alors, capitula Brian.

Il remonta dans sa chambre prendre son manteau et son chapeau. Emerson, prévoyant, avait déjà posé les siens sur une chaise à côté de lui.

Le bar était installé dans un appartement au premier étage d'un immeuble de Plum Street, juste au-dessus d'une droguerie, à la limite du quartier noir. Il n'y avait pas d'œilleton à la porte mais quand Emerson frappa selon un certain code, celle-ci s'ouvrit sur un jeune homme – polonais, estima Brian – qui sourit en apercevant Emerson.

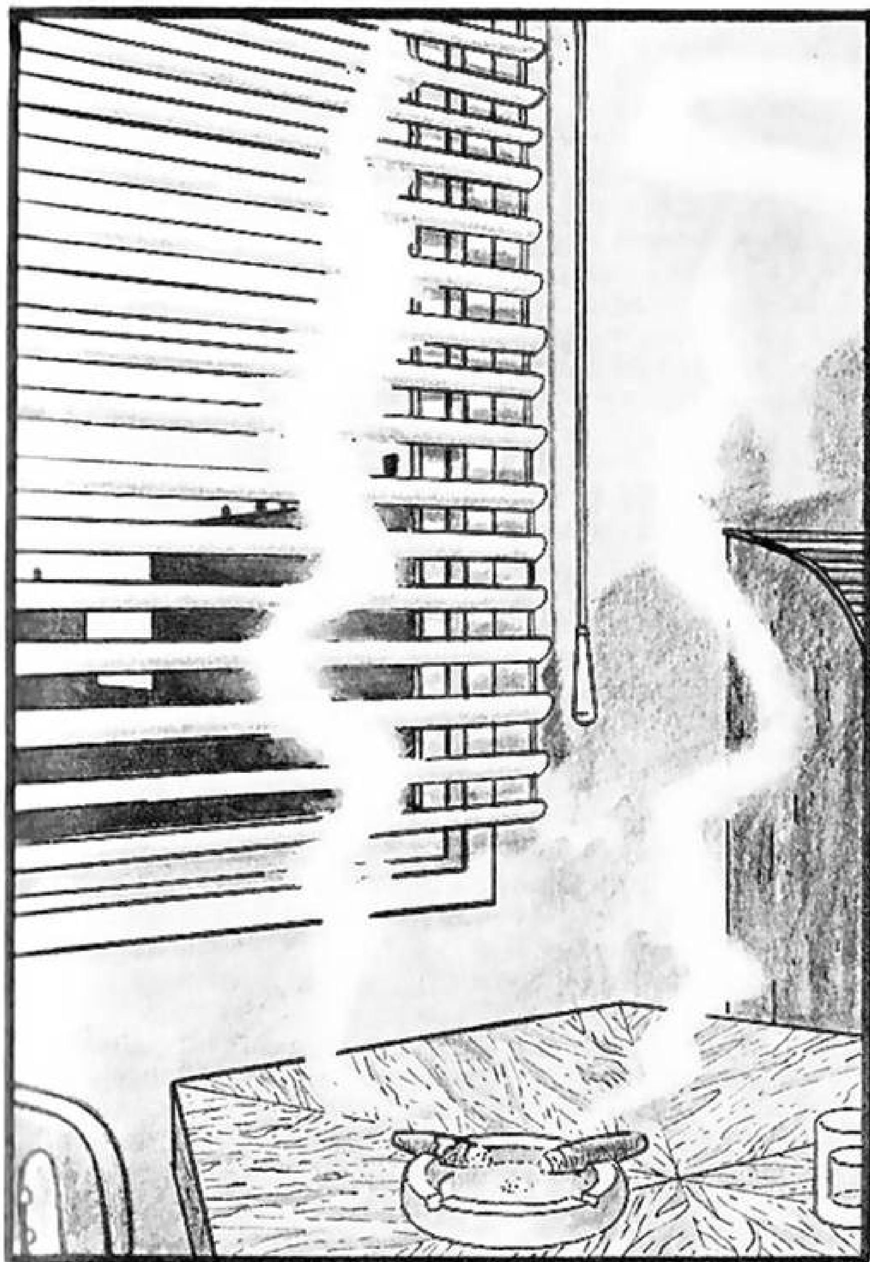
— Entrez, Mr Emerson, dit-il. Heureux de vous voir, monsieur.

— Je vous présente un de mes amis, Harry, dit Emerson. Brian Danner. C'est peut-être un futur client. En tout cas, je réponds de lui.

— Heureux de vous connaître, dit Harry, la main tendue en guise de bienvenue. Je parie que je connais Mr Emerson depuis plus longtemps que vous. C'est lui qui m'a enseigné l'histoire et l'instruction civique.

Emerson éclata de rire et frappa sur l'épaule de son ancien élève.

— C'était un garçon très intelligent mais il a quitté ma classe bien avant la promulgation du dix-huitième amendement qui nous vaut aujourd'hui ce régime sec et n'a donc malheureusement pas pu l'étudier.



Brian et Harry s'esclaffèrent de bon cœur.

Les lieux étaient calmes et paisibles. Il n'y avait qu'un couple, assis en solitaire à une table, et trois autres clients, groupés à une

autre. Pas de conversations bruyantes, pas de musique.

— Ce soir, vous êtes mes invités, dit Harry. Venez, installez-vous dans la cuisine.

Harry leur montra le chemin et ils prirent place à la table.

— Mauvaise nouvelle, dit alors Harry. Plus de gin, je viens juste de tomber en rade. Vin rouge, chianti. Ou bière. Mais…

Harry s'interrompit, alla jusqu'à la fenêtre et écarta légèrement le store pour jeter un coup d'œil au dehors.

— Mais je devrais en recevoir d'une minute à l'autre. J'ai téléphoné et quelqu'un va passer.

— Un peu de vin pour moi, alors, dit Brian.

Emerson déclara qu'il prendrait volontiers une bière si elle était fraîche.

— Attendez, dit Harry, toujours posté à la fenêtre. La voiture vient d'arriver et… Oui, c'est Eddie. Je sais que vous préférez le gin, Mr Emerson. Si vous voulez bien attendre une minute… Excusez-moi, mais il faut que j'aille ouvrir.

— Brave garçon, ce Harry, commenta Emerson. Et quand son affaire tournera, ajouta-t-il en soupirant, il gagnera probablement dix fois plus que son ancien professeur.

— Ou sera en prison, dit Brian.

Brian n'aimait guère penser à ce que pouvait gagner un bootlegger et ce, pour une raison bien précise. Même les trafiquants de petite envergure se faisaient plus que lui, Brian Danner. Ce n'était pas juste.

Pour changer de sujet, il se leva, marcha oisivement jusqu'à la fenêtre et souleva le store pour regarder au dehors, comme Harry l'instant précédent.

Une voiture, le coffre ouvert, était garée le long du trottoir. Sans doute une Maxwell, un modèle assez récent. Une jeune femme attendait à l'intérieur, assise à côté du volant.

Sous cet angle, elle ressemblait beaucoup à Mary Horton. Ce ne pouvait pas être elle, naturellement. Comment l'imaginer dans la voiture d'un bootlegger, faisant la tournée des points de livraison ? C'était une idée absurde. Toute ressemblance entre cette fille et Mary ne pouvait être que fortuite.

Brian quitta la fenêtre et retourna s'asseoir.

— Qu'est-ce que vous pensez de Continental Oil ? demanda-t-il à Emerson.

Gloire au Chef, au Patron, à l'homme qui possédait le pouvoir d'embaucher et de licencier sept personnes. Huit, si l'on comptait Mme Markham, la cuisinière et gouvernante, qui avait la haute main

sur l'annexe de Walnut Hills que Mr Conger considérait comme son domicile, huit et demie, si l'on y ajoutait le jardinier, qui travaillait l'équivalent de deux jours par semaine, et la femme de couleur, qui venait une fois par semaine pour le lavage et le repassage.

Et trois personnes dont il subvenait aux besoins : son épouse, sa fille et son fils, tous des étrangers pour lui. Il a été proche de sa femme Selma autrefois, du moins lui semble-t-il, mais ils n'ont aujourd'hui plus rien à se dire. Il n'a jamais compris son fils, ni sa fille, et les choses ne se sont pas améliorées avec le temps.

Ajoutez-y Mme Way, la veuve de son défunt associé, qui, selon les clauses des statuts de la société, touche sa part des bénéfices. Une part modeste, certes, mais suffisante pour la faire vivre.

Vous obtenez donc douze personnes et demie qui, toutes, dépendaient de lui.

Regardez-le maintenant, ce grand homme, à sept heures et demie en cette soirée de printemps qui est celle de son soixantième anniversaire. Il est dans sa chambre en train de mettre un col propre pour la petite fête de ce soir. Il a fini de dîner – les Conger mangent à sept heures. Les invitées – Mme Way et sa sœur, tout aussi sotte qu'elle – ne vont pas tarder à arriver et il y a donc une partie de bridge en perspective. Jolie manière de célébrer un anniversaire, tiens, surtout le soixantième, mais Selma avait pris des engagements avant qu'il ne puisse l'en empêcher. Non qu'il n'aimait pas le bridge, bien au contraire, mais il aimait jouer avec des partenaires dignes de ce nom, qui réfléchissaient de temps en temps, ce qui était évidemment beaucoup demander à Mme Way et à sa sœur… Mais il était piégé, maintenant.

Piégé à son propre piège, chez lui, dans sa maison. Comment en était-il arrivé là ? Qu'avait-il fait, en soixante ans ?

Edward B. (pour Benjamin) Conger était né il y avait donc soixante ans dans une petite maison de Mound Street. (C'est en plein quartier noir de nos jours, mais à l'époque le voisinage était encore respectable.) Son père était un honorable petit commerçant, quincaillier de son état. Edward était le plus jeune de six enfants, d'où son second prénom, et le seul qui avait survécu, aucun des autres n'ayant connu le nouveau siècle.

Il aurait pu suivre des études mais cela ne l'intéressait pas et il avait quitté l'école à seize ans pour travailler dans la quincaillerie paternelle. La tâche était rude et le salaire des plus minimes. En 1883, alors qu'il venait d'avoir vingt ans, son père était mort et il avait dû se rendre à l'évidence. La quincaillerie était au bord de la faillite. Il avait fallu la vendre pour payer les dettes et il n'avait pas retiré grand-chose du fonds. L'acheteur avait lui-même des enfants et n'avait pas repris Edward. Son expérience lui avait valu de trouver un emploi dans une

grande quincaillerie du centre-ville. Mais le magasin était *trop* grand, justement, les responsabilités trop diluées, les possibilités d'avancement trop limitées. Douze ans plus tard, à trente-deux ans, il n'avait pas évolué et était toujours simple vendeur. Son salaire avait connu quelques modestes augmentations, bien sûr, et il avait mis quelques milliers de dollars de côté, mais sa seule chance de promotion aurait été que son supérieur immédiat, le chef de rayon, décédât subitement ou prît sa retraite. Or, il avait à peine quarante ans et jouissait d'une santé insolente.

C'est à cette époque qu'il avait rencontré Harry Way, qui était devenu son ami. Harry Way était voyageur de commerce pour un grossiste en quincaillerie ; ils s'étaient rencontrés au magasin où travaillait Mr Conger, mais leur amitié était née et avait grandi en dehors du travail. Cette amitié avait mûri et Harry, son cadet de deux ans seulement, était devenu son meilleur ami. Il l'était resté jusqu'à il y avait dix ans quand, à l'âge de quarante-huit ans, il était mort subitement. Un caillot de sang qui avait atteint son cerveau. Harry n'avait même pas été malade une seule journée dans sa vie. Cela se passait en 1913.

C'était en 1896, alors qu'ils ne se connaissaient que depuis un an, qu'ils s'étaient associés.

— Ed, avait un jour déclaré Harry, il n'y a aucun avenir pour nous dans la quincaillerie. Pas moyen non plus de se faire une place dans la distribution, à moins de travailler pour un grossiste. Nous avons tous les deux mis un peu d'argent de côté ; on pourrait réunir nos économies et acheter un fonds, mais tout ce qu'on peut espérer trouver, c'est un magasin de détail, un commerce de proximité. On arriverait tout juste à s'en sortir, et encore. Tu sais ce qui est arrivé à la quincaillerie de ton père, à sa mort ; eh bien ça pourrait nous arriver aussi. Mais… avait ajouté Harry en marquant une pause significative, la machine-outil, la petite mécanique sont des secteurs en pleine expansion et qui ne cessent de progresser. Notre bonne vieille Queen City est en passe d'en devenir le centre, à nous de relever le défi.

— Mais comment, Harry ? avait-voulu savoir Edward. Il faudrait dix fois plus d'argent que nous pourrions en réunir pour ouvrir un atelier de mécanique, même si nous avons les qualifications requises.

— Oui, c'est vrai. Mais justement, on pourrait vendre aux ateliers, aux usines. Devenir des intermédiaires. Nous connaissons tous les deux la quincaillerie et le milieu de la machine-outil, c'est déjà énorme. Il faudrait contacter les grossistes et les fabricants qui n'ont pas de dépôts par ici. Le client nous passe commande et nous transmettons au vendeur, qui livre directement le client ; le fabricant nous consent une remise et nous prélevons une commission au passage

sur l’acheteur. Pas de stocks, tout ce qui est nécessaire, ce sont des brochures et des catalogues. Pas d’entrepôt pour les expéditions, aucun investissement d’aucune sorte, à part de menus frais d’intendance pour démarrer.

— Il nous faudrait un bureau et du personnel, non ?

— Oui, un bureau, mais on n’a pas besoin de quelque chose d’immense et d’obligatoirement situé en plein centre, ou même dans les beaux quartiers. On pourrait se charger du peu de comptabilité qu’il y aurait, le soir en fin de journée, jusqu’à ce qu’on puisse engager une secrétaire. Les choses peuvent demander plusieurs mois pour se dessiner et, pendant quelque temps, il faudra travailler d’arrache-pied.

— En ce qui me concerne, je suis partant, Harry.

Tout ce qu’ils avaient à perdre était leurs économies ; Edward savait qu’il pourrait facilement retrouver une place de vendeur et Harry un emploi dans sa partie encore plus aisément.

— Quand est-ce qu’on commence, alors, Ed ?

Oh, ils ne s’étaient pas précipités tête baissée. Ils avaient d’abord étudié le marché. Harry, que son travail amenait au dehors alors qu’Edward, lui, travaillait de façon plus sédentaire, s’était occupé de contacter les clients potentiels et avait obtenu des promesses, du moins des réactions favorables, de quelques grossistes et de plusieurs fabricants. Le marché était florissant.

Deux mois plus tard, chacun d’eux avaient donné quinze jours de préavis à son employeur. À la fin de ces deux semaines, ils étaient fin prêts. Harry avait déniché et loué un trou à rats dans Front Street pour qu’ils aient pignon sur rue. (Ils avaient décidé de se passer du téléphone pour commencer. De toute façon, il n’y aurait eu personne pour y répondre dans la journée. Rappelez-vous que nous étions en 1897 et que le téléphone n’était pas encore l’appareil universellement répandu qu’il est devenu aujourd’hui ; beaucoup de petites affaires s’en passaient encore parfaitement.)

Ils avaient acheté deux vieilles chaises, deux bureaux d’occasion branlants et avaient lancé une pièce en l’air pour savoir quelle raison sociale adopter, balançant entre Way & Conger et Conger & Way. C’est cette dernière que le sort avait choisi pour figurer sur les lettres, les enveloppes, les factures, les bons de commande, leurs cartes personnelles. Edward avait acheté un journal et un grand livre ; il s’y connaissait mieux que Harry en comptabilité et avait donc pris en main cette partie de leurs activités. Harry, quant à lui, avait appris à taper à la machine après avoir pris quelques cours et s’était réservé le gros du courrier, mais comme cela représentait beaucoup plus de travail – des offres de services surtout – que la comptabilité (les choses avaient bien changé depuis), Edward n’hésitait pas à payer de sa plume lorsqu’il le fallait.

Leur investissement de départ avait finalement été minime, quelques centaines de dollars chacun, au lieu des quelques milliers initialement prévus, et leurs frais généraux – loyer, frais d'imprimerie, fournitures et petit matériel de bureau – se montaient alors à moins de cinquante dollars par mois. Ils auraient donc pu n'investir qu'une partie de leur capital commun et vivre chacun de leur côté sur leurs économies, le temps de sortir du rouge. Après en avoir discuté, ils avaient décidé qu'il était plus sain, économiquement parlant, de réunir tous leurs fonds et de créer deux comptes d'exploitants pour leurs dépenses courantes. Edward, qui gagnait vingt-deux dollars par semaine dans sa quincaillerie et réussissait néanmoins à en économiser, estimait que vingt dollars chacun était amplement suffisant, mais Harry l'avait persuadé d'aller jusqu'à vingt-cinq. Symboles de l'entreprise et en contact permanent avec l'extérieur, ils se devaient d'être bien habillés et de montrer une façade prospère aux clients et prospects.

Pour vingt-cinq dollars par semaine, donc, ils avaient travaillé comme des forcenés, ainsi qu'ils l'avaient prévu, et n'avaient que légèrement écorné leurs réserves lors de la première année d'activité. Un jour enfin, en milieu de semaine, les comptes avaient dégagé un léger excédent – quelques dollars à peine – et ils avaient décidé de célébrer l'événement comme il convenait. Edward se rappelait encore de cette fête, pourtant banale et sans prétention. (Ils étaient allés dans le vieux quartier allemand, avaient vidé quelques chopes et écouté de la musique bavaroise dans une taverne.)

Mr Conger, ayant réussi à boutonner le col amidonné qui lui sciait le cou, ne pouvait s'empêcher de penser aujourd'hui à Harry Way. Harry, son seul ami, le seul qu'il ait jamais eu. Mort depuis dix ans, oui, mais plus frais dans sa mémoire que tous ceux avec qui il vivait ou travaillait. Harry Way, ce bon vieux Harry. C'était un peu de lui-même qui était mort quand Harry était mort.

Oh, ce n'était pas une petite semaine bénéficiaire qui leur avait apporté la fortune, ni même qui avait assis leur trésorerie. Ils avaient continué à travailler dur, les deux années suivantes, toute la journée dehors, à démarcher, et la plupart des soirées, parfois jusqu'à minuit, enfermés dans le minuscule bureau de Front Street, pour venir à bout de la paperasserie. Mais, à la fin de la troisième année, ils étaient définitivement sortis du rouge et avaient pu embaucher leur premier salarié, un jeune homme pour s'occuper de la comptabilité et qui connaissait un peu de sténo, ce qui leur avait enfin permis de disposer de leurs soirées. Ils avaient aussi fait poser le téléphone, puisqu'il y avait maintenant quelqu'un pendant la journée.

Ils y étaient *arrivés.*

Ces trois premières années, ainsi que celles qui avaient suivi,

avaient été les plus heureuses de sa vie, même s'ils avaient tous les deux continué à trimer comme des damnés. Si seulement il avait la possibilité de revenir en arrière, mon Dieu, si seulement il pouvait revivre les années qu'il avait vécues à cette époque. Avoir de nouveau trente ans et se battre comme ils s'étaient battus tous les deux, Harry et lui, avant qu'un jour la mort ne vienne chercher son ami.

C'est en 1903 qu'ils avaient franchi une étape décisive. Ayant alors besoin d'un deuxième employé et prévoyant qu'un troisième serait bientôt nécessaire, ils s'étaient mis à la recherche de nouveaux locaux et avaient trouvé les bureaux que l'entreprise occupait toujours actuellement, au 120 Oak Street. Le loyer leur avait d'abord fait dresser les cheveux sur la tête, mais ils avaient une nouvelle fois relevé le défi et le pari avait été tenu. Oui, tenu, et ils y étaient toujours. (*Ils* ? Mr Conger était toujours là, oui, mais où était Harry ? Le beau, le fringant Harry, avec son optimisme à tout crin et sa faculté de rire de tout ?)

Mr Conger noua sa cravate autour de son col mais la serra trop ; il crut qu'il allait étouffer et la desserra un peu, en profitant pour s'examiner brièvement dans la glace de l'armoire, le visage rouge et congestionné. Il vieillissait, inexorablement. Soixante ans aujourd'hui. Il était vieux. Son père, sa mère, aucun de ses trois frères ou de ses deux sœurs n'avait vécu aussi vieux. Harry était mort à quarante-huit ans.

Combien de temps lui restait-il encore ? Est-ce que cela valait la peine de continuer à vivre, alors que plus rien d'important ne vous retenait sur terre ?

La mort était une idée effrayante. Mais pourquoi ? Pourquoi, lorsqu'on croit en Dieu ? Mr Conger était croyant et allait à l'église presque tous les dimanches. Si l'on croit en Dieu, alors pourquoi ne pas croire au reste, au paradis, à la vie éternelle et tout le tremblement ? Mais… Mr Conger préféra chasser la mort de ses pensées.

C'était également en 1903 que Harry avait épousé une jolie fille, quoique plutôt grassouillette à l'époque.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, triste ironie du sort, il allait devoir taper le carton avec cette grosse vache, plus bête que ses pieds.

Le mariage de Harry (qui avait été un événement soudain et, pour Edward Conger, totalement inexplicable) avait sans doute conduit au sien, un peu plus tard la même année. Edward avait soudain pris conscience qu'il avait lui-même quarante ans et était maintenant un homme d'affaires respectable. S'il voulait se marier et fonder une famille, c'était le moment ou jamais d'y songer. Il s'était donc mis sérieusement à y songer et avait rencontré Selma Enders, alors âgée de vingt-six ans, lors d'une réunion évangélique, à l'église qu'ils

fréquentaient tous les deux. Elle était séduisante, intelligente, à vrai dire charmante, et il n'avait pas jugé utile de chercher plus longtemps. Cela n'avait pas été le coup de foudre, ni même une cour très romantique, mais ils semblaient bien s'entendre et, trois mois après leur première rencontre, Edward avait demandé Selma en mariage, demande qui avait été acceptée. Il n'y avait aucune raison d'attendre, ni de s'éterniser dans de longues fiançailles et ils s'étaient mariés un mois plus tard. Selma Enders, quant à elle, désirait également que les choses ne traînent pas trop en longueur. Institutrice qui haïssait l'enseignement, il y avait déjà longtemps qu'elle cherchait à se caser. S'il n'y avait pas de quoi se pâmer aux pieds d'Edward B. Conger, c'était un parti acceptable. Détail qui avait son importance, il était propriétaire pour moitié d'une affaire qui semblait rapporter de l'argent, même s'il ne roulerait jamais sur l'or. C'était un homme solide et sur qui on pouvait compter. Finalement, et Selma était une femme qui avait les pieds sur terre, Edward B. Conger était un candidat aussi bon qu'un autre.

Le couple avait d'abord loué une maison. C'était là qu'était né Jonathan, juste un an après, puis, trois ans plus tard, la petite Esther.

Ils avaient été heureux, les premiers temps. S'il manquait quelque chose à leur bonheur, Edward Conger n'en avait jamais pris conscience ou n'avait jamais voulu le reconnaître. Ses expériences sexuelles avant son mariage avaient été relativement limitées et ses quelques tentatives en ce domaine n'avaient pas été une révélation fracassante. Pour des raisons qu'un psychiatre aurait peut-être pu expliquer, le sexe n'avait jamais constitué pour lui quelque chose de bien excitant et n'avait jamais occupé une grande place dans sa vie. Il ne se serait probablement jamais marié, n'eut été la conviction qu'il avait du devoir d'un homme de se marier et de fonder une famille, une fois qu'il avait plus ou moins réussi à assurer ses arrières sur les autres plans. Il n'avait pas crié au scandale quand, après huit ans de mariage, voici maintenant douze ans, Selma avait décidé (désir qui avait coïncidé avec l'achat de la vieille maison de Walnut Hills) de faire chambre à part et cela faisait donc maintenant douze ans qu'il n'avait pas connu sa femme charnellement, ni d'ailleurs aucune autre. Aujourd'hui, à soixante ans, il ne savait même pas s'il aurait pu coucher avec une autre femme, problème, si c'en était un, qui ne le préoccupait d'ailleurs nullement.

Ce qui le tracassait beaucoup plus était de ne pas pouvoir se fumer un cigare, là, tout de suite. Que les toubibs aillent au diable, avec leurs stéthoscopes, leurs sornettes à propos de cœur hypertrophié, de début d'angine de poitrine et tous ces grands mots avec lesquels ils se gargarisaient dans le seul but de vous faire peur. Deux cigares par jour, vraiment ! C'était à croire que les médecins ne

savaient pas de quoi ils parlaient. (Mais était-ce bien le cas ? Chacun des cigares qu'il ne s'octroyait plus qu'au compte-gouttes réduisait-il vraiment la courte période qui lui restait encore à vivre ? Atteindrait-il soixante et un ans ?)

Les accents malhabiles de *Liebestraum* lui parvenaient à travers l'escalier. Esther faisait ses gammes, fort désireuse de montrer ses talents d'interprète à leurs invitées de ce soir. C'était là son seul morceau de bravoure, après deux ans et demi de leçons. Mr Conger n'entendait rien à la musique mais en connaissait assez pour savoir qu'Esther n'avait pas le moindre talent pour briller dans les salons. Comme si ce n'était pas assez évident, Selma était toujours après lui et n'arrêtait pas de lui tanner le cuir pour qu'il lui achète un piano à queue. Un piano, je vous demande un peu. Autant donner de la confiture à un goret, oui.

Mr Conger attrapa sa veste et l'enfila ; ses cigares étaient dans la poche intérieure. Il sortit sa montre et y jeta un rapide coup d'œil. Huit heures moins le quart ; les deux horribles sœurs ne seraient pas encore là avant au moins un quart d'heure. Il avait le temps. S'il ouvrait une fenêtre, pour aérer… ?

Est-ce que ce n'était pas son anniversaire, après tout ? N'était-ce pas une raison suffisante ?

Il ouvrit donc la fenêtre et approcha une chaise. Il faisait un peu froid, à rester assis là, mais c'était supportable. Il glissa la main dans sa poche et sortit son étui à cigares.

Il venait juste d'en choisir un, une allumette à la main, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit et *Liebestraum* s'arrêta brusquement au beau milieu d'un accord. Ces dames étaient en avance.

— Bon Dieu de merde, s'écria Mr Conger qui n'était pourtant pas homme à jurer souvent, ni à tort et à travers.

Après le personnage, voyons donc la maison qu'il avait construite. Achetée, plus exactement, car c'était déjà une vieille, vieille maison lorsqu'il l'avait acquise en 1911. Pas aussi vieille que l'immeuble du 120 Oak Street, mais les maisons, surtout celles en bois, ne sont pas faites pour durer aussi longtemps que les constructions de briques. Résultat, un coin était à peine réparé qu'il fallait passer à l'autre. L'année dernière, il avait fallu refaire le toit, plaisanterie qui avait coûté la bagatelle de plusieurs centaines de dollars ; bref, on en était au point où les frais d'entretien étaient presque aussi élevés que les remboursements de l'emprunt. Mais la maison remplissait son but, avec ses douze pièces. Une chambre individuelle pour chacun. (Pas de garage. Mr Conger n'aimait pas conduire et ne possédait pas d'automobile.) Et située dans un bon quartier.

La demeure avait toujours fière allure. (Sauvez la façade, et vous

sauvez tout, comme l'affirmait la réclame d'une marque de peinture. Mr Conger avait fait refaire les peintures extérieures il y avait seulement deux ans ; quant à sa femme, elle avait toujours les ouvriers à la maison pour refaire ou repeindre telle ou telle pièce.)

Mais c'était une vieille, vieille maison et, malgré la hausse continue du marché immobilier depuis 1911, Mr Conger aurait sans doute eu beaucoup de mal à la revendre à un acheteur averti pour le prix qu'il l'avait payée. Mais il n'avait pas du tout l'intention de la vendre ; c'était son foyer.

Elle survivrait à Mr Conger. Les médecins ne sont pas tous des imbéciles, même s'il affectait de le croire. Mais ne soyez pas tristes, la mort vient tous nous chercher un jour ou l'autre, le moment venu, et Mr Conger avait déjà vécu soixante années – dont certaines, celles où il avait lutté et combattu aux côtés de Harry Way, avaient été des années exaltantes. Harry, au risque de me répéter, qui était pour lui toujours vivant et plus présent dans sa mémoire que tous les étrangers qu'il côtoyait chaque jour. Harry, la seule personne qu'il avait réellement aimée, au sens freudien du terme, ce dont il n'avait jamais pris conscience.

Regardez-le, maintenant, cet homme malade et vieillissant qui ne s'est jamais douté qu'il était homosexuel et ne le saura jamais, regardez-le descendre les escaliers de la grande bâtisse qu'il appelle son domicile pour accueillir la veuve de Harry, qu'il a toujours (et pour cause mais, bien sûr, sans savoir pourquoi) cordialement détestée.

Non, inutile de lui souhaiter un joyeux anniversaire car ce n'en est pas un.

Il y avait d'autres anniversaires, bien sûr. Presque tout le monde fête son anniversaire une fois par an. Au bureau, la seule exception était Mr Willoughby, qui était né un 29 février et ne fêtait donc le sien que tous les quatre ans. Si vous croyez en l'astrologie, vous penserez peut-être que ce détail faisait de lui un personnage plus ou moins différent du commun des mortels et peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans l'astrologie, tout au moins en ce qui le concerne. Depuis maintenant neuf mois que je travaille dans ce bureau et aussi peu que je sois parvenu à connaître mes collègues (sans parler de mon patron), il est clair qu'il y a quelque chose de différent chez Mr Willoughby, quelque chose qui le rend plus sympathique que les autres. Il diffère surtout du reste d'entre nous à cause du calme olympien qu'il affiche en toutes circonstances. Jamais il ne semblait avoir de soucis, jamais il ne se mettait en colère et jamais il ne montrait la moindre irritation, même si, sans qu'il lui soit besoin d'élever la voix, il pouvait vous

donner envie de rentrer sous terre d'une remarque assassine. Jamais il ne paraissait débordé et jamais il ne cédait à l'énervement, quelle que soit l'urgence.

Quant aux autres ; eh bien, vous les connaissez tous, à présent.

Mais revenons aux anniversaires. Aujourd'hui, un samedi du mois d'avril, est le vingtième de Stella Klosterman.

Au bureau, personne n'est au courant, tout comme personne n'a su que c'était le soixantième anniversaire de Mr Conger, voici quinze jours. Qui plus est, Stella l'a caché à Marty car elle ne veut pas qu'il lui offre de cadeau. Elle sait qu'il doit faire vivre sa mère et qu'il ne lui reste pas grand-chose chaque semaine pour ses dépenses personnelles.

Lors de leurs rencontres, elle s'efforçait de ne jamais faire allusion à tout ce qui pouvait être cher, réussissant presque toujours à trouver un film dans un cinéma de quartier plutôt que dans une salle de première exclusivité du centre-ville (en sus du prix du trajet, il fallait compter avec le prix plus élevé des billets). Les rares fois où ils s'y risquaient quand même, elle choisissait toujours le balcon parce que les fauteuils étaient moins chers. S'ils s'arrêtaient quelque part sur le chemin du retour, et pour les mêmes raisons, Stella se contentait d'un Coca Cola et ne prenait pas de banana split, quitte à se faire un petit casse-croûte dans la cuisine en rentrant. Elle était sûre, si Marty savait que c'était son anniversaire aujourd'hui, d'autant plus qu'ils avaient rendez-vous ce soir, qu'il lui achèterait un petit quelque chose alors qu'il ne pouvait pas se permettre de dépenses imprévues.

Il était presque midi, l'heure de la liberté puisqu'on était samedi. Se sentait-elle différente, d'avoir vingt ans ? Pas vraiment, bien évidemment, car chaque jour est un anniversaire et, chaque jour, chacun se retrouve plus vieux d'une journée que la veille. Mais Stella avait vingt ans et c'était là tout ce qui faisait la différence.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule Hammond. Il était midi moins cinq quand elle avait regardé l'heure pour la dernière fois, se promettant de ne pas guetter sans cesse des yeux la marche des aiguilles. Il était maintenant midi une. Ouf, terminé. Stella soupira de soulagement en déposant dans le tiroir du bas sa corbeille de correspondance encore non exploitée. Cela pouvait attendre lundi matin. Enfin libre. Elle lissa les plis de sa robe, sentant vibrer son corps sous le tissu bien qu'elle n'aurait jamais consenti à l'admettre.

Un téléphone se mit à sonner mais ce ne pouvait pas être pour elle et elle n'y prêta pas attention avant que Mr Willoughby l'appelle.

— Stella, c'est pour vous.

Pour elle ? Etait-il arrivé quelque chose à la maison ? Ce coup de fil ne pouvait pas la concerner.

Mais Mr Willoughby la regardait, affirmatif et sûr de lui ; c'était donc bien pour elle. Au dehors, les sirènes de midi se mirent à mugir.

Du coin de l'œil, elle vit que Marty était encore plongé dans son travail ; la comptabilité était encore à la traîne et il allait devoir rester pour rattraper son retard.

— Je vous passe la communication dans le bureau de Mr Conger, Stella, dit Mr Willoughby.

Il enfonça une touche de son propre appareil et reposa le récepteur sur sa fourche. Mr Conger était parti il y avait une demi-heure.

— Merci, Mr Willoughby.

Stella pénétra dans le bureau de Mr Conger, songeuse et intriguée.

— Oui ?

— Joyeux anniversaire, ma petite Stella !

Pendant un instant, la surprise de Stella fut à son comble, incapable de reconnaître la voix qui pourtant, par certains côtés, lui paraissait familière.

— Merci. Mais… mais *qui* est à l'appareil ?

— George, voyons, mon poussin ! Ne me dis pas que tu m'as complètement oublié ?

— George Bender ! Bien sûr que non. Euh, écoute George, je suis censée ne pas recevoir d'appels personnels au bureau. Je te l'ai déjà dit quand…

— Des clous ! trancha George. Tu ne travailles plus, je le sais. On est samedi et j'ai attendu qu'il soit midi tapant pour t'appeler. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, George, c'est que… En tout cas, merci beaucoup d'avoir appelé, mais…

Stella l'avait presque oublié, au bout de presque une année. Leur dernier rendez-vous devait même remonter à un peu plus longtemps. Bien sûr, elle l'avait revu depuis plusieurs fois par hasard, dont la dernière, il y avait à peine un mois, avec Marty. George l'avait saluée ; Stella s'était arrêtée pour lui présenter Marty et ils avaient bavardé quelques instants. Mais c'était tout de même bizarre qu'il l'appelle justement aujourd'hui et se soit souvenu de la date de son anniversaire… Non, ce n'était pas aussi étonnant qu'on aurait pu le penser, se rappela-t-elle soudain ; leurs anniversaires tombaient le même jour, George ayant seulement une année de plus qu'elle. C'était pour cela qu'il y avait pensé et l'avait appelée : ce n'était qu'une simple coïncidence.

— Joyeux anniversaire toi aussi, George, dit-elle. Quel effet ça fait d'avoir vingt-et-un ans ?

— L'effet d'avoir un an de plus qu'à vingt ans. Écoute, mon poussin, j'aurais dû t'appeler plus tôt mais ça s'est décidé juste ce matin. Il y a une petite fête, ce soir. Hank et Gladys, Butch et Donna, Fritz et… oh, qu'importe, ceux-là tu ne dois pas les connaître. Enfin

bref il y aura trois couples, plus moi et celle qui sera mon invitée. On pourrait… bon, c'est notre anniversaire à tous les deux, tu ne crois pas que ce serait l'occasion idéale pour enterrer la hache de guerre ?

— Mais, George… J'ai *déjà* un rendez-vous ce soir.

— Hoooo ! Avec le fi-fils à sa môman, sans doute ? Comment est-ce qu'il s'appelle, déjà ? C'est bien celui que tu m'as présenté l'autre jour ? Laisse-moi tomber ça, Stella. Tu iras au cinéma un autre soir.

Comment savait-il qu'ils allaient seulement au cinéma ? Son cerveau fonctionna furieusement pendant quelques secondes. Mais oui, elle avait parlé de Marty à une ou deux de ses amies et les nouvelles allaient apparemment très vite.

— Je suis désolée, George. Mais… je ne suis pas du genre à annuler un rendez-vous après avoir donné ma parole.

— Ça, je suis bien placé pour le savoir. C'est d'ailleurs un bon point à mettre à ton actif. Mais inutile d'annuler quoi que ce soit, tu n'as qu'à repousser ton rencart d'un jour ou deux. Quoi que tu aies prévu de faire, tu pourras le faire une autre fois. C'est aujourd'hui qu'a lieu cette petite fête, pas demain. Et ça promet d'être du tonnerre.

Du tonnerre. George allait encore boire plus que de raison et ses mains s'égareraient là où il ne fallait pas, toutes choses pour lesquelles elle s'était déjà fâchée avec lui, la fois où elle avait presque dû se battre pour l'empêcher de devenir *trop*… intime. Stella n'était pas une oie blanche. Elle avait goûté les baisers de George, nichée dans ses bras, et trouvé délicieux ce fourmillement électrique qui l'avait parcourue toute entière à l'idée d'être aimée, du moins désirée, *voulue.* Mais George était devenu vraiment trop insistant, trop… enfin l'exact opposé de Marty, qui lui…

Ah ça, mais qu'avait-elle à se sentir oppressée de la sorte ? Elle se maîtrisa.

— Je suis désolée, George, dit-elle en le pensant sincèrement. Mais…

— Il n'y a pas de mais qui tienne ! Dis oui, c'est tout. Je serais aussi sage que… que tu le voudras.

— C'est à dire que…

Elle faiblissait. Si bien qu'elle finit par céder.

— Bon, je vais voir si je peux repousser mon rendez-vous. Peut-être que Marty a quelque chose d'autre de prévu. Je vais lui parler. Est-ce que je peux te rappeler ?

— Sûr, mais avant une heure. Je t'appelle de chez moi ; j'y suis encore pour une heure. Je vais te dire, si tu peux…

— C'est ça, George, avant une heure. Que ce soit oui ou non. D'accord ?

— Parfait, si c'est oui. Mince, Stella, je… Bon, trêve d'attendrissement. Arrange-toi simplement pour venir, d'accord ? À

tout de suite.

Stella garda le combiné pressé contre son oreille, faisant semblant d'être toujours en communication ; elle avait besoin d'une minute ou deux pour réfléchir. Ou bien elle parlait à Marty maintenant, tout de suite, et sortait avec lui ce soir, auquel cas elle ne rappelait pas George, ou bien…

Oh, Marty, flûte, flûte, flûte et flûte. Pourquoi es-tu comme ça ? Pourquoi ne me tiens-tu pas la main dans le noir, au cinéma ? Tous les garçons le font, ou essayent. Pourquoi ne m'embrasses-tu jamais, au moins une fois de temps en temps ? J'ai envie d'un baiser qui soit un vrai baiser, pas un de ces petits bisous du bout des lèvres au moment de se quitter, et encore, on dirait que ça te pèse, que c'est un devoir. Je ne t'en veux pas de ne pas parler mariage, je sais bien que c'est impossible pour l'instant sur le plan financier, mais une jeune fille a besoin de… enfin de quelque chose. D'un peu d'affection. Être adorée de loin, adulée en silence, c'est trop peu. Je pourrais attendre, Marty, si au moins j'avais une raison de patienter, une raison d'espérer. Je pourrais t'aimer, Marty, oui. Mais je ne suis qu'une femme, une faible femme.

De nouveau maîtresse de ses émotions, Stella quitta le bureau de Mr Conger. Tout le monde était parti sauf Mr Willoughby et Marty.

Elle ne voulait pas se montrer cruelle. Un mensonge pieux était encore ce qui était préférable.

— Marty, c'était une de mes vieilles amies qui m'appelait. Elle se marie la semaine prochaine et enterre sa vie de jeune fille ce soir. Elle organise une petite fête entre filles, pour célébrer l'événement. Ça t'embêterait beaucoup qu'on se voit plutôt en début de semaine prochaine ?

— Bien sûr que non, Stella. Lundi, peut-être, ou mardi, si tu préfères.

— Ça m'est égal, Marty. Lundi, tiens, ce sera très bien.

Elle prit son manteau, posa son petit chapeau cloche sur sa tête et s'en alla, suivie par les yeux de Marty, adorateurs, et de Mr Willoughby, animés d'une lueur cynique. Non, Mr Willoughby n'avait pas dû écouter sa conversation avec George mais avait parfaitement entendu ce qu'elle avait dit à Marty et savait reconnaître un mensonge éhonté lorsqu'il en entendait un, même pieux.

— Marty, mon garçon, dit Mr Willoughby une fois Stella partie, il serait temps d'ouvrir un peu les yeux. Vous êtes en train de perdre cette jeune fille. Probablement l'avez-vous même déjà perdue.

Mais il ne prononça aucune de ces paroles à voix haute et les garda pour lui.

Ouvrez la porte d'un bureau, n'importe lequel, entrez et lancez à la cantonnade : « Est-ce que vous êtes heureux ? »

Tout le monde va se retourner et vous regarder comme si vous étiez tombé de la lune – il faut d'ailleurs l'être, pour poser une question pareille. Tout d'abord, le bonheur n'est qu'un état passager, éphémère. Seuls les idiots congénitaux nagent dans le bonheur perpétuel. Pour nous autres pauvres mortels, un sentiment de relatif contentement est ce que nous pouvons connaître de plus proche du bonheur, encore n'y avons-nous pas droit tous les jours, loin de là.

Etes-vous heureux ? Tout le monde vous regardera avec des yeux ronds.

Un bureau n'est pas un endroit où l'on puisse être heureux. Ce n'est qu'un lieu où l'on passe huit heures par jour pour gagner son pain et se trouver un toit pour dormir ; et bayer aux corneilles lors de vos rares moments de liberté, c'est-à-dire le soir après le travail et le dimanche, les corneilles, volatiles de peu de prix, étant tout ce qui vous soit permis. Oh, bien sûr, on peut parfois se sentir heureux, quand on s'est vu accorder une augmentation, par exemple (j'en ai obtenu une petite, au bout de mes six premiers mois de travail), mais l'exaltation se dissipe très vite et l'on retombe encore plus vite dans la grisaille du quotidien. Dans un bureau, dans la plupart en tout cas, personne n'éprouve le moindre intérêt pour ce qu'il fait ou le moindre sentiment de fierté à l'égard du devoir accompli, au contraire de ce que peut parfois ressentir un ouvrier habile de ses mains en contemplant le fruit de son travail.

On travaille uniquement pour gagner son pain quotidien et c'est d'un triste, d'un pesant. Alors, heureux ? Dieu, non !

Mais il y a des jours qui sont encore plus sinistres que d'autres et je vais maintenant vous en décrire un qui m'a particulièrement marqué. Pour six d'entre nous, cette journée-là avait débuté dans le couloir, à nous regarder tous les six en chiens de faïence parce que la porte n'était pas encore ouverte. Fait rarissime, Mr Willoughby était en retard. Mr Conger, le seul à disposer d'une autre clef, arrivait rarement avant huit heures et demie, quelquefois plus tard. Si Mr Willoughby n'arrivait pas bientôt, nous étions bons pour poireauter encore au moins une demi-heure.

Mais il fut là au bout de dix minutes.

— Désolé, dit-il en insérant la clef dans la serrure. Max Reisman est mort à sept heures ce matin. Sa mère m'a téléphoné et je suis allé voir si je ne pouvais pas faire quelque chose.

Tout le monde entra à sa suite ; personne ne gagna directement sa place et tous restèrent attroupés près de l'entrée.

— Quand sera-t-il enterré ?

C'est George Sperling qui avait posé la question.

— Il n'y a encore rien de décidé. Mais ce sera une cérémonie privée, juste les membres de la famille et quelques amis proches. Vous n'étiez que des collègues de travail et personne n'est obligé d'assister aux obsèques.

— Mais nous pourrions envoyer quelques fleurs, non ? Cette fois, c'était Marty qui avait parlé.

— Bien sûr, dit Mr Willoughby. Mais ne me comptez pas, j'en enverrai de mon côté.

— Je vais faire une quête, dit Marty. Euh… et Mr Conger ? Est-ce qu'il enverra des fleurs séparément, lui aussi ?

— Je ne sais pas. Il faudra le lui demander, Marty. Mais j'imagine qu'il se joindra à vous. Il ne connaissait pas Max personnellement, en tout cas pas aussi bien que vous autres.

Je fis plusieurs allers et retours ce matin-là et passai la plus grande partie du temps dehors, à croire que tout le monde s'était donné le mot pour m'envoyer en course. Je ne pouvais que m'en réjouir car, à chacun de mes retours, je retrouvais une atmosphère des plus moroses. Personne ne parlait et pas une seule plaisanterie ne fusait. Même Mr Willoughby ne semblait pas être le même que d'habitude.

Je revins de la banque au moment où tout le monde s'apprêtait à partir déjeuner. Je donnai à Mr Willoughby mon bordereau de remise, le liquide pour la caisse, et lui demandai s'il avait encore besoin de moi.

— Non. Allez manger, me dit-il.

C'était l'heure, en effet ; les sirènes venaient juste de s'arrêter.

— Pour Max, dis-je. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Non. Allez manger. Il est midi.

Je partis en même temps que Marty et le suivis jusqu'à la pension de famille, au bout de la rue, où il mangeait tous les jours et où j'allais moi-même parfois.

— Au fait, Marty, pour cette quête ? lui demandai-je.

— C'est déjà fait, répondit-il. Fred, vous n'êtes pas tenu d'y participer. Nous le connaissions tous mais il était déjà parti lorsque vous êtes arrivé.

— Mais je le connais, je l'ai rencontré. J'ai passé un après-midi avec lui. Nous avons joué aux échecs.

— Quand cela ? voulut savoir Marty, un peu surpris.

Je lui racontai alors ce qui s'était passé l'après-midi où Mr Willoughby était tombé malade et où je lui avais apporté du travail chez lui.

— Combien les autres ont-ils donné ? demandai-je.

— Un dollar ou deux. Sauf Mr Conger, qui s'est joint à nous : il a mis dix dollars. En tout, j'ai récolté dix-neuf dollars. Si vous y tenez,

vous pouvez mettre un dollar, ça fera un compte rond. On doit pouvoir obtenir quelque chose de bien, avec vingt dollars.

— Bien sûr que je veux participer, me rengorgeai-je.

Je sortis mon portefeuille mais là, j'hésitai un instant.

Une fois que j'aurais payé mon repas à la pension, il ne me resterait plus qu'un seul malheureux dollar – la paye n'était que demain. Si je le donnais à Marty, je devrais alors me passer de dîner ce soir et de petit déjeuner demain matin. Mais je décidai que c'était exactement ce que je voulais faire. Jeûner ne me ferait pas de mal et… et puis je me sentirais moins coupable, un tout petit peu moins, pour ne pas être retourné voir Max comme il me l'avait demandé, ne serait-ce que pour cette maudite belle aux échecs. Je me délestai donc de mon dernier dollar et le donnai à Marty.

— Je suppose que tout le monde aimait bien Max ? Comment se fait-il que vous n'en parliez jamais, les uns comme les autres ?

— Mais si, répondit Marty. C'était un garçon épatant et nous l'aimions tous beaucoup. Mais je crois… eh bien, je crois que personne ne savait que vous le connaissiez et il ne nous est jamais venu à l'idée d'en parler devant vous.

— Quelqu'un est allé le voir pendant qu'il était… malade ?

— Pour ma part, deux ou trois fois – trois, je crois. Et une fois, Mary et Stella sont allées le voir ensemble. Mais c'est surtout Mr Willoughby qui nous donnait de ses nouvelles. Il habite tout près et connaît très bien la famille Reisman. Pourquoi ?

— Simple curiosité.

Je me demandais en fait si l'un d'entre eux resterait en contact avec moi si j'étais à l'agonie. Mais je chassai bien vite cette pensée car je n'aime pas évoquer la mort.

Je passai l'après-midi quasiment transporté par la générosité de mon geste. Je me sentais même un peu noble d'avoir donné mon dernier dollar pour ces fleurs et de me priver ainsi de dîner et de petit déjeuner. Mais à mesure que cinq heures approchaient, je commençai à avoir faim. N'ayant rien d'un ascète, je demandai à Mr Willoughby s'il pouvait me prêter un dollar jusqu'au lendemain.

C'est facile, tellement facile, de passer à côté de George Sperling sans le voir. Mais attardons-nous un peu sur lui.

En ce moment, il est au lit avec sa femme. Ne vous attendez cependant pas à la description d'une folle joute amoureuse : il est en effet un peu plus de deux heures du matin et cela fait déjà trois heures que George et sa femme dorment. Qui plus est, un drap sépare chastement les deux époux car, en cette chaude nuit du début de l'été, George a choisi de dormir, seulement vêtu de son caleçon, sur le

dessus du drap. Ada Sperling, elle, de son côté, dort dessous. S'il s'est passé quelque chose entre eux plus tôt dans la nuit, il n'y en a maintenant plus trace. Ils respirent tous deux régulièrement et profondément, sauf quand George, qui a toujours eu le sommeil agité, se tourne d'un côté puis, un moment plus tard, se retourne de l'autre, ou bien se met sur le dos. Lorsqu'il reste étendu trop longtemps dans cette dernière position, il ronfle. Entendons-nous bien, il s'agit là de ronflements paisibles, pas d'un concert de barrissements nocturnes. La preuve, jamais ses ronflements ne réveillent Ada, ni même ne la dérangent, alors qu'elle aurait plutôt tendance à avoir le sommeil léger.

Cela fait maintenant quatre ans qu'ils dorment dans ce lit, après en avoir occupé d'autres, six ans durant. Celui-ci est un vieux lit en fer à la peinture écaillée ; les ressorts sont plus que fatigués et le matelas tout juste passable. Un bien pauvre lit, en somme, mais c'est le leur. Comme leur appartient tout ce que contient l'appartement, un trois pièces aménagé au-dessus d'un marchand de couleurs de Grantham Street, quartier qui ne compte pas exactement parmi les plus huppés de la ville. Piètre consolation, mais consolation tout de même, n'ayant jamais rien connu de mieux, ils n'ont pas l'impression de tenir le bas du pavé.

Il y avait moins de consolation, surtout en ce qui concernait George, moins apte que sa femme à prendre les choses comme elles venaient, dans le fait qu'ils ne connaîtraient sans doute jamais beaucoup mieux. Il y a des gens qui sont nés pour habiter les beaux quartiers et à qui tout réussit, d'autres au contraire qui réussissent tout juste à survivre et qui n'arriveront jamais à rien. Que ce soit par manque d'aptitude, de confiance en soi, de maîtrise ou de quelque chose d'autre, plus difficilement définissable, ceux-là sont condamnés à la médiocrité. Peu importe la voie qu'ils ont choisie ou le nombre d'emplois auxquels ils se sont essayés (et ils en essayent beaucoup, du moins au début, jusqu'au moment où ils découvrent, si cette révélation leur vient un jour, que la poisse qui semble s'acharner sur eux n'est pas due à leur mauvaise étoile mais à eux-mêmes), peu importe tout cela donc, pour eux la chanson est toujours la même.

Certains de ces hommes, et ils sont plus nombreux que l'on pourrait le penser, croyant sortir de ce cercle infernal, baissent les bras, abandonnent le combat et deviennent des ratés, des épaves, des clochards ou des ivrognes, la lie des bas-fonds. Il règne une certaine sécurité dans les bas-fonds. On ne peut pas perdre son emploi quand on n'en a pas, ou quand on n'en cherche même plus. Une fois touché le fond, il est en effet difficile de tomber plus bas.

Soyez sans crainte, George Sperling ne connaîtra jamais un tel sort. Cela fait maintenant dix ans qu'il a épousé Ada ; il l'aime et elle

est sa planche de salut. Certes, il ne l'aime plus aussi passionnément qu'aux premiers jours de leur mariage, mais éprouve pour elle une passion calme et rassurante. Amour partagé. Ada connaît les règles du jeu et n'attend pas de lui plus qu'il ne serait capable de lui apporter. George le sait et sait qu'elle le sait. Ada n'a jamais été habituée à gagner sa vie et serait bien plus malheureuse sans lui qu'en sa compagnie. La trentaine maintenant dépassée, Ada n'a rien d'une reine de beauté. Une terne épouse, peut-être, diraient certains, mais c'est la sienne. Ada n'appartient qu'à lui.

Certains de ces hommes élèvent des familles nombreuses – même s'ils ne sont pas capables de faire vivre leur progéniture – et subliment leurs espoirs en les transmettant à la génération suivante.

Il n'y a pas de danger qu'une telle chose arrive à George Sperling. Ada aurait bien voulu avoir un enfant et George n'y aurait pas été opposé. Après avoir vainement tenté d'en avoir un pendant plusieurs années (tentative qui n'avait toutefois rien eu de désagréable), ils étaient allés consulter un spécialiste. Après avoir examiné Ada, ce dernier lui avait dit qu'elle ne pourrait malheureusement jamais avoir d'enfants. Je vous passe les explications techniques, qui sont sans importance. Si le diagnostic du gynécologue est juste, c'est là un échec dont la responsabilité n'est pas imputable à George. Mais est-il réellement à blâmer pour les autres échecs qui ont jusqu'à présent émaillé sa vie ?

Il aurait pu faire son bonhomme de chemin, en tant que mineur de fond, et même devenir porion, aurait-il persisté dans son premier emploi. Mais rien à faire, il était dit que, même là, le destin lui serait contraire. Il était né et avait grandi à Varney, Virginie occidentale, petite ville minière où l'on extrayait le charbon. Son père avait débuté comme simple mineur et avait réussi à s'élever jusqu'au poste d'aide-porion, ce qui était mieux mais n'allait tout de même pas chercher bien loin, les aides-porions gagnant en ce temps-là beaucoup moins que ce que les mineurs gagneraient seulement quelques années plus tard, grâce à John Lewis et au syndicat UMW[6]. Kurt Sperling avait fait beaucoup d'enfants et les plus vieux souvenirs de George étaient ceux d'une existence précaire, au jour le jour. L'été, alors qu'il allait toujours à l'école, il travaillait comme galibot. (Un galibot séparait le schiste du charbon qui défilait devant lui sur un convoyeur. C'était un travail dur et salissant qui ne rapportait qu'une misère.) En quittant l'école, George haïssait la vue, le contact, l'odeur et même la seule idée du charbon et avait décidé de quitter Varney, où il n'y avait pas de travail pour lui, excepté à la mine. Mais pour cela, il lui fallait mettre de l'argent de côté et il avait donc dû redescendre dans la mine. Il était assez fort et costaud pour faire autre chose que le galibot, aussi était-il devenu aide-mineur, ce qui payait un peu mieux,

neuf dollars par semaine, pour être exact. Une partie de cette somme mirifique allait naturellement à sa famille pour sa nourriture et son hébergement. Il devait également puiser dans son pécule pour s'acheter ses vêtements mais avait réussi à économiser deux dollars par semaine. Au bout d'un an, il comptait disposer d'une centaine de dollars – telle était en effet la hauteur où il avait fixé la barre pour fuir Varney. En avait-il ressassé des projets, songeant à tout ce qu'il ferait, une fois ce premier but atteint. Oui, des projets magnifiques, merveilleux, de fiévreux projets d'adolescent qui cherche désespérément à échapper à son environnement.

Il avait déjà choisi Cincinnati comme point de chute, où il n'avait pourtant jamais mis les pieds. (Il n'avait jamais été plus loin que Charleston, Virginie occidentale ; bien que ce fût une grande ville, comparée à Varney, la cité ne lui avait pas plu et il désirait mettre encore plus de distance entre lui et la première mine de charbon.) Dans un rayon de trois cents kilomètres, Cincinnati était la seule grande ville qui lui avait paru acceptable. Pittsburgh était bien située à la même distance, mais qui disait Pittsburgh disait mines de charbon et il ne voulait plus en entendre parler. Il n'y avait pas une seule mine dans les environs de Cincinnati. C'était, disait-on, une ville prospère et en pleine expansion. Son surnom, Queen City, avait frappé son imagination. Oui, George avait envie de courtiser une reine, la courtiser et la conquérir.

Et pour ce faire, George avait religieusement déposé chaque semaine ses deux dollars sur un compte épargne, quitte à se retrouver sans un liard en poche le reste de la semaine.

C'est alors que les choses avaient commencé à mal tourner, première étape de la longue suite de malheurs qui allaient s'abattre sur lui. Au bout de quinze semaines d'épargne forcenée, un vent de panique comme il y en avait souvent à l'époque avait balayé toutes les places financières du pays ; les gens s'étaient rués sur les banques et, comme les banques avaient souvent l'habitude de le faire en ce temps-là, celle de Varney avait fait faillite et George avait été refait de ses trente dollars. Depuis, écœuré par ce triste épisode, il ne faisait plus confiance aux banques et conservait ses économies sous son matelas. Mais la malchance avait frappé à nouveau, cette fois sous un masque différent. Quatre mois après ces premières déconvenues bancaires, alors qu'il avait réussi à économiser trente-six dollars, la grève avait éclaté à la mine.

Cette nuit-là, son père l'avait pris à part.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon. Ça ne durera pas.

Oui, mais cela pouvait aussi bien durer quelques jours que quelques mois. Quelques jours, encore, ils auraient pu s'en sortir, mais si la grève durait ne serait-ce que quelques semaines, toutes les

économies de la famille y passeraient, y compris celles de George.

— Papa, avait alors dit George. Je pars. Je me débrouillerai avec ce que j'ai.

Et son père, le comprenant, avait hoché la tête.

Sa fortune étant bien moindre que ce qu'il avait espéré, il avait voyagé dans des wagons de marchandises et atteint Cincinnati deux jours plus tard. Il avait dix-sept ans et l'on était en 1906.

Il s'en était sorti. Il avait travaillé comme garçon de salle, vendeur de crèmes glacées, serveur, magasinier, ce qui lui tombait sous la main. De tels emplois ne sont pas stables, en tout cas les siens ne l'étaient pas, et il avait connu des périodes de chômage qui l'avaient toujours empêché de prendre vraiment le bon départ. Mais il s'était accroché aux branches et avait réussi à survivre. Sans négliger l'avenir pour autant, il avait lu, étudié et pris des cours du soir pendant deux ans. Il n'avait jamais obtenu les diplômes du secondaire, ayant fait l'impasse sur certains sujets imposés qu'il avait jugés sans importance ou sans intérêt pour lui – les langues étrangères, par exemple – mais, de façon générale, il avait acquis l'équivalent d'une solide instruction, supérieure par certains côtés à celle qu'il aurait pu acquérir au lycée s'il avait continué ses études. Il ne s'était pas contenté des matières classiques et avait également tâté des études commerciales. C'est ainsi qu'il avait étudié le démarchage et la représentation, bien que cela ne lui fût alors d'aucune utilité : il était trop timide pour oser se lancer dans le porte-à-porte et pas encore assez mûr d'apparence pour la représentation, il avait également étudié la comptabilité mais, bien qu'il fût d'une intelligence plutôt supérieure à la moyenne, avait découvert à cette occasion qu'il n'avait pas la tête aux chiffres. En effet, s'il avait réussi sans trop de mal à assimiler les grandes lignes de la comptabilité, il était incapable de recommencer trois fois la même addition sans obtenir un résultat différent à chaque fois. Non, ce qui l'avait le plus intéressé, lors de ces années studieuses, c'était la littérature. Le sujet ne lui était évidemment d'aucune utilité en matière commerciale mais lui avait tout de même permis d'améliorer la grammaire rudimentaire de ses modestes débuts. Ce brave George aimait bien lire et, ayant mordu à l'hameçon, était devenu fort savant sur toutes sortes de sujets absolument impropres à nourrir leur homme. Je ne veux pas dire par là qu'il devint, que ce soit à cette époque ou plus tard, un intellectuel, non, mais à le voir, vous n'auriez jamais reconnu en lui l'ex-galibot de Varney. En littérature, ses auteurs favoris étaient Alexandre Dumas et O'Henry – ce dernier était mort en 1910, l'année même où George l'avait découvert, mais avait laissé derrière lui un nombre considérable d'ouvrages, qu'il avait finalement tous lus et avait relus avec plaisir plusieurs fois par la suite. Il aimait aussi Rudyard Kipling mais pas, pour diverses raisons,

Horatio Alger, ayant appris dès sa prime jeunesse qu'il y avait plus de réalisme dans les rodomontades des mousquetaires d'Alexandre Dumas que dans les histoires de cireurs de chaussures ou de gueules noires qui deviennent millionnaires en l'espace d'une nuit.

Les années étaient passées. En 1913, à vingt-trois ans, alors qu'il était à Cincinnati depuis cinq ans, George avait épousé Ada et avait fini par se rendre à l'évidence : jamais il ne ferait d'étincelles, du moins pas tout de suite. Mais cela n'avait aucune importance pour Ada. « Voyons George, » disait-elle, « tu as un *travail.* Qu'est-ce que tu veux de plus ? » Et en 1913, le travail de George (il était alors manutentionnaire) était aussi bon que tous ceux qu'il avait occupés jusque-là et semblait devoir durer, au contraire de la plupart des autres. (En fait, la firme devait déposer son bilan six mois plus tard.) Ada était une jeune femme intelligente qui n'avait pas la tête dans les nuages. Elle n'était pas très belle (si tel avait été le cas, George aurait été trop intimidé et n'aurait jamais osé lui adresser la parole), mais avait l'avantage, du point de vue de George, de ne pas avoir été élevée dans du coton, ça non. Son père, conducteur de tramway, était souvent réduit à de longues périodes d'inactivité par suite de rhumatismes. Ada ne demandait donc pas grand-chose à la vie et aimait son George comme celui-ci ne l'avait jamais été. À moins (hypothèse douteuse) d'avoir pu trouver mieux ailleurs avec une femme qui lui aurait donné la descendance qu'il ne pouvait pas avoir avec Ada, George n'aurait pu rêver meilleure compagne.

Ils n'avaient jamais connu de querelle sérieuse et, après dix ans de vie commune, étaient devenus très proches, même s'ils n'étaient plus aussi follement amoureux qu'à l'époque de leur lune de miel, laquelle avait consisté en une croisière sur l'Ohio jusqu'à Louisville et englouti toutes les économies de George. Ils avaient débuté sans un sou devant eux. Aujourd'hui, dix ans plus tard, la situation était un peu meilleure, en ce sens qu'ils possédaient les pauvres meubles qui encombraient les trois pièces de leur appartement et cent cinquante dollars d'économies, mais c'était tout. Il y avait eu trop de périodes de chômage, durant les huit premières années de leur mariage, pour qu'ils soient logés à meilleure enseigne.

Par moments, ils avaient même connu de sévères périodes de vaches maigres et avaient dû s'endetter. Mais Ada était une bonne maîtresse de maison et, depuis que George travaillait chez Conger & Way, cela faisait maintenant deux ans, ils avaient pu rembourser toutes leurs dettes.

Conger & Way. C'était sa troisième place de représentant et, dans la mesure où il l'occupait toujours, le meilleur emploi de sa carrière. Certes, il était rémunéré uniquement à la commission et ses gains étaient la moitié de ceux de Brian Danner. Mais c'était suffisant pour vivre, en tout cas plus qu'il n'avait jamais gagné dans la plupart de ses emplois précédents, du moins ceux qu'il avait pu garder quelque temps. Il était toujours possible d'espérer une amélioration et tel avait d'ailleurs été le cas, avant la baisse d'activité qui affectait actuellement tous les secteurs de l'économie. Il savait que Mr Conger n'était pas très satisfait de ses performances – il le lui faisait remarquer assez souvent – mais il n'y avait pas de menace de licenciement dans l'air, pas encore.

L'un dans l'autre, il jouissait d'une sécurité relative, supérieure à tout ce qu'il avait déjà connu, et, s'il réussissait à tenir encore un peu, à se faire un peu plus de connaissances dans le métier et à gagner d'autres clients, peut-être que cet emploi se révélerait finalement la chance de sa vie.

Regardez-le. Il entre assez de clair de lune par la fenêtre ouverte pour nous permettre de le voir clairement, maintenant que nos yeux sont habitués à l'obscurité. Il est de taille moyenne et n'a qu'un léger embonpoint. À présent que nous le voyons tout nu (oui, oui, il a gardé son caleçon, mais nous n'irons pas y mettre notre nez), vous pouvez constater comme moi qu'il est affligé d'une légère difformité, imperceptible lorsqu'il est habillé : son avant-bras droit, entre le coude et le poignet, est anormalement fort, distordu par un cal. C'est là le résultat d'une fracture, fruit d'une chute de son perchoir, à la goulotte qui alimentait le convoyeur en minerai, lorsqu'il avait quatorze ans. Cette fracture avait été réduite, plutôt mal que bien, par un médecin de campagne, mais avait tout de même eu pour conséquence de le faire réformer et lui éviter d'être appelé sous les drapeaux. De tous les employés du bureau, seul Mr Willoughby avait réellement connu la guerre. Brian Danner avait été incorporé dans l'armée, ainsi que je l'ai déjà signalé, mais il n'avait jamais pris part au moindre combat. Mr Conger, lui, était bien trop vieux, et Marty Raines un peu trop jeune. L'armistice avait été signé au moment où Marty aurait été en âge d'être appelé, prouvant ainsi l'efficacité des prières de sa mère, qui avait imploré le Seigneur jour et nuit pour qu'un tel malheur lui soit épargné.

Mais c'est George Sperling qui nous intéresse en ce moment. Il vient de se mettre sur le dos et nous pouvons donc enfin voir son visage. Au repos (mais également à tout autre instant de la journée), on ne saurait au juste qualifier un tel visage, qui n'est ni fragile, ni déterminé comme celui de Brian Danner, ni beau, ni laid. Hormis le fait que ses yeux sont clos, c'est un visage qui ressemble étonnamment

à celui qu'il arbore pendant la journée. Certains portent un masque – avenant, ou bien moins recommandable – et font toute autre figure en privé ; George Sperling, lui, n'est pas de ceux-là.

Mais le voilà maintenant qui s'agite dans son sommeil et remue comme s'il rêvait, se tournant d'un côté puis de l'autre. Il rêve et ce ne semble pas être un rêve agréable. Ses lèvres bougent légèrement et laissent échapper un gémissement – rien qui puisse réveiller Ada, cependant. Ses yeux s'ouvrent et il s'éveille, de nouveau réveillé par ce rêve qui ne cesse de le tourmenter, comme cela s'est déjà produit une bonne demi-douzaine de fois. Un rêve qui n'est pas tout à fait un cauchemar (bien que ses cris étouffés et ses geignements aient déjà réveillé Ada par deux fois), mais il n'y a pas de ligne de démarcation très précise entre un mauvais rêve et un cauchemar.

Étendu dans le noir, George essaye de se rappeler son rêve, *tout* son rêve, et de l'imprimer dans sa mémoire, tout au fond de son esprit, de façon à pouvoir s'en souvenir au matin. Il sait, autant par ses lectures que par expérience personnelle, que presque tous les rêves s'effacent au cours des quelques secondes qui suivent le réveil. Mais si, durant ces quelques secondes, on se concentre assez, alors que le rêve est encore frais dans la mémoire, on peut le mémoriser et s'en rappeler plus tard, du moins en conserver les premières impressions, à défaut du rêve lui-même. Une mémoire de secours, en quelque sorte, à qui il manque les couleurs et la texture du rêve, mais c'est toujours mieux que d'en perdre complètement la trame.

Il marchait dans une rue, seul. Une rue de Cincinnati, qu'il connaissait, ou bien alors une rue inconnue dans une ville inconnue ? Il ne se rappelle plus s'il y avait des détails précis sur des lieux précis mais ne le croit pas. C'était une rue, tout simplement.

Le soir tombait mais le crépuscule était bizarre, nimbé de rose. Le ciel tout entier était rose, comme s'il y avait une forêt en flammes aux portes de la ville – une forêt ou autre chose. Ces cieux barbouillés de rose le mettaient étrangement mal à l'aise.

Il allait à la gare prendre le train. La gare n'était qu'à quelques rues de là, droit devant lui ; il avait donc tout le temps d'attraper son train, mais n'en connaissait pas – c'est-à-dire qu'il ne le savait pas dans son rêve et ne pouvait par conséquent s'en rappeler désormais – la destination. La seule chose qu'il savait, c'est qu'il devait prendre ce train, même s'il n'avait pas besoin de se presser.

Au loin, dans le crépuscule enluminé de rose, il avait entendu le sifflet d'une locomotive. Ce ne pouvait pas être son *train, à moins qu'il ne vienne juste d'entrer en gare, puisqu'il ne devait pas partir avant une demi-heure. Les trains arrivent parfois en avance mais ne partent jamais avant l'heure.*

À un certain moment, il avait remarqué une enseigne qui annonçait

« SALOON ». (En fait, il y avait quelque chose d'autre derrière le mot « saloon », c'était le Saloon Machinchose, mais il ne s'en rappelait plus, s'il y avait seulement pris garde dans son rêve.) Il avait le temps, tout le temps, de prendre un verre en vitesse et avait poussé les portes battantes de l'établissement. C'était un saloon, un vrai, pas un bar clandestin. En toute logique (son esprit conscient le lui disait maintenant) la scène devait se dérouler avant la prohibition car il semblait normal et naturel d'entrer dans un saloon la tête haute.

Il n'y avait pas d'autre client. Derrière le comptoir, le barman, ou le propriétaire des lieux, ressemblait à un singe. (Ou bien était-ce un vrai singe ?) Après s'être assis à l'un des tabourets alignés le long du comptoir, George avait demandé une bière. (Demandé ? Il ne se rappelait pas du son de sa voix ; la conversation avait peut-être été télépathique, ou subvocale, comme il arrive souvent dans les rêves, où nous « parlons » à des gens sans utiliser notre voix et où des gens nous « parlent » sans qu'on entende la leur.) Quoi qu'il en soit, une bière s'était soudain trouvée devant lui.

Il avait alors demandé au barman – ou au singe (bien qu'il ne se souvînt toujours pas d'avoir employé un seul de ces mots) : « Dites, vous avez-vu le ciel ? Que se passe-t-il ? Il y a un incendie quelque part ou quoi ? »

Le barman n'avait pas répondu, ou alors il ne s'en rappelait plus. George avait haussé les épaules et une pensée lui était venue subitement à l'esprit. (Une pensée issue de son propre esprit, ou bien en réaction à quelque chose qu'avait dit le singe-barman ?) C'était peut-être la fin du monde ?

La fin du monde, vraiment ? Il avait bien ri à cette idée et porté sa chope à ses lèvres. (Il n'aurait su dire à présent quel goût elle avait, mais c'était de la bonne bière, de la vraie.)

Sa bière terminée, il avait brusquement pris conscience que l'heure tournait et qu'il avait un train à prendre. Il avait vainement cherché des yeux une horloge. Il y en avait bien une, accrochée au mur, mais elle n'avait pas d'aiguilles.

Il s'était levé à la hâte et était sorti du bar en courant presque. Le ciel était plus rose et lumineux, presque rouge, que tout à l'heure – il y avait maintenant combien de temps ?

Sans transition aucune, il s'était retrouvé à la gare. Il fallait faire vite et il était passé devant les guichets sans s'arrêter – il achèterait son billet dans le train, à moins (on est rarement au courant de ces choses dans les rêves) qu'il ne l'ait déjà pris.

Surgissant sur le quai, il avait vu son train s'éloigner en tanguant sur les voies, encore à quelques mètres seulement mais déjà hors de portée. Dix mètres, puis cent.

Devant lui sur le quai, le chef de gare regardait lui aussi le train disparaître au loin. Sans se retourner, il avait dit (oui, dit, George se

rappelait parfaitement du son de sa voix) : « C'est trop bête que vous l'ayez manqué, monsieur. C'était le dernier. »

George s'était d'abord senti catastrophé puis avait éclaté de rire. La belle affaire, que de devoir passer la nuit dans la salle d'attente. « À quelle heure est le prochain, demain matin ? » avait-il demandé.

« Vous ne comprenez pas, » avait répondu le chef de gare. « C'était le dernier. » Pour la première fois, l'homme s'était retourné et George avait alors vu sa tête, contre l'écarlate du ciel en fusion. Sa tête mais pas son visage, car il n'en avait pas.

C'est alors qu'une peur effroyable l'avait réveillé et le rêve s'était interrompu là.

Paisiblement allongé dans son lit, George était cette fois sûr d'avoir réussi à capturer son rêve en totalité. À moins, bien entendu, qu'il n'y ait eu d'autres péripéties avant la partie dont il se souvenait, dans la rue sous le ciel ensanglanté de rose. Mais il ne le croyait pas, il était certain qu'il n'y avait rien eu d'autre.

S'en rappelerait-il aussi bien au matin ? S'il se levait et y réfléchissait un moment, il était sûr d'y parvenir. Alors que s'il se rendormait maintenant, il ne lui en resterait peut-être rien.

Il se glissa discrètement hors du lit, trotta, pieds nus, jusqu'à la cuisine et referma doucement la porte derrière lui avant d'allumer la lumière. Il avait envie de boire quelque chose mais ce n'était malheureusement pas possible. Saleté de prohibition ; avant cet amendement scélérat, il y avait toujours, dans les périodes où ils étaient raisonnablement en fonds, ne serait-ce qu'une larmiche de bière dans la glacière, parfois quelque chose de plus costaud sur l'étagère du placard. Il était encore possible de se procurer de l'alcool, malgré la prohibition, mais cela coûtait maintenant beaucoup trop cher pour en avoir sous la main en cas de pépie nocturne.

Il se versa un verre de lait, pensif. Un rêve comme celui-ci devait signifier quelque chose, mais quoi, au juste ? Il ne « croyait » naturellement pas aux rêves, au sens romantique du terme, mais les rêves venaient de l'inconscient, et, embrouillaminis sans signification comme l'étaient la plupart des songes, un rêve *récurrent* devait avoir un sens précis, symbolique probablement.

Le dernier train. Son subconscient essayait-il de l'avertir de quelque chose, quelque chose qu'il avait oublié ou qu'il allait manquer ? Si oui, qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Il avait manqué son train parce qu'il s'était arrêté en chemin boire un verre, mais dans la vie réelle, il n'avait jamais manqué le moindre tortillard à cause d'une halte dans un bar. Surtout depuis que la prohibition avait mis l'alcool hors de prix et qu'il avait été forcé de réduire sa consommation. Il buvait un petit coup de temps en temps,

oh jamais beaucoup, deux ou trois fois dans la semaine, peut-être. Et jamais pendant les heures de travail. Et en tout cas pas assez pour nuire le moins du monde à sa santé. Suffisamment pour faire un léger accroc au budget familial, sans doute, mais ce n'était jamais bien méchant ; Ada n'y faisait pas attention et aimait bien l'accompagner à l'occasion, quand il ramenait un peu de bière à la maison. Elle mettait chaque semaine quelques dollars de côté sur son salaire ; si jamais il – et elle, la chère enfant – supprimaient totalement l'alcool, ils pourraient économiser un tout petit peu plus, ce qui leur ferait une belle jambe, tiens.

George se replongea dans son rêve, cherchant à en forcer la clef. Mais les détails étaient les mêmes – seulement un peu plus vagues – et avaient toujours aussi peu de sens. Probablement que tout cela n'en avait d'ailleurs aucun, rêve récurrent ou pas, et à présent qu'il avait réussi à saisir la totalité de son rêve, au lieu de n'en retenir que quelques fragments décousus comme cela avait toujours été le cas précédemment, maintenant qu'il y avait réfléchi et l'avait analysé sous tous les angles, peut-être ne le referait-il plus jamais.

Bon, il aurait tout le temps d'y repenser demain et d'envisager les choses sous un nouvel éclairage.

Il finit son verre de lait et retourna se coucher. L'air s'était un peu rafraîchi et il se glissa sous le drap au lieu de s'étendre dessus. Ada avait changé de position et lui faisait maintenant face ; lui tournant le dos, il glissa son corps dans la chaleur du sien et se lova tout contre elle.

Ada ne se réveilla pas mais tendit la main par-dessus son épaule et la posa sur sa poitrine. Sans qu'il soit besoin de parler, c'était un geste qui voulait dire : « Je t'aime. Je dors mais si tu *veux* que je me réveille… »

Sa propre main se tendit en arrière et se posa sur le flanc d'Ada, geste qui signifiait : « Je t'aime. Ça va. Dors, ne te réveille pas. »

Quelques secondes plus tard, George dormait à poings fermés.

Considérée comme un moyen de produire des richesses, ce qu'elle est d'ailleurs foncièrement, on peut dire qu'une entreprise n'existe que lorsqu'elle commence à rapporter. Avant ce stade, ce n'est encore qu'un espoir, une lueur de désir dans l'œil du patron qui veut monter son affaire. On peut dire qu'elle meurt quand elle cesse de rapporter. Le cadavre peut être maintenu artificiellement en vie pendant quelques semaines, voire quelques mois, et divers essais de réanimation peuvent être tentés – poumon artificiel, bonbonnes d'oxygène, injections d'adrénaline dans le muscle cardiaque, augmentations de capital. Ces mesures désespérées s'avèrent parfois

salutaires, mais seulement si la cause du passage au rouge est une cause externe ou temporaire, qui n'est pas due à l'entreprise elle-même, comme un krach boursier ou une brusque récession. Si le patron parvient à maintenir la tête du moribond hors de l'eau jusqu'à la fin du krach ou la reprise économique, l'entreprise peut espérer survivre, mais une fois que le rouge s'est coagulé dans ses veines, la décomposition s'installe.

Selon ces critères, l'entreprise Conger & Way, telle que je vous la décris à l'automne 1923 – seize mois après y avoir débuté – faisait encore partie des vivants. Elle était même en excellente forme. Les profits étaient indéniablement beaucoup moins élevés que pendant la guerre, alors que l'industrie de la machine-outil tournait à plein régime et avait connu un bond qui avait duré jusqu'à la fin de l'année 1918 (c'était vraiment trop bête, songeait souvent Mr Conger, que Harry soit mort en 1913 et n'ait pas connu l'ivresse de ces années glorieuses), mais restaient tout de même supérieurs à ceux atteints avant-guerre. Même la courte récession des années 1919-1920 était oubliée. Oui, Conger & Way était une entreprise en bonne santé.

Une ombre toutefois, s'abattit sur ce tableau idyllique. Une ombre qui toucha d'abord Mr Conger, le reste d'entre nous n'ayant rien à perdre, à part notre emploi, un certain jeudi matin de septembre sur le coup de dix heures. Il était arrivé plus tard que d'habitude. Les deux représentants étaient naturellement déjà partis depuis longtemps. Chacun vaquait à ses occupations habituelles. Dépouillant le courrier du jour, Mr Conger tomba en arrêt sur la dernière lettre.

Il la relut trois fois, bien qu'une seule lecture lui ait suffi pour en extraire toute la substantifique moelle, et resta cloué sur sa chaise, incapable de se lever. Ses lèvres bougèrent un peu mais aucun son ne sortit de sa gorge, tic habituel et dont il n'était absolument pas conscient qui se produisait lorsqu'il réfléchissait intensément.

— Willoughby, appela-t-il au bout de plusieurs minutes, juste assez fort pour être entendu par-dessus le murmure des conversations.

— Oui, Mr Conger ?

— Entrez. Fermez la porte.

Il y avait de la conférence dans l'air. Et pas spécialement réjouissante, si Mr Willoughby ne se trompait pas sur l'expression du visage de son patron. Ce n'était pas de la colère, qu'il pouvait y lire, non, mais de l'inquiétude, du souci. Soit, se résigna-t-il en fermant la porte, en avant donc pour le prêche.

— Asseyez-vous, Jeff.

C'était là le protocole classique. En présence des autres employés, Mr Conger appelait Geoffrey Willoughby par son nom, sans toutefois le faire précéder de « monsieur ». En petit comité, à moins d'être de mauvaise humeur, il l'appelait Jeff. Quant à Mr Willoughby, il

appelait naturellement toujours Mr Conger « Mr Conger ». Cette règle ne souffrait qu'une seule exception, rare et employée en manière de plaisanterie : Mr Willoughby appelait alors parfois Mr Conger « patron ». Aujourd'hui cependant, il était clair que Mr Conger n'était pas d'humeur à plaisanter.

Mr Willoughby s'assit comme il en avait été prié.

— Prenez un cigare, Jeff.

Voilà qui n'arrivait qu'exceptionnellement et voulait donc dire que l'affaire était d'importance. On n'était encore qu'en milieu de matinée et Mr Conger ne fumait habituellement son premier cigare de la journée qu'après le repas de midi. Nonobstant ce sain précepte, il s'en choisit un lui aussi. Mr Willoughby se pencha par-dessus le bureau pour lui tendre une allumette puis alluma le sien.

— Aaah, dit Mr Conger après avoir tiré une profonde bouffée de son havane. Mauvaises nouvelles, Jeff. Tenez, lisez ça.

Mr Willoughby prit la lettre tendue, remarquant que si elle portait bien l'en-tête de la société Beamis-Hodgson, la signature n'était pourtant pas celle de W.C. Corey, le directeur commercial avec qui ils avaient l'habitude de traiter, mais celle du président-directeur général B.R. Hodgson.

« Nous avons le regret de vous informer que… »

Il ne lui fallut que deux secondes pour comprendre ; la teneur de la lettre était assez claire. Le contrat de commission qui liait Conger & Way et Beamis-Hodgson sur Cincinnati et ses environs expirait le premier octobre prochain et Beamis-Hodgson était au regret de ne pouvoir le reconduire, ayant en effet décidé, à compter de cette dernière date, de s'implanter à Cincinnati.

— Ils nous mettent le couteau sous la gorge, dit Mr Willoughby. Moins d'un mois.

Mr Conger soupira.

— Je suppose qu'ils viennent juste de prendre leur décision, mais ça faisait longtemps qu'ils y pensaient. Quand nous avons renouvelé le contrat, l'année dernière, Hodgson m'avait averti de ce projet, mais je croyais qu'il s'agissait de paroles en l'air, qu'ils cherchaient simplement à me faire peur dans le but de négocier leur remise à la baisse. J'aurais dû m'en inquiéter plus tôt mais je n'ai pas pris ça au sérieux. Je croyais que ça ne se ferait jamais.

C'était pourtant bel et bien ce qui allait se passer et ce n'était pas bon, mais alors pas bon du tout. Beamis-Hodgson était la firme la plus importante, parmi la douzaine de fabricants avec lesquels Conger & Way travaillait ; le matériel Beamis-Hodgson était non seulement le meilleur mais celui qui se vendait le mieux. À elle seule, la société pesait près du tiers du chiffre d'affaires global. La gamme Beamis étaient si universellement connue et appréciée dans la profession que

Mr Conger n’avait jamais songé à s’en adjoindre une autre.

— Que faire ? demanda Mr Willoughby.

— D’abord, mes valises, Jeff, dit Mr Conger en soupirant, lui qui avait horreur des voyages. Ensuite, partir à la pêche, voir comment limiter les dégâts. Surtout les abrasifs, qui sont notre gros problème. Sur le reste, on pourra toujours trouver des produits de remplacement, mais pour les abrasifs, non. Donc…

— Il y a aussi les treuils, fit observer Mr Willoughby.

— Oui, mais c’est moins urgent. C’est bien le diable si on en vend un par mois, mais les abrasifs, on en vend tous les jours. Je crois que Hotchkiss, à Pittsburgh, serait la meilleure solution. Ils ne sont pas distribués sur Cincinnati, excepté dans les magasins de détail, et leur gamme est tout à fait complète. Il y a deux ans, ils auraient bien voulu conclure un accord avec nous, mais ça marchait tellement bien avec Beamis-Hodgson que… Bon, on verra bien, envoyez-leur un télégramme. Demandez un rendez-vous pour lundi prochain.

— Quelqu’un en particulier, ou bien juste le directeur commercial ?

— Non, Hotchkiss lui-même. Le président. Je ne connais pas son prénom ou ses initiales mais vous devriez pouvoir trouver ça dans l’annuaire du commerce. Qu’il télégraphie sa réponse et précise l’heure qui lui convient. Ensuite, s’il est d’accord, voyez quand il y aura un train. Euh… j’aimerais partir dimanche soir. Réservez-moi une couchette et envoyez Fred chercher le billet.

— Je vous réserve aussi une chambre ?

— Euh… oui. Au *Blackwood.* Mais si nous recevons la réponse de Hotchkiss aujourd’hui, réglez ça par courrier.

— Bien. Rien d’autre ?

— Quand vous aurez trouvé les coordonnées de Hotchkiss dans l’annuaire, apportez-le moi. L’annuaire, s’entend. Pendant que je serai à Pittsburgh, autant en profiter pour prospecter quelques entreprises – Pittsburgh est une grande ville – et voir s’il n’y aurait pas moyen de s’entendre. Je resterai probablement absent plusieurs jours. J’en profiterai pour essayer de régler en même temps ce problème de treuils. Et j’aimerais aussi trouver moins cher que Great Western pour les lubrifiants. Leurs produits sont excellents mais je trouve leurs prix un peu surévalués. Certains clients qui se fournissaient exclusivement chez nous achètent maintenant leurs huiles ailleurs parce qu’ils les payent meilleur marché.

— Je ne laisserais cependant pas tomber Great Western, dit Mr Willoughby. C’est une marque renommée à la qualité éprouvée.

— Bien sûr que non, mais ce serait aussi bien de pouvoir proposer une seconde gamme, moins chère, pour ceux que les tarifs de Great Western rebutent.

— Bien. Autre chose, encore ?

— Oui, Jeff. Même si je parviens à un accord avec Hotchkiss, ou avec d'autres firmes, on va en prendre un sale coup dans les reins. Pendant quelque temps, tout au moins. Les clients sont attachés à la marque Beamis-Hodgson et nous risquons d'en perdre un certain nombre. Il faudra même s'estimer heureux si, dans les mois qui viennent, peut-être même au-delà, le chiffre d'affaires ne baisse pas de dix pour cent, peut-être même de vingt.

Mr Willoughby hocha la tête d'un air grave. Il savait ce qui allait suivre. Son pronostic ne fut pas trompé.

— Et le seul moyen que je vois de ne nous maintenir à flot est de réduire les frais généraux. Au moins temporairement, le temps d'essuyer le gros de la tempête. Des suggestions ?

— Euh… quelques-unes. Mary devait avoir une nouvelle machine à écrire, c'était pratiquement décidé. On pourrait repousser cet investissement à plus tard. Il doit être possible d'adopter diverses mesures de ce genre. Mais si vous pensiez à réduire les salaires, je ne vois pas comment ce serait possible, en tout cas suffisamment pour que ce soit significatif. De nos jours, les gens trouvent beaucoup plus facilement du travail que par le passé ; depuis la fin de la guerre, le marché du travail est en pleine mutation. Ils vont tous se mettre à chercher un nouvel emploi si vous réduisez les salaires. Quant à embaucher de nouveaux employés à des salaires moins élevés, peut-être, mais ils auront fatalement moins d'expérience, sans compter que former des gens nouveaux coûte cher. Et à long terme…

Mr Conger leva la main pour interrompre ce flot d'explications.

— Je suis d'accord avec vous, Jeff. On ne peut pas agir de manière significative sur les salaires. Mais je me demandais si on ne pourrait pas se débrouiller avec une personne en moins. Allons, en 1918 – pendant que vous étiez sous les drapeaux – on réalisait un chiffre d'affaires qui était presque le double de celui d'aujourd'hui. On avait trois représentants au lieu de deux et on fonctionnait avec un personnel administratif égal à ce qu'il est maintenant. Avec notre chiffre actuel, et compte tenu d'une baisse d'activité comprise entre dix et vingt pour cent, je ne vois pas comment nous pourrions faire autrement que de nous séparer de quelqu'un. Au moins jusqu'à ce que les affaires reprennent.

Mr Willoughby soupira.

— Laissez-moi un peu de temps pour y penser, Mr Conger, dit-il. Quel que soit le nom choisi, il faudra procéder à une nouvelle répartition des tâches et des compétences : tout cela demande réflexion.

— D'accord, pensez-y. Mais faites-moi connaître votre réponse la semaine prochaine, à mon retour de Pittsburgh, disons. Bon, je crois

que c’est tout. Ah, si jamais Danner et Sperling appelaient, passez-les moi. Plus tôt ils seront au courant de la situation, plus vite ils pourront commencer à aiguiller les clients sur d’autres produits et mieux cela vaudra.

— D’accord. On doit pouvoir joindre Danner, même s’il n’appelle pas. Je crois qu’il a rendez-vous à onze heures chez Watkins Lathe. Je vais téléphoner et demander qu’on le prévienne dès qu’il arrivera.

— Excellent. À propos, ajouta Mr Conger en fronçant les sourcils, les commissions des représentants vont inévitablement se trouver réduites, si les ventes chutent comme je le crains. J’espère qu’on pourra néanmoins garder Danner.

— Puis-je faire une suggestion ? Si nous devons perdre des clients comme vous le redoutez, il faut en trouver d’autres, et vite. Dans ce but, pourquoi ne pas offrir une prime à Danner et à Sperling ? Deux pour cent de mieux en fin d’exercice sur toute commande passée par de nouveaux clients. Ça les pousserait à chercher du sang nouveau. Et leur donnerait aussi une chance de compenser, au moins partiellement, la baisse de leurs commissions sur les clients perdus.

— Hmmmm, dit Mr Conger. Il faudra étudier ça. Je crois que cette fois c’est fini, Jeff. Bien, envoyez vite ce télégramme.

Mr Willoughby expédia le télégramme, déposa l’annuaire commercial sur le bureau de Mr Conger puis téléphona chez Watkins Lathe pour laisser un message à Danner.

Mr Conger avait raison : ils pouvaient fort bien se passer d’une personne, baisse du chiffre d’affaires ou pas. Mais, nom de nom, c’était sur Stella que le couperet allait tomber et il haïssait l’idée de la licencier. Il l’aimait bien, cette petite.

Sur la base du mérite, c’est Marty Raines qui aurait dû recevoir son congé. C’est bien simple, son travail empirait au lieu de s’améliorer. Il aurait cependant été difficile de se passer d’un employé aux écritures. Stella n’avait aucune connaissance en comptabilité, aussi était-on obligé de garder Marty. Une fois Stella partie et qu’il ne l’aurait plus constamment sous les yeux, peut-être pourrait-il se reprendre et commettre un peu moins d’erreurs. Sinon… Il lui laissait sa chance pour cette fois, mais il y avait vraiment quelque chose qui n’allait pas chez ce garçon.

Sur la base de l’ancienneté, c’était Fred qui aurait dû être le premier à partir. Pour ce qu’il faisait au bureau, il pouvait être aisément remplacé. Mais c’était lui qui accomplissait toutes les courses à l’extérieur, tâche indispensable et qui lui prenait tout de même un peu plus de la moitié de son temps. Comme c’était un travail qu’on ne pouvait pas confier à une femme, un coursier était indispensable.

Et comme Stella ne connaissait pas la sténo, ce ne pouvait pas être Mary non plus.

Oui, ce ne pouvait être que Stella. Son travail – une grosse moitié de son temps était consacrée à des travaux d'archivage, le reste à diverses broutilles – pouvait facilement être réparti entre ses collègues. Chacun devrait travailler un peu plus et y mettre du sien mais c'était possible. Il ne serait probablement pas nécessaire d'avoir recours aux heures supplémentaires, sauf peut-être aux alentours du premier de chaque mois, pour l'expédition des bordereaux de remise.

Bon. Il pouvait repousser sa décision finale jusqu'au milieu de la semaine prochaine, quand Mr Conger rentrerait.

Stella. Elle était en ce moment penchée au-dessus d'un tiroir. Sa jupe était légèrement relevée et montrait un petit bout de peau brune mais il n'y avait aucune concupiscence dans l'œil de Mr Willoughby ; on ne regarde pas d'un œil lubrique la prochaine victime du sacrifice.

Mr Willoughby ramena sagement les yeux sur son bureau et soupira.

Vendredi. Brian Danner sauta du tramway à Fountain Square et sortit sa montre d'un air ennuyé. Il était un peu plus de trois heures et demie, trop tôt donc pour regagner le bureau, qui n'était qu'à dix minutes de marche. Il était censé rentrer entre quatre et cinq heures ; s'il le voyait soudain réapparaître avant quatre heures, Mr Conger pourrait croire qu'il n'effectuait pas ses tournées avec toute l'assiduité souhaitable. Brian se souciait peu de l'opinion de son patron, surtout en ce moment, mais avait horreur des situations gênantes. Après les mauvaises nouvelles de la veille et l'annonce de la perte du contrat Beamis, l'opinion de Mr Conger était bien le cadet de ses soucis. Mais pour cette raison, justement, s'il rentrait aujourd'hui prématurément, Mr Conger aurait pu penser qu'il le faisait délibérément pour manifester son mécontentement.

De fait, il n'était pas très content et une partie de ce mécontentement était effectivement due à Mr Conger. Ce dernier n'était évidemment pour rien dans la perte du contrat ; si Beamis-Hodgson avait décidé d'ouvrir un dépôt régional à Cincinnati, il n'avait aucun moyen de s'y opposer. Mais il savait combien la gamme Beamis-Hodgson était importante ; il n'aurait pas dû laisser courir le contrat jusqu'à son terme et aurait dû le renégocier au moins trois mois plus tôt, de manière à se donner le temps de mettre sur pied une nouvelle stratégie en cas de désaccord. Il aurait dû être à Pittsburgh, en ce moment, au lieu de rester collé le cul sur sa chaise et de ne partir que lundi. Mieux encore, c'est dès la veille qu'il aurait dû téléphoner à la maison Hotchkiss afin de savoir s'ils étaient toujours intéressés pour travailler avec lui sur Cincinnati. Il n'aurait pas mis au point les détails du contrat, tels que par exemple le montant et les

modalités de la remise accordée, mais il aurait au moins pu obtenir un accord de principe – ou savoir que ce n'était pas la peine d'y compter. Peut-être que Mr Conger vieillissait.

Pourquoi rester les bras croisés et laisser passer tout le week-end ?

Bon, tout ce qu'on pouvait faire maintenant c'était attendre et voir comment les choses allaient tourner. Si ses commissions baissaient trop, eh bien un bon représentant pouvait toujours se mettre en cheville avec une autre maison.

Peut-être même était-il temps d'envisager… Non, neuf mille dollars n'étaient pas encore un capital suffisant pour espérer pouvoir se mettre à son compte. Il avait placé la barre à dix mille, telle était la somme dont il lui fallait disposer faute de ne jamais bâtir que des châteaux en Espagne. De nos jours, même une telle somme ne représentait qu'une mise de fonds minimum ; trop d'affaires démarraient trop serré et déposaient le bilan au bout de quelques mois. Il ne se laisserait pas piéger de la sorte. Lorsqu'il volerait de ses propres ailes, il serait sûr de lui et sûr d'avoir le capital nécessaire.

Mais ces neuf mille dollars allaient peut-être lui procurer le moyen de tuer gentiment une demi-heure, après quoi il pourrait se présenter au bureau à une heure décente. Pourquoi ne pas aller voir son courtier, prendre le pouls de la Bourse ? Si Mr Culver était là, bien entendu. Il quittait souvent son bureau assez tôt, dès la fermeture du marché, mais il lui arrivait aussi de rester plus tard. Peut-être serait-il encore là. Brian entra dans un drugstore et composa le numéro du courtier. C'est la voix haut-perchée de la secrétaire qui lui répondit et Brian lui demanda si Mr Culver était là.

— Oui, Mr Danner. Je pensais bien avoir reconnu votre voix mais je n'en étais pas sûre. Un instant, Mr Danner, je vous le passe.

Une minute plus tard, la voix chaude et profonde d'Otis B. Culver retentit à l'autre bout de la ligne.

— Allo, Brian ? Bonjour mon garçon. Qu'est-ce qui me vaut cette bonne surprise ?

— Rien d'extraordinaire, Otis. (Cela lui faisait toujours quelque chose de pouvoir appeler quelqu'un d'aussi important que Mr Culver par son prénom.) J'ai un petit moment de libre et je me disais que je pouvais peut-être faire un saut jusque chez vous. Mais peut-être alliez-vous sortir ?

— Mais non, mon garçon, mais non, venez. J'en ai encore pour au moins une heure. C'est toujours un plaisir de vous voir.

Le bureau du courtier était situé dans la tour Metropolitan Life – à l'époque de sa construction, le plus grand gratte-ciel du monde après le Woolworth, à New York. Les lieux n'étaient pas très grands mais étaient somptueusement agencés. C'était tout juste si les pieds ne s'enfonçaient pas dans la moquette de la réception.

— Mr Culver vous attend, Mr Danner. Entrez.

Mr Culver se leva en le voyant entrer et lui serra la main par-dessus un bureau qui devait avoir coûté dans les mille dollars. Un bel homme, Mr Culver, la quarantaine resplendissante, les tempes légèrement grisonnantes, très élégant dans un costume de tweed qui avait manifestement été taillé dans un tissu d'importation, s'il n'avait pas été directement confectionné à Londres. Brian espérait bien lui aussi porter un jour un tel costume et, dans dix ans, avoir l'air aussi distingué que Mr Culver et posséder un bureau comme le sien.

— Asseyez-vous, mon garçon. Prenez un cigare, dit Mr Culver en poussant vers lui un humidificateur en argent. Vous prendrez bien quelque chose à boire ? demanda-t-il en ouvrant un tiroir de son bureau. Oh, j'oubliais, vous ne buvez pas pendant le travail.

Brian sourit.

— Je vais faire une exception pour aujourd'hui. Enfin, si vous m'accompagnez.

— Avec plaisir. Un homme ne doit jamais boire seul.

Mr Culver sortit une bouteille de scotch (du vrai, importé), deux verres, une bouteille Thermos pleine d'eau fraîche et deux autres petits verres pour mieux faire descendre le scotch.

— À la vôtre, Brian. Vous avez fait le bon choix, mon garçon. Vous serez bientôt riche, si vous continuez comme ça. Vous vouliez me parler de quelque chose en particulier ou bien vous êtes juste venu bavarder un peu ?

— Eh bien, dit Brian, je voudrais savoir si Beamis-Hodgson est coté en Bourse ?

Mr Culver fronça légèrement les sourcils.

— Ma foi oui, mais sur le marché parallèle, pas sur le marché principal. Je ne connais pas très bien cette société mais attendez ; j'ai un dossier. Sally, dit-il après avoir enfoncé la touche de l'interphone, apportez-moi le dossier Beamis-Hodgson, sur le second marché. Ah, et pendant que vous y serez, apportez aussi le relevé de position du compte de Mr Danner.

Puis il se laissa aller dans son fauteuil et regarda Brian d'un air intrigué.

— Pourquoi vous intéressez-vous à Beamis-Hodgson ? Vous avez eu des informations, récemment ?

— Pas vraiment des informations. Mais je viens d'apprendre qu'ils allaient ouvrir un dépôt à Cincinnati. Ou je me trompe, ou bien voilà une société qui a le vent en poupe. Je me disais qu'il ne serait peut-être pas mauvais d'investir dans quelques actions.

— Huummm, peut-être. D'où tenez-vous vos informations ? C'est encore secret, ou bien le projet a été annoncé officiellement ?

— J'imagine que la décision a été maintenant rendue publique

mais nous ne l'avons appris qu'hier.

Brian expliqua alors le non-renouvellement du contrat. Pendant ce temps-là, la secrétaire avait apporté le dossier Beamis et la fiche de position de son compte.

— Attendez une petite minute, dit Mr Culver après l'avoir écouté avec intérêt. Laissez-moi étudier tout ça.

Il parcourut rapidement, mais attentivement, le dossier puis le referma.

— C'est une société saine. Pas une très grosse société, assez importante dans sa branche, oui, mais sans avoir une taille suffisante pour être cotée sur le marché principal. Pour le moment, ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler une valeur vedette. En ce qui concerne la tenue du titre, l'action a gagné quatre points en une semaine le mois dernier, passant de vingt-sept et des poussières à trente et un et des poussières. Depuis, elle a reculé de moitié et le cours s'est stabilisé à vingt-neuf et demi. À mon avis, certains investisseurs ont eu vent de ce projet d'implantation et ont anticipé la hausse. En dehors de ces petites fluctuations, la valeur est stable et je ne pense pas qu'il faille s'attendre à une plus-value importante, du moins pour l'instant.

Puis il s'empara du relevé de position et l'étudia à son tour.

— Je ne vois là que des valeurs susceptibles d'offrir le meilleur rapport, aussi bien à court qu'à long terme. Je ne suis évidemment pas prophète, mais ce sont des valeurs sûres que vous avez là, mon petit Brian, de vrais placements-or. Si vous pensiez à investir dans l'immédiat, je ne vous mettrais pas en garde contre Beamis-Hodgson – je ne crois pas que vous perdriez dessus – mais je vous déconseillerais fortement de réaliser une partie de votre portefeuille pour financer cet achat. Je vous le dis tout net, tel que je le pense.

— Et je vous en remercie, dit Brian. Je crois que je vais oublier ce projet, Otis, vous m'avez convaincu. Vous avez sans doute raison, ce bond de quatre points le mois dernier ne devait être qu'un simple mouvement d'anticipation ; certains opérateurs auront voulu se placer. Il semblerait que mes nouvelles aient un mois de retard. Bon…

— Dites-moi, Brian, comment ça marche pour vous, chez Conger & Way ? Ou plutôt, comment ça marche pour votre patron ? Je sais que vous êtes un élément brillant.

— Oh, ça va bien, je crois. Évidemment, la perte du contrat Beamis est une sacrée tuile et le chiffre d'affaires va s'en ressentir. Mais on devrait s'en sortir.

— Qui va diriger le nouveau dépôt de Cincinnati ?

Intrigué, Brian fronça légèrement les sourcils.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne vois personne, à part Mr Corey, l'actuel directeur commercial. Pourquoi ?

— Oh, pour rien, répondit Mr Culver, mi-figue, mi-raisin. Mais…

à moins que le poste n'ait déjà été attribué, moi je connais quelqu'un qui aurait toutes les qualités requises.

— Vous ne voulez pas dire que…

— Bien sûr que si. Beamis-Hodgson veut vendre sa production sur Cincinnati, non ? Et qui – dans ce bureau ou ailleurs – connaît mieux que vous leur production ? Surtout, qui connaît comme sa poche le milieu industriel de cette ville ? Qui, mieux que vous, connaît les clients potentiels ? Et qui a déjà vendu ce même matériel à ces mêmes clients, hein ? Brian, avec eux, vous pouvez vous faire le double de ce que vous gagnerez jamais ailleurs. Je suis surpris qu'ils ne vous aient pas encore contacté. Sans doute n'y ont-ils pas pensé.

Brian le regarda attentivement.

— Que je sois… bon sang, Otis, pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ?

— Parce que vous êtes en plein dedans, c'est tout. Vous n'avez pas le recul nécessaire. À votre place, je leur écrirais dès ce soir. Vous dites qu'ils veulent ouvrir le premier octobre ?

— Oui. Pas avant.

— Ils ont sans doute quelqu'un en tête, au moins sur le papier. Mais s'ils apprennent que vous êtes disponible et prêt à travailler avec eux… Écoutez, ce ne sont pas mes oignons, mais ce serait idiot de ne pas essayer. Surtout si la situation risque de devenir difficile pour Conger & Way.

Quelques minutes plus tard, Brian quitta le bureau d'Otis Culver, ayant l'impression de marcher sur un nuage. Mais oui, pourquoi n'y avait-il pas pensé lui-même ? Probablement, comme l'avait dit Otis, parce qu'il n'avait pas assez de recul. Il était sûr de pouvoir faire mieux que n'importe quel quidam venu de l'extérieur. Beaucoup mieux. Et la place pouvait rapporter, bon, il ne pouvait pas encore le chiffrer, mais certainement beaucoup plus que ce qu'il gagnait chez Conger & Way. Sans compter qu'il allait probablement pouvoir toucher une toute autre clientèle. Une fois qu'on a une grosse société derrière soi, qu'on a mis le pied dedans…

Il pouvait remercier le ciel d'avoir songé à aller trouver Mr Culver pour tuer le temps. C'était ce qui s'appelait avoir le nez creux. Il n'envisageait pas vraiment d'acheter des actions Beamis-Hodgson – bien qu'il eût acheté quelques titres si Otis le lui avait conseillé –, mais il lui fallait une excuse pour surgir à l'improviste. Bien lui en avait pris car, de fil en aiguille, il en était venu à évoquer les projets de Beamis-Hodgson et… On allait voir ce qu'on allait voir.

Il était quatre heures et demie lorsqu'il poussa nonchalamment la porte du bureau. Mr Conger n'était pas là et il n'en fut pas vraiment fâché, n'ayant aucune espèce d'envie de lui parler en ce moment. Sperling était déjà rentré et récapitulait ses commandes, la tenue aussi

débraillée que d'habitude, la veste ôtée et le col ouvert. Mais la mine plus triste que d'habitude.

— Comment ça va, George ? s'exclama joyeusement Brian.

— Sale journée. J'ai comme l'impression que ça ne va pas être coton de convaincre les clients de laisser tomber Beamis…

Danner sortit son stylographe en or et en dévissa lentement le capuchon.

— Allez, ce ne sera peut-être pas aussi catastrophique qu'on le croit, mon bon George.

— Ou alors ce sera pire. Encore heureux si on ne se retrouve pas à la soupe populaire. Enfin, je parle pour moi, car toi, ça ne risque pas de t'arriver.

Brian avait dans sa besace plus de commandes que son collègue mais, grâce à son beau stylo, eut fini bien avant lui. Il donna ses bons à Mr Willoughby et, avant de partir, mit un point d'honneur à effectuer sa halte rituelle devant le bureau de Mary Horton.

— Alors, mon petit chat ? Libre, ce soir ?

La réponse fut tout aussi rituelle.

— Non, Mr Danner. Ce soir je ne suis pas libre.

— Bon, amusez-vous bien, alors, dit-il avec le sourire requis. Mais tâchez de rêver un peu de moi quand même, promis ?

Il repoussa son melon en arrière et quitta le bureau d'un air crâne. Si ça marche, pensait-il, j'aurai une secrétaire à moi. Même si je suis tout seul pour démarrer, il faudra quelqu'un pour répondre au téléphone.

Pourquoi est-ce que ce ne serait pas Mary Horton, s'il pouvait l'enlever à ce vieux grigou de Conger ? Pourquoi pas ? Il était bien placé pour savoir que la maison ne lâchait pas facilement ses fifrelins et savait que Mary ne nourrissait aucun attachement particulier à l'égard de son cher patron. Elle sauterait sur l'occasion.

Quand elle verrait qu'il était chef de dépôt régional et risquait de grimper encore…

La tête dans les nuages, il rentra directement à sa chambre sans prendre la peine de s'arrêter en chemin pour manger un morceau. Il était encore un peu tôt et il aurait tout le temps de le faire une fois qu'il aurait écrit sa lettre de candidature et l'aurait postée.

Il prit du papier, une enveloppe et alla s'installer derrière la machine à écrire mise à la disposition des pensionnaires du YMCA dans un coin du hall d'entrée. Il sortit de sa poche une brochure publicitaire qu'il avait gardée pour avoir l'adresse exacte de la société. Le siège social était à Denver et c'était donc là qu'il fallait contacter Mr Corey. Jerome Corey – peut-être avait-il un second prénom, mais tant pis. Il y avait probablement du courrier dans les archives qui devait porter sa griffe mais Brian n'avait pas voulu chercher, ni

s'adresser à quelqu'un d'autre.

Il tapa la date et son adresse personnelle, puis la mention « Mr Jerome Corey, directeur commercial, Beamis-Hodgson Corp. » suivie de l'adresse de la société. *Cher Mr Corey.* Ceci fait, comment tourner sa lettre ? Il s'exprimait tellement mieux qu'il n'écrivait…

Le téléphone ? Pourquoi pas ? Il était un peu plus de dix-sept heures à Cincinnati, mais ce n'était pas encore le cas à Denver. Pourquoi perdre son temps à faire acte de candidature par écrit alors qu'il était si facile de le faire de vive voix ?

Il fit de la monnaie à la réception et, parmi les cabines téléphoniques du hall, choisit celle qui était fermée. La chance était avec lui. Mr Corey était là et, en une minute, il l'eut au bout du fil.

— Ici Brian Danner, Mr Corey. Je vous appelle de Cincinnati. Peut-être vous souvenez-vous de moi ? Je suis représentant chez Conger & Way. Nous nous sommes rencontrés quelquefois.

— Ah, bien sûr… Attendez une minute ; oui, ça y est, je me rappelle. Vous êtes le plus jeune des deux, c'est ça ? Et le meilleur, si je ne m'abuse.

— Euh… oui. Oh, et puis au diable la fausse modestie. Je suis effectivement le meilleur. Je fais plus de chiffre que mon collègue et Mr Conger réunis.

— Ne soyez pas modeste, mon garçon, gloussa Mr Corey. Ça ne paie jamais. Pas dans les affaires, en tout cas.

Brian avait presque oublié à quoi ressemblait Mr Corey, mais maintenant, au son de sa voix, il le remettait parfaitement. Grand, bourru, chaleureux, le teint rougeaud.

— J'ai appris que vous ouvriez un dépôt sur Cincinnati, Mr Corey, dit-il. Je me demandais si vous aviez déjà quelqu'un en vue. Je connais bien ce que vous fabriquez ; ça fait trois ans que nous travaillons ensemble. Et je connais bien le marché local, les entreprises susceptibles d'être intéressées par votre production et dont nous fournissons déjà certaines. Je vais peut-être vous paraître présomptueux, mais je suis sûr que je pourrais vous être plus utile que celui, quel qu'il soit, que vous pourriez muter ici, qui serait obligé de commencer à zéro.

— Mmuuum. Vous n'êtes pas satisfait de vos conditions de travail actuelles ?

— Je n'ai pas dit ça, Mr Corey. Mais je recherche quelque chose de mieux. Ce serait bête de ne pas tenter ma chance, vous ne croyez pas ?

— Absolument. Bon, mon cher Brian, je ne vous cacherai pas que nous avons déjà retenu plusieurs noms, mais ce que vous venez de me dire mérite considération. Je ne peux pas prendre une telle décision tout seul. Il faut que j'en parle à Mr Hotchkiss… Écoutez, avez-vous

un numéro auquel je puisse vous rappeler dans une demi-heure ?

— Oui, dit Brian en lui donnant le numéro du YMCA. C'est une cabine mais je serai à proximité.

Mr Corey le rappela au bout de vingt minutes.

— Mr Danner, Mr Hotchkiss pense que je devrais avoir un entretien avec vous, en personne. Je serai à Cincinnati mercredi prochain. Pouvez-vous retenir votre soirée ?

— Oh, bien sûr.

— Je prendrai le train qui arrive à dix-neuf heures. Je filerai droit à l'Hôtel Sinton en sortant de la gare. Demandez-moi à la réception, disons vers sept heures et demie. Ça vous va ?

— C'est parfait, Mr Corey.

— Bon, écoutez, il n'y a encore rien de fait. Peut-être allons-nous nous entendre, mais ne faites rien qui pourrait mettre la puce à l'oreille de Conger.

Brian le rassura sur ce point et prit congé.

Puis il remonta se changer dans sa chambre, ayant décidé de se payer un petit gueuleton pour fêter l'évènement. L'affaire était dans le sac. Mr Corey ne pouvait évidemment pas l'engager sur un simple coup de fil mais, s'il lui avait demandé de réserver sa soirée de mercredi, ce n'était sans doute pas pour discuter de la pluie et du beau temps. Si Mr Corey avait déjà une idée derrière la tête et si lui, Brian Danner, n'arrivait pas à le convaincre, alors il n'était pas aussi bon qu'il le croyait et ne méritait pas le poste.

Pourtant, une petite voix insistante ne cessait de lui chuchoter qu'il trahissait Conger & Way, que les rats désertaient toujours le navire sur le point de couler.

Et pourquoi diable cette petite voix ressemblait-elle à celle de Mary Horton ?

Bon Dieu, se dit-il – lui ou la voix qui parlait en lui – tu ne lui mets tout de même pas le couteau sous la gorge. De quoi seras-tu coupable, sinon de distribuer du matériel qu'il ne sera plus habilité à écouler ? Tu ne lui feras même pas concurrence. (Ah bon ? répliqua la voix. Tu vendras pourtant les mêmes produits, bien que sous un autre nom, et aux mêmes clients, non, du moins ceux que tu auras réussi à lui piquer ?) Quant aux rats qui désertaient le navire, Conger & Way n'était pas une épave qui prenait l'eau, même si Beamis-Hodgson et Brian Danner s'apprêtaient à quitter le bord. (Tiens donc ? susurra la voix.)

Si Conger & Way connaissait quelques difficultés passagères, ou même coulait complètement, est-ce que cela le concernait ? Le monde des affaires était une jungle où seuls les plus forts survivaient. Et dans l'hypothèse où Conger & Way ne survivrait pas, qu'est-ce que lui, Brian Danner, devait à Conger & Way ? Il avait gagné de l'argent,

c'était vrai, mais l'entreprise en avait gagné encore plus sur son dos, grâce aux affaires qu'il avait lui-même conclues, il fallait voir les choses en face.

Oui, mais…

Il aurait pourtant bien aimé pouvoir faire part de ses doutes à quelqu'un.

Pourquoi Mary Horton était-elle si distante et le repoussait-elle toujours ? Pourquoi n'aurait-elle donc pas pu dîner ce soir avec lui ? C'était une jeune femme sensible (mise à part sa froideur à son égard) et il était prêt à parier que s'il avait pu lui parler de tout cela, elle aurait été d'accord avec lui pour dire qu'il ne devait rien à Conger & Way, rien du tout, et que son avenir seul comptait.

Alors pourquoi cette petite voix insistante qui ne cessait de le harceler ressemblait-elle tellement à la sienne ?

On peut dire qu'un bureau, considéré comme un organisme, un microcosme (plutôt que comme un système destiné à créer des richesses), meurt quand il perd un de ceux qui y travaillent. À condition, bien sûr, que le partant ne soit pas remplacé et que l'effectif soit diminué d'une unité. Si quelqu'un démissionne, ou est licencié puis immédiatement remplacé, alors le bureau change simplement de caractère et reste, en définitive, toujours le même organisme, en aussi bonne santé après qu'avant.

Et en ce lundi matin de septembre 1923, j'en étais venu à considérer, au bout de seize mois de présence, le personnel du bureau comme quelque chose de fixe et d'immuable. Excepté moi-même, bien entendu ; je savais que je n'étais que de passage et que, tôt ou tard, j'obtiendrai un emploi meilleur ailleurs. J'avais un an de plus et l'air plus déluré que le jour de mon arrivée. (J'avais bien essayé de me laisser pousser la moustache, mais sans résultat appréciable.) Comme tous les aspirants écrivains, l'idéal aurait été de travailler dans un journal. J'aurais accepté n'importe quelle tâche avec joie, même de faire le larbin et de porter au marbre la copie de ces messieurs les rédacteurs. Mais j'avais sans succès frappé à la porte des quatre quotidiens de Cincinnati. Un seul, le *Post*, avait pris la peine de me répondre par écrit, et personne ne m'avait encouragé à persévérer dans cette voie.

J'avais donc pris ce que j'avais trouvé et rongeais mon frein en attendant des jours meilleurs. Mais il était clair que je n'avais aucun avenir chez Conger & Way. Aucun qui m'aurait intéressé, en tout cas. Je suppose que si je m'accrochais assez longtemps et que si Marty Raines s'en allait un jour, j'aurais pu avoir une chance d'obtenir son poste. J'avais étudié la comptabilité au lycée et aurais pu m'en sortir.

Mais je n'aurais accepté cet emploi que pour les quelques dollars supplémentaires qui étaient à la clef. Je haïssais la comptabilité et n'avais nullement l'intention d'y faire carrière. Il n'en était pas question, même pour les quelques années, pensais-je alors, qu'il me faudrait pour devenir auteur à plein temps et vivre donc de ma plume.

Mais revenons à ce lundi matin où un peu du bureau est mort. Que je vous décrive les funérailles en détail.

Il n'était pas loin de neuf heures, ce jour-là, et je m'apprêtais à aller déposer à la banque les chèques arrivés au courrier du matin. Mr Willoughby terminait de compléter le bordereau de versement ; nous prîmes soudain conscience d'une présence à nos côtés. C'était Stella, un peu rouge et l'air légèrement embarrassé.

— Oui, Stella ? demanda Mr Willoughby.

— Pourrais-je vous parler un instant, Mr Willoughby ?

— Mais, c'est ce que vous êtes en train de faire, mon petit, dit-il en souriant. Si vous désirez me parler en privé, Fred va partir dans quelques minutes.

— Oh… Ça n'a rien de privé, Mr Willoughby. Je voulais simplement vous informer de ma démission. Je comptais partir à la fin de la semaine, mais si ça vous semble trop court, je peux faire une semaine de plus.

Je voyais bien que Mr Willoughby était passablement intrigué.

— Oh… aucune importance, Stella. Une semaine, ce sera parfait, si vous voulez nous quitter aussi vite. Mais… vous avez des ennuis, un problème, quelque chose ?

— Non, Mr Willoughby, répondit Stella avec un sourire un peu gêné. Je vais me marier, c'est tout.

— Toutes mes félicitations, Stella. Mais…

Ce fin psychologue de Mr Willoughby ne termina pas sa phrase mais ses yeux, qui s'étaient portés inconsciemment vers Marty, étaient suffisamment éloquents.

— Non, Mr Willoughby. Marty et moi sommes quelquefois sortis ensemble, mais nous n'avons jamais été autre chose que des amis. Non, celui que je vais épouser s'appelle George Barthold. Il y a longtemps que nous nous connaissons mais nous venons juste de prendre notre décision…

— Parfait, parfait. Avez-vous déjà choisi une date ?

— Oui, le 1er octobre. Ce n'est que dans deux semaines, aussi, comme je vous l'ai dit, je pourrais travailler jusque-là. Mais j'aimerais mieux avoir un peu de temps libre devant moi pour tout préparer, si vous n'y…

Mr Willoughby l'arrêta d'un geste.

— Oubliez ça, mon petit. Une semaine de préavis, c'est bien suffisant. Laissez-moi vous souhaiter tout le bonheur du monde. Puis-

je savoir ce que fait Mr Barthold ?

— Il est plombier, Mr Willoughby. Mais il a une très bonne situation. Son père possède sa propre affaire. George travaille avec lui et sera bientôt artisan, lui aussi. Je crois qu'il a déjà un pourcentage sur les bénéfices car il gagne bien sa vie. Il m'a ri au nez quand j'ai proposé de continuer à travailler un an ou deux, le temps de pouvoir prendre un appartement.

— Eh bien voilà une bonne nouvelle, Stella. La plomberie est un excellent métier, surtout quand on a sa propre affaire. Ce jeune homme gagne sans doute mieux sa vie que nous tous qui sommes réunis ici, excepté Mr Conger, et son père doit même probablement gagner plus.

— Merci, Mr Willoughby. Euh… est-ce que je dois vous le confirmer par écrit ou…

— Ne soyez pas sotte, Stella.

— Merci, dit Stella en retournant vaquer à ses travaux, suivie par les yeux de Mr Willoughby.

— Ce sera tout ? demandai-je en me levant, la main déjà tendue vers les chèques et le bordereau. Ou bien y a-t-il autre chose ?

Mr Willoughby ne me répondit pas tout de suite et je crus qu'il ne m'avait pas entendu.

— Restez assis, Fred. Il faut que je vous parle de quelque chose. Autant le faire tout de suite.

Il avait parlé d'un ton grave ; je me rassis donc. Allait-il m'annoncer que j'étais mis à la porte ? Remarquez que je ne l'aurais pas volé, si le cher homme avait su, ou même soupçonné, les libertés que je prenais avec les horaires, une fois franchie la porte du bureau. Le moment où un employé venait de démissionner ne me semblait cependant pas être, psychologiquement parlant, le mieux approprié pour en mettre un autre à la porte.

— Oui, Mr Willoughby ?

— Fred, nous devons réduire les frais généraux. L'effectif était devenu trop important, compte tenu de la baisse d'activité à laquelle nous sommes actuellement confrontés. Mr Conger et moi avions brièvement fait le tour des mesures à prendre, avant son départ pour Pittsburgh, et redoutions de devoir nous séparer de quelqu'un. Voilà qui règle le problème. On peut dire que le départ de Stella tombe à pic.

Je ne voyais toujours pas en quoi cela me concernait.

Allait-il malgré tout m'annoncer qu'on n'avait plus besoin de mes services ?

— Oui ? insistai-je.

— Aussi n'allons-nous pas remplacer Stella, voyez-vous. Chacun va donc devoir se charger d'une partie de son travail. Si tout le monde

met la main à la pâte, la tâche n'a rien d'insurmontable et il ne sera pas nécessaire de recourir aux heures supplémentaires, excepté peut-être aux alentours du premier de chaque mois, quand il faut expédier les bordereaux de remise. Chacun devra simplement mettre un coup de collier.

— Oui, monsieur.

— Une grande partie de l'archivage va vous revenir, mon petit Fred. Il faut donc impérativement vous pénétrer de notre système de classement dès cette semaine, pendant que Stella est encore parmi nous. Autant battre le fer pendant qu'il est chaud et vous y mettre tout de suite ; Stella va vous aider et tout vous expliquer.

— Mais je dois passer à la banque.

— Plus tard. Peu importe que ces chèques ne soient pas déposés maintenant. À ce propos, voici quelque chose que nous ne pourrons plus nous permettre à l'avenir : plus question de vous expédier dehors pour un oui ou pour un non. À moins qu'il n'y ait vraiment urgence, les courses à l'extérieur seront désormais groupées. Vous pourrez ainsi passer plus de temps avec nous.

Perspective qui m'enchantait beaucoup moins que Mr Willoughby semblait le croire. J'aimais mille fois mieux traîner mes guêtres par les rues – sauf en cas de véritable mauvais temps – que de rester enfermé entre quatre murs, et nourrissais une aversion profonde pour les tâches routinières du classement. J'allais dorénavant pourtant devoir m'y faire. En mon for intérieur, je ne pus m'empêcher de maudire Stella, qui nous abandonnait lâchement, et Mr Willoughby, qui avait tout aussi lâchement décidé de ne pas la remplacer.

Mercredi, milieu de l'après-midi. Edward B. Conger, qui décidément prenait de l'âge, épuisé, dut s'arrêter pour se reposer un instant sur le palier du premier avant de reprendre son ascension vers l'étage suivant. Le souffle court, il avait l'impression que sa valise et sa serviette étaient lestées de plomb. Le voyage de retour avait été une épreuve épuisante. Il devenait trop vieux pour les promenades à Pittsburgh. Dieu, que cette serviette était lourde.

Mais il était presque arrivé. Encore un effort.

Ayant repris sa respiration, il se remit en marche vers le deuxième étage. Parvenu dans le couloir, il crut qu'il allait se trouver mal. Les genoux qui tremblaient, il reposa ses bagages et s'accorda une nouvelle halte, ne voulant pas entrer dans le bureau en soufflant comme une forge.

Mr Willoughby se précipita dès qu'il vit la porte s'ouvrir. Il soulagea Mr Conger de sa valise et de sa serviette et les emporta jusqu'à son bureau. Là, Mr Conger se laissa tomber dans sa chaise avec

un soupir de soulagement, coudes sur le bureau et mains sous le menton.

Mr Willoughby était visiblement inquiet.

— Vous auriez dû laisser vos bagages à la consigne, c'est beaucoup trop lourd. J'aurais envoyé Fred les chercher.

— Ce n'est rien, Jeff. Laissez-moi simplement seul une minute, le temps de reprendre mes esprits. Et puis revenez, nous avons à parler.

— Bien, dit Mr Willoughby.

— Que je vous dise tout de même, Jeff, que tout s'est passé à merveille. Ne vous inquiétez pas. Je vous appelle dès que je me sens un peu mieux.

Mr Conger ferma les yeux mais les rouvrit bien vite car, s'il s'était écouté, il se serait endormi sur place et savait que ce n'était pas le moment. Plus tard. Par-dessus tout, il avait envie de prendre un bon bain bien chaud après ce trajet éprouvant et de se mettre au lit. Il avait mal dormi à l'hôtel et n'avait pas pu s'assoupir une seconde dans le train. S'il se laissait aller maintenant, il allait s'endormir comme une souche. Il fallait pourtant patienter encore quelques heures.

Il sortit un cigare. Le sixième de la journée, songea-t-il amèrement ; il en avait fumé un après le déjeuner et quatre dans le train, seul remède à un voyage qui, sans cela, aurait été intolérable. Le pire était maintenant passé ; la journée tirait à sa fin et demain, frais et dispos, il serait de nouveau en pleine forme et fumerait moins. D'ici là, il avait besoin d'un autre cigare.

— Mr Willoughby ! appela-t-il au bout d'une minute.

Mr Willoughby ferma cette fois la porte derrière lui et s'assit.

— Un cigare, Jeff ?

— Non, merci, répondit Mr Willoughby. Vous avez conclu avec Hotchkiss ?

— Oui, mais il a fallu batailler dur pour obtenir une remise décente, même tarif qu'avec Beamis. Ils ont bien essayé de chipoter mais je leur ai dit que j'allais pousser jusqu'à New York et prendre contact avec des sociétés plus importantes. Dieu merci, ils ne m'ont pas pris au mot, soupira-t-il. Ils ont fini par céder. Et j'ai également signé avec Larkin, pour la partie treuils, palans et gros matériel. J'ai ramené des catalogues, ajouta-t-il en désignant sa serviette, des tarifs, des brochures, tout ce qu'il faut pour commencer tout de suite. D'autres brochures pour deux autres maisons, ainsi que des prospectus, arriveront demain au courrier. J'ai ramené tout ce que j'ai pu : ça devrait nous permettre de tenir une semaine ou deux.

— Parfait, dit Mr Willoughby. Et côté lubrifiants, vous avez réussi à faire quelque chose ?

— J'ai essayé. Rien à faire sur Pittsburgh. En tout cas rien qui pourrait nous permettre de descendre en dessous des prix de Great Western. Il faudra faire avec pour le moment. Il convient de rester sur la brèche mais, désormais, ça se passera par courrier. De tels voyages ne sont plus de mon âge. Je suis vidé.

Mr Willoughby hocha la tête.

— Ma foi, c'est aussi bien d'attendre encore un peu pour les lubrifiants, dit-il. Autant ne pas tout bouleverser tout de suite. Ça pourrait effrayer les clients.

— Vous avez raison. À propos, quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. Mais nous avons un départ qui tombe on ne peut mieux. Vous vous rappelez que vous m'aviez demandé de réfléchir aux mesures à prendre pour réduire les frais. J'avais songé à Stella comme victime, car c'était la seule dont on pouvait se passer. Il ne sera pas nécessaire de recourir à une telle extrémité car elle nous a donné son préavis lundi. Elle s'en va samedi. Elle va se marier.

— Oh, mais c'est parfait. Je déteste devoir licencier quelqu'un. Mais ne m'aviez-vous pas dit, il y a quelque temps, qu'elle sortait avec Marty Raines ? Ils vont se marier ?

Mr Willoughby le détrompa d'un signe de tête.

— Il n'est plus dans la course. Je ne sais pas ce qui a bien pu se passer entre eux. Quoi qu'il en soit, il semblerait que Stella ait trouvé mieux ailleurs, tel qu'elle m'a décrit l'heureux élu.

— Tant mieux pour elle. Ce Marty ne me dit décidément rien qui vaille. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, chez ce garçon. C'est toujours la brasse coulée dans ses comptes ? Vous devez toujours passer derrière lui pour corriger ses erreurs ? Si on le remplaçait ?

— J'y ai songé, oui, soupira Mr Willoughby. Mais je crois que le départ de Stella pourrait s'avérer une excellente chose. Quel que soit ce qu'il y a eu entre eux, et celui qui a remercié l'autre, il n'aura plus Stella constamment sous les yeux chaque fois qu'il lèvera le nez de ses livres. Laissons-lui un ou deux mois, pour voir ; entre-temps, j'aurai eu une petite conversation avec lui.

— Faites comme bon vous semble, Jeff. C'est vous qui voyez. C'est vous qui êtes forcé de rester quand ses chiffres ne tombent pas juste. Quelque chose d'autre ?

— Oui… une moins bonne nouvelle, je le crains. J'avais complètement oublié, jusqu'à ce qu'elle m'en parle hier, que Mary Horton serait en congés la semaine prochaine. Cet été, rappelez-vous, elle a dit qu'elle préférait attendre qu'il fasse un peu moins chaud pour prendre sa semaine et nous étions alors convenus qu'elle prendrait la troisième semaine de septembre. Le problème, c'est que,

sans Stella, nous démarrerons à effectif réduit. J'aurais pu demander à Mary de repousser ses congés, mais elle a sans doute pris des engagements et je ne pouvais pas lui demander de changer dans un délai aussi court. D'un autre côté, quelle que soit la semaine qu'elle prendra, Stella ne sera plus là et la situation sera la même. Je n'ai pas voulu non plus demander à Stella d'allonger son préavis d'une semaine ; la date du mariage est fixée et elle voudrait un peu de temps pour être fin prête. Je lui ai déjà dit qu'elle pouvait partir samedi et je n'aime pas revenir sur ma parole.

Mr Conger fronça les sourcils d'un air las.

— On pourrait demander au bureau de placements de nous envoyer une secrétaire, juste pour une semaine. Mais…

— C'est bien là le hic, *mais.* Nous avons déjà essayé par deux fois. À chaque fois, ça nous a fait perdre un temps fou. Elle ne sera pas au fait de notre système de classement, ne saura pas où trouver les dossiers, ne connaîtra pas les adresses, tout ça. Elle commencera à peine à nous être utile qu'elle sera déjà partie. D'ici là, il aura fallu passer plus de temps à lui expliquer son travail que si on s'en était chargé nous-mêmes.

Mr Conger hocha la tête.

— Que je vous dise, Jeff. Je serai moi-même absent une bonne partie de la semaine prochaine. Avec ce qui nous arrive, la nouvelle gamme à présenter, je dois aller voir tous mes clients, même ceux que je n'ai que de temps à autre au bout du fil. Il se pourrait même que j'accompagne Danner ou Sperling dans leurs tournées – les gros clients, ceux qu'on ne peut pas se permettre de perdre – pour leur donner un coup de main. Je suis encore capable de vendre, vous savez. Si vous pouvez répondre au courrier le plus urgent, le taper vous-mêmes, je crois que ça pourrait aller. Si le reste, le classement ou je ne sais quoi, prend un peu de retard, il n'y aura qu'à le rattraper au retour de Mary. Ça marche comme ça ?

— Bien sûr, dit Mr Willoughby. Ce sera dur mais on y arrivera. Et je préfère encore ça que de perdre mon temps à expliquer son travail à quelqu'un dont on sait pertinemment qu'il ne sera plus là le jour où il commencera à se débrouiller tout seul.

— À propos de courrier, Jeff, rien d'important qui mériterait que j'y jette un œil ?

— Rien qui ne puisse attendre demain. Vous avez l'air épuisé, Mr Conger. Vous devriez rentrer chez vous pour vous reposer. Quand Danner et Sperling rentreront, je les mettrai au courant.

— Il faut pourtant que je les attende pour leur donner les nouveaux catalogues, les tarifs.

— Vous aurez tout le temps de le faire demain matin avant qu'ils ne s'en aillent, Mr Conger. Rentrez chez vous et prenez une bonne nuit

de repos. Soyez là demain à huit heures quand ils arriveront et vous leur exposerez alors la situation ; il est trop tard pour faire quoi que ce soit ce soir, de toute façon.

Mr Conger se passa la main sur le front.

— Je crois que vous avez raison, Jeff. C'est ce que je vais faire. Je suis mort de fatigue. Pour une fois, je ne vais pas prendre le tramway. Appelez-moi un taxi.

Un quart d'heure plus tard, Mr Willoughby dut le secouer légèrement pour le réveiller et lui annoncer que le taxi était là. Il l'accompagna jusque sur le trottoir, portant sa valise, et referma la portière du véhicule derrière lui.

Ce même mercredi, mais à dix-neuf heures trente, Brian Danner pénétra d'un pas allègre dans le hall de l'Hôtel Sinton. Il portait son meilleur costume, tiré à quatre épingles, et avait véritablement une allure princière. Il s'en sentait l'âme, également. Il avait réussi à apaiser sa conscience, cette voix dans son esprit qui ressemblait à celle de Mary, et était convaincu de ne léser personne et de ne trahir aucun engagement. Il était du devoir d'un homme de rechercher une meilleure situation. Et il était de pratique courante et conforme à l'éthique de la profession qu'un représentant emmène sa clientèle avec lui en changeant de maison.

Pour l'heure, son seul souci était on ne peut plus banal : avait-il ou non deviné juste pour le dîner ? Il n'avait pas songé à demander à Mr Corey s'il devait se présenter repu ou affamé. Le train de ce dernier arrivant à sept heures, il était fort possible qu'il ait mangé au wagon-restaurant. Il avait également pu attendre, comptant dîner avec lui.

Brian avait finalement décidé que le moindre des deux maux consistait à sauter le repas. Si Mr Corey l'invitait, il n'en apprécierait que mieux le dîner, qui serait sans doute meilleur – bien meilleur – que le maigre souper qu'il aurait pu prendre en solitaire. Et si Mr Corey avait déjà mangé, il n'aurait qu'à se taire et faire comme si c'était également son cas. Quelques heures de jeûne, si toutefois l'entretien durait aussi longtemps, ne lui feraient pas de mal. Il se rattraperait après l'entrevue en allant casser une graine quelque part pour en célébrer, du moins l'espérait-il, l'heureuse conclusion.

Le canotier de guingois, il s'avança donc avec confiance, presque avec désinvolture, jusqu'à la réception.

— Mr Danner, s'annonça-t-il. Je voudrais voir Mr Jerome Corey. Je crois qu'il vient juste d'arriver.

— En effet, monsieur. Il est arrivé il y a quelques minutes. Mais il a donné ordre de ne pas être dérangé. Il a un rendez-vous et j'ai donc bien peur que…

— Et pour cause qu'il a rendez-vous, dit Brian. Avec moi. Quel est le numéro de sa chambre, je vous prie ?

— Une minute, monsieur, dit l'employé en examinant l'une des fiches posées à côté de lui. Le nom qu'il a laissé n'est pas Danner, mais… Dites-moi, quel est votre prénom ?

— Brian. Brian Danner.

— Oh, alors, il a dû mal interpréter votre nom. Il m'a dit qu'il attendait un certain Dan Brian. Désolé, monsieur. Chambre 608. Il vous attend.

Brian hocha la tête et se dirigea vers la cage de l'ascenseur. Une partie de sa belle humeur s'était envolée. Que Mr Corey ne se soit pas rappelé correctement de son nom était plutôt mauvais signe. Mais beaucoup de gens n'avaient pas la mémoire des noms et cela ne voulait peut-être rien dire. Brian Danner. Dan Brian était une erreur qui pouvait se comprendre.

Fort de cette résolution, sa bonne humeur, de concert avec l'ascenseur, remonta en flèche.

La porte de la chambre 608 s'ouvrit immédiatement. Mr Corey était semblable au souvenir qu'il en avait gardé – simplement un peu plus grand, un peu plus jovial et un peu plus rouge.

— Dan, s'écria-t-il, la main tendue. Quelle allure, quelle classe. Comment allez-vous ?

— Bien, Mr Corey, bien. Je suis content de vous revoir. Mais vous avez un peu écorché mon nom. C'est Brian Danner, pas Dan Brian.

— Qu'est-ce qu'un nom ? s'esclaffa Mr Corey. Désolé, mon garçon. Mais ne m'appelez pas Mr Corey, appelez-moi plutôt Jerry. Asseyez-vous. Ah, j'aurais dû vous le demander au téléphone, mais j'ai déjà mangé dans le train. Avez-vous dîné ?

— Oui Mr Cor… euh, Jerry.

— Épatant. Comme ça, pas de perte de temps inutile. On va pouvoir entrer directement dans le vif du sujet et ensuite, ensuite on pourra s'amuser. Je vous ai concocté une soirée dont vous vous souviendrez longtemps, mon cher. Pour commencer…

Un coup fut frappé à la porte. Le sourire de Mr Corey s'épanouit.

— Voilà ce que j'appelle du service ! commenta-t-il.

Il alla ouvrir et un groom entra, les bras chargés d'un plateau lui-même chargé de deux verres, d'un seau à glaçons et d'une bouteille de ginger ale qu'il posa sur la commode avant d'accepter le billet tendu par Mr Corey.

— Merci, mon petit. Gardez la monnaie.

Le groom parti, il se tourna vers Brian, souriant de toutes ses dents.

— Ne vous laissez pas abuser par l'étiquette. C'est du scotch, du *vrai.* Je connais le chasseur ici, un homme plein de ressources et à qui

on peut faire confiance.

Il ouvrit la bouteille et leur servit chacun un verre, la main plus que généreuse.

— Glace, ou sec ?

— Je prendrais bien un glaçon, répondit Brian.

Mr Corey exauça ses vœux et lui tendit son verre.

— Si vous voulez de l'eau, il y en a dans la salle de bain. Mais faites attention à ne pas le renverser dans le lavabo.

— Oh, ça ira.

— Parfait. À la vôtre. Je n'aime pas les gens qui coupent leur scotch avec de l'eau. Moi, je ne prends même pas de glaçons, ça fond et on se retrouve avec une lavasse infâme au fond du verre. Bon… dit-il en levant son verre vers Brian, avalons celui-ci cul sec. Ensuite on aura tout le temps – enfin une ou deux minutes – pour le deuxième. Aux bonnes choses de la vie !

Mr Corey vida son verre d'un coup mais Brian dut s'y reprendre à deux fois, réussissant à grand peine à éviter de tousser et de s'enrouer. Il aurait été incapable de dire s'il s'agissait effectivement de vrai scotch. Il détestait ça – trouvant au scotch un goût de médicament – mais à la guerre comme à la guerre.

Mr Corey remplit leurs verres une deuxième fois – le glaçon de Brian n'avait même pas eu le temps de commencer à fondre – puis rapprocha sa chaise de la sienne, soudain très sérieux, sobre.

— Brian Danner, dit-il. Désolé d'avoir estropié votre nom. Mais je me rappelle de *vous*, mon garçon. Le vieux Conger me disait toujours quel vendeur vous étiez.

— Merci, dit Brian. Alors pour vous, un nom n'est rien ?

— Si, s'esclaffa Mr Corey. Si c'est un nom comme Beamis-Hodgson. Vous le savez, d'ailleurs, et c'est pour ça que vous voulez travailler avec nous. Nous savons que nous offrons actuellement le meilleur matériel qu'on puisse trouver sur le marché et les prix que nous pratiquons sont également un atout. Vous le savez, vous aussi… mais, bon Dieu, je ne vais pas vous faire tout un discours là-dessus. *Vous le savez*.

— C'est vrai, dit Brian.

Il imita Mr Corey et plongea les lèvres dans son second verre.

— Je suppose que vous voulez savoir ce que nous sommes en mesure de vous proposer, aussi vais-je aller droit au but et nous considérerons l'affaire comme close quand vous aurez dit oui ou non. De toute façon, j'espère que nous passerons une bonne soirée, même si votre réponse est non.

— Bien sûr, Jerry.

Brian commençait cependant à regretter de ne pas avoir mangé et plus encore d'avoir prétendu le contraire. Maintenant que la soirée

s'annonçait comme devant être particulièrement longue et arrosée, il aurait préféré ne pas rester l'estomac vide. Il décida d'espacer les verres autant que faire se pouvait et, au risque de se mettre dans une situation embarrassante et de passer pour un menteur, de voir s'il n'y aurait pas moyen de grignoter un peu plus tard un sandwich sur le pouce.

— Bon. Vous connaissez cette ville, Brian ; pour ma part, je n'y viens que de temps en temps, tous les deux ou trois mois, mais que je sois damné si je ne vous emmène pas dans des endroits dont vous n'avez jamais entendu parler. Que ce soit sur cette rive ou sur l'autre, d'ailleurs.

— C'est fort possible, acquiesça Brian. Quand j'ai envie de prendre un verre, je vais toujours dans le même petit bar tranquille, en bas de chez moi. Vous voyez que je mène une vie on ne peut plus rangée.

— Au fait, où habitez-vous ?

— Au YMCA.

Mr Corey éclata bruyamment de rire.

— Ah, elle est raide, celle-là ! Mais continuez, j'aime bien les gens qui ont de l'humour. Bon, arrêtons là la plaisanterie et parlons affaires. Écoutez, quand vous m'avez dit que vous désiriez devenir directeur de notre nouveau dépôt, je ne vous ai répondu ni par oui ni par non car je voulais vous expliquer au préalable comment nous comptions opérer. Sachez déjà qu'avec nous vous gagnerez d'emblée plus que tout ce que pourra jamais vous offrir le vieux Conger – lui ou quelqu'un d'autre. À présent, restez assis et détendez-vous. Je vous explique toute l'affaire et on n'en parle plus. D'accord ?

— D'accord, Mr Corey.

— Jerry, bon Dieu.

— D'accord, Jerry. Allez-y.

— Que je vous explique comment les choses vont se passer. Vous avez sans doute cru, d'après ce vous m'avez dit l'autre jour au téléphone, que nous allions ouvrir un dépôt et engager deux ou trois représentants pour couvrir Cincinnati. Mais le projet est plus vaste, bien plus vaste. Non, le dépôt couvrira trois états, Ohio, Kentucky et Indiana. Nous avons des contrats dans certaines villes, comme ici avec Conger, mais ce sont tous des contrats reconductibles à l'année. Certains ont déjà été annulés et aucun ne sera renouvelé. Dans moins d'un an, le dépôt que nous allons installer ici sera le seul habilité à distribuer le matériel Beamis dans les trois états que je viens de mentionner. Vous avez saisi ?

Brian hocha la tête.

— Effectivement, avoua-t-il, je croyais que vous ne vous intéressiez qu'à Cincinnati. Mais vous savez, Mr Cor… je veux dire

Jerry, tout le gros de l'industrie de la machine-outil est concentré ici. Êtes-vous sûr qu'il y aura une demande suffisante dans les trois états pour justifier l'engagement de plusieurs représentants ?

Mr Corey éclata de rire.

— Vous oubliez une petite chose, Brian. Vous croyez que notre matériel ne s'adresse qu'aux ateliers ou aux usines, parce c'est là la clientèle que vous avez prospectée jusqu'à présent. Mais vous oubliez que nous avons toute une gamme de petit outillage destinée aux quincailleries et aux magasins de détail. Combien croyez-vous qu'il y en ait dans ces trois états, hein ? Assez pour occuper quelques voyageurs de commerce ?

Sous le coup d'un embarras très réel, Brian rougit légèrement. Il savait pourtant parfaitement que la gamme Beamis était loin de se limiter à ce que Conger & Way écoulait auprès des usines locales. Il prit conscience du ridicule de sa demande.

Mais Mr Corey continua.

— Voilà donc le tableau tel qu'il se présentera. Tout cela sera coordonné par un directeur régional – il a déjà été choisi, c'est quelqu'un de chez nous qui connaît bien ce que nous faisons. Pour commencer, il aura trois représentants sous ses ordres. Un pour l'Ohio, à l'exception de Cincinnati, un deuxième pour le Kentucky et l'Indiana. Le troisième, c'est à dire vous, couvrira Cincinnati. Vous tout seul. Qu'est-ce que vous en dites ?

Brian, incrédule, avait du mal à en croire ses oreilles.

— Les usines et les magasins de détail ? Je ne sais pas si je pourrais faire les deux ; je veux dire le faire correctement.

— Allez, finissez donc votre verre que je vous en verse un autre. Non, pas les magasins de détail, pas tout de suite en tout cas. Comme vous l'avez dit, toute l'industrie de la machine-outil est concentrée ici et nous voulons quelqu'un qui s'y consacre à plein temps. Dans un premier temps, c'est le directeur régional qui s'occupera des magasins de détail en prenant sur son temps. Peu à peu, il faudra évidemment vous familiariser aussi avec cette partie ; afin qu'on puisse vous passer le relais, le moment venu.

Mr Corey se pencha en avant et tapota le genou de Brian d'un index grassouillet.

— Et ça ne devrait pas demander trop longtemps, mon garçon, si vous savez y faire. Nous sommes en pleine phase d'expansion. Nous allons ouvrir d'autres dépôts régionaux. Pour l'instant, nous ne sommes implantés qu'à New York et à Chicago. Celui-ci sera le troisième. Dans quelques années, nous serons également présents sur la côte ouest, dans le Sud – tout ce qui est industrie de transformation est en plein essor, là-bas – et sans doute aussi ailleurs. Faites du bon travail et vous vous retrouverez à la tête d'un de ces dépôts. Ou de

celui de Cincinnati, si vous êtes plus utile ici ; Harry Gresham, c'est le candidat choisi pour l'ouverture, sera muté ailleurs. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça, hein ?

— Ça me semble parfait… à long terme, dit Brian. La seule chose qui me fasse un peu hésiter c'est l'avenir immédiat. Les quelques semaines, voire les quelques mois, où je vais devoir changer toutes mes…

Bonasse, la grosse main de Mr Corey l'arrêta d'un geste.

— Nous en sommes très conscients. Un représentant ne peut jamais emmener *toute* sa clientèle avec lui. Mais notre choix s'est porté sur vous parce que vous connaissez parfaitement la situation du marché local. Sachez que nous avons l'habitude de mettre le paquet pour obtenir ce que nous voulons. Combien gagnez-vous chez le vieux Conger ? Honnêtement ?

Brian hésita puis décida de se cantonner à la vérité.

— Environ cinquante dollars par semaine.

— C'est bien ce que je pensais, dit Mr Corey en hochant la tête. Bon, nous vous garantissons un fixe de quatre-vingts. Pendant six mois. Après, vous n'en serez plus là et il n'y aura plus besoin de fixe. Mince, si vous n'êtes pas capable de vous faire quatre-vingts dollars par semaine, vous n'êtes pas l'homme qu'il nous faut.

Brian avait failli s'étrangler lorsque Mr Corey avait lâché le chiffre de quatre-vingts dollars. C'était à peu près ce qu'il pensait obtenir en tant que directeur régional. Il savait qu'à terme, Beamis-Hodgson représentait pour lui une toute autre opportunité que Conger & Way mais, lorsqu'il avait évoqué l'éventualité d'un manque à gagner, les premiers temps, tout ce qu'il avait espéré était un malheureux fixe de cinquante dollars pour l'aider à passer la période de transition.

— Alors ? demanda Mr Corey. Marché conclu ? Prêt pour le premier octobre ?

— Marché conclu, dit Brian d'un ton ferme.

— À la bonne heure ! Tiens, on va s'en jeter un petit dernier pour fêter ça, puis on quittera cette piaule et on pourra enfin passer aux choses sérieuses, s'exclama Mr Corey en allant récupérer la bouteille restée sur la commode. Brian fut surpris de constater qu'il ne marchait pas très droit et en conclut qu'il avait dû commencer à boire dans le train.

Quant à lui, les trois verres qu'il avait dû ingurgiter commençaient à faire leur effet mais il n'était pas ivre au point de tituber, même s'il aurait préféré avaler un morceau. Il pouvait s'accorder un quatrième scotch, puisque c'était pour fêter son nouvel engagement, mais dès qu'ils auraient quitté l'hôtel, Brian était résolu à faire machine arrière et à admettre qu'il n'avait en fait rien dans l'estomac. Il lui fallait absolument au moins un sandwich, si jamais

Mr Corey décidait de faire suivre le quatrième verre actuellement en préparation d'une cinquième libation.

— Je vous dis merde, Brian. À vos nouvelles fonctions !

Et rrrrvlan, cul sec. Toast ainsi cavalièrement porté, Mr Corey, de nouveau jovial en diable et chaleureux comme soleil en juillet abandonna les affaires comme on ôte une défroque. Il gloussa sans raison et consulta sa montre.

— Mon cher Brian, je nous ai maintenant mitonné une petite soirée, croyez-moi, vous n'allez pas en avoir de chagrin. Je me suis occupé de tout, n'ayez crainte, nous aurons de la *compagnie*. Deux dames nous attendent dans le hall. Je leur ai demandé de ne pas monter.

— Parfait, dit Brian.

— Inutile de préciser que ce soir vous êtes mon invité, dit Mr Corey en enfilant son manteau. Rien à débourser. C'est pour moi ; enfin, je mettrai ça sur ma note de frais, vous savez ce que c'est. Les filles aussi. À propos… ces dames sont disponibles à discrétion, toute la nuit, même, si vous voulez. Choisissez celle qui vous plaira, mon petit Brian. Moi, je les connais déjà ; l'une ou l'autre, c'est du pareil au même. C'est *votre* soirée, s'exclama-t-il en lui bourrant les côtes d'un coup de poing égrillard. On n'aura qu'à les ramener là. Ou au YMCA !

Perspective qui eut l'heur de le plonger dans des transports de joie.

Deux dames, effectivement, les attendaient : une petite blonde et une rousse. L'air vraiment *bien*. Pas du tout le genre femmes de petite vertu. Il n'y avait pas à dire, Mr Corey, ou plutôt la société Beamis-Hodgson, savait bien faire les choses.

— Jessie (la rouquine), Mary (la blonde), voici Brian, un de mes meilleurs amis, un vrai crack qui va bientôt travailler avec nous. Bon, en route, la nuit va être longue. Ah, mesdames… attendez une minute, at-ten-dez-u-ne-mi-nu-te. J'ai oublié de dire quelque chose à ce jeune homme. Je règle ce petit problème et la soirée est à nous. Excusez-nous un instant, dit Mr Corey en entraînant Brian à l'écart.

Brian serait bien resté en galante compagnie. Mais pourquoi fallait-il qu'il y en ait une qui s'appelle *Mary* ? Qu'importe, il prendrait Jessie, la rousse, afin de ne pas gâcher sa soirée par le rappel constant d'un nom qu'il préférait oublier, ce soir en tout cas. Il voulait se détendre et s'amuser. N'était-ce pas sa soirée, comme l'avait dit Mr Corey ?

Ce dernier lui parlait et Brian redescendit sur terre. De nouveau accaparé par le métier, Mr Corey semblait avoir retrouvé toute sa sobriété.

— J'oubliais, Brian. Ne donnez pas votre préavis dès demain. Attendez quelques jours.

— Bien sûr, dit Brian. Le premier n'est que dans quinze jours, une semaine sera suffisante. Mais pourquoi ? Vous avez parlé d'un engagement ferme et définitif ?

La grosse main de Mr Corey se posa sur son épaule.

— Mais bien sûr mon garçon, voyons. Simplement, il vous sera beaucoup plus facile de nous rendre un petit service avant de signifier votre préavis qu'une fois que tout le monde saura que vous partez pour entrer chez nous. Et quand je dis nous, c'est en fait à vous, que vous rendrez un grand service.

— Ah ? De quoi s'agit-il ?

— Écoutez, vous nous amenez votre clientèle, bien. Mais ça ne représente que la moitié de celle de Conger & Way. L'autre représentant – Sparling, quel que soit son nom – a la sienne et le vieux Conger aussi. Il serait souhaitable que vous puissiez nous en fournir la liste, surtout en ce qui concerne les gros, ainsi qu'un aperçu détaillé du matériel acheté et des quantités enlevées. Il ne serait également pas mauvais d'avoir une petite idée de leurs propres clients ; enfin, vous voyez ce que je veux dire. Vous trouverez bien un prétexte pour fouiner dans les dossiers. Ou même fouiller directement dans le bureau de Sparling et celui de Conger. Mais si on savait que vous partiez… vous ne pourriez sans doute pas vous procurer ces tuyaux aussi facilement. Vous me suivez ?

Brian le regarda fixement, tombant littéralement des nues.

— Mr Corey, vous ne parlez pas sérieusement ? Ce serait une fraude, de l'abus de confiance. Je ne peux pas faire ça.

— Fraude ? se récria Mr Corey, sourcils hérissés. Mais ce sont les affaires, mon garçon, c'est comme ça que ça marche. Personne ne vous demande de voler quoi que ce soit ; il s'agit simplement de réunir quelques renseignements – renseignements qui vous serviront plus tard, d'ailleurs. Allons, ne me dites pas que vos principes religieux vous l'interdisent ? Dites, vous plaisantiez vraiment, tout à l'heure, au sujet de cette histoire de YMCA ?

— Mr Corey, est-ce un ordre ? Je veux dire, est-ce que mon engagement est subordonné à ce que vous me demandez de faire ?

— On peut voir la chose sous cet angle, répondit Mr Corey en le regardant attentivement. Si vous n'avez ni l'ambition, ni la jugeote nécessaires, vous n'êtes pas celui que nous recherchons.

— Dans ce cas, Mr Corey, allez vous faire foutre !

Sur ce, Brian tourna les talons et planta là son interlocuteur. La colère, ajoutée aux quatre verres qu'il avait bus, lui faisait presque tourner la tête. Il fallait qu'il s'arrête quelque part pour manger. Mais l'air frais de la nuit lui fit tellement de bien et lui parut si clair, si propre, qu'il décida de marcher un peu d'abord.

Une fois sa colère tombée, il se sentit plus heureux qu'il ne l'avait

été depuis le soir où il avait passé cet appel longue distance à Denver. Depuis le début, il avait su, sa conscience ne s'y était pas trompée, qu'il n'aurait pas été loyal de quitter Conger & Way pour un rival et d'emmener sa clientèle avec lui, mais ne l'avait clairement compris que lorsque la démarche insolite de Mr Corey lui avait enfin ouvert les yeux. Après tout, il n'y avait qu'une différence de degré entre ce qu'il se proposait de faire et ce que Mr Corey lui avait demandé.

Et tout ça pour trente dollars de plus par semaine, trente pièces d'argent, trente deniers. Coïncidence ? Mr Corey, que le cynisme n'avait pas l'air d'étouffer, avait-il délibérément choisi ce chiffre ? L'avertissement venait-il de plus haut ?

Bon, inutile de s'appesantir là-dessus. En tout cas, il se sentait mieux, beaucoup mieux. Au bout d'un moment, toute sa bonne humeur habituelle lui revint et il ne put s'empêcher de rire : Mr Corey allait-il garder les deux filles ou en renvoyer une après l'avoir dédommagée pour le dérangement ?

Un peu coupable, Brian devait s'avouer qu'il serait bien resté un peu plus longtemps avec cette rouquine, un beau brin de fille, ma foi.

Au revoir, au revoir, au revoir, au revoir. Telle est la chanson du samedi midi.

« Au revoir, Mary. Passez de bonnes vacances. Ne vous noyez pas, surtout. Ne restez pas trop longtemps exposée au soleil. Et pas de bêtises, hein, vous me le promettez ? »

Tout le monde savait, parce qu'elle en avait parlé à certains et que le mot avait fait le tour du bureau, que Mary allait passer une semaine chez des amis qui avaient une résidence secondaire au bord de la Little Miami River.

« Où ça, sur la Little Miami ? » avait voulu savoir Brian. « Si j'arrive à m'échapper une journée, il se pourrait que je vous fasse une petite visite surprise. J'aimerais bien vous surprendre en maillot de bain rouge. »

Il plaisantait, naturellement, et Mary n'avait pas pris la boutade au sérieux.

Adieu Mary. Amusez-vous bien.

Fort heureusement, ce n'était là qu'un adieu temporaire ; Mary ne partait qu'en congés. Tout le monde avait déjà pris les siens. Même moi, le plus récent, avait déjà pris les miens ; au mois de juin dernier, ayant un an de présence, j'avais eu droit à ma semaine réglementaire, que j'avais prise dès que j'en avais eu la possibilité, c'est-à-dire en juillet.

Chacun aurait maintenant préféré avoir attendu un peu, semblait-il. Ce mois de septembre était tellement beau, le temps si merveilleux.

Au revoir, Mary.

Mais le départ de Mary n'était rien à côté de celui de Stella, qui nous avait quittés pour de bon, pour se marier. Nous ne la reverrions sans doute plus jamais. Personne n'avait eu à se poser la question de savoir s'il devait ou non assister au mariage (non que j'y serais allé, en ce qui me concernait) car Stella avait expliqué que ce serait une cérémonie intime où seuls les membres de la famille seraient conviés.

Nous enverrions un cadeau, naturellement, pour lequel nous nous étions chacun fendus d'un dollar ou deux, sauf Mr Conger, qui lui avait accordé une semaine de salaire supplémentaire. Stella enverrait une carte pour remercier tout le monde ; la carte ferait le tour du bureau et on n'entendrait plus parler de Stella chez Conger & Way. Oh, c'était entendu, elle passerait nous voir de temps en temps, pour donner de ses nouvelles, mais chacun savait parfaitement à quoi s'en tenir.

Adieu donc, Stella. Bonne chance. Et toutes nos félicitations.

Même Mr Conger avait quitté son bureau directorial pour se joindre aux félicitations et faire chorus à l'adieu général, auquel s'était joint Mr Willoughby, le sourire encore plus espiègle et matois qu'à l'accoutumée.

Adieu, Stella. Nos meilleurs vœux de bonheur.

Au revoir, Mary. Bonnes vacances. Pas à lundi prochain, non, mais à lundi en huit.

Adieu, Stella. Adieu.

C'était le premier départ du bureau depuis mon arrivée. Nous nous retrouvions à sept. Il n'y en aurait pas d'autre avant les premiers flocons de neige, et ce serait alors pour une raison bien différente, une *toute autre* raison.

Adieu, Stella.

Samedi après-midi. Trois hommes d'affaires discutent de sujets qui n'ont rien à voir avec la firme Conger & Way ou avec ceux qui y travaillent ou y ont travaillé. Ils n'ont aucun lien, même éloigné, avec l'industrie de la machine-outil ou ce qui pourrait s'y rattacher, et ne se trouvent même pas à Cincinnati. Ces trois hommes sont cependant sur le point de prendre une décision qui va avoir des conséquences immédiates sur la vie d'un des employés de Conger & Way et changera plus tard – répercussion à long terme – toute l'existence d'un autre.

La scène se passe dans un bureau qui n'a rien de l'aspect fonctionnel, bien que démodé, de celui du 120 Oak Street, encore moins des locaux ultra modernes (pour 1923) et tape-à-l'œil d'Otis Culver, le courtier de Brian Danner. C'est un simple bureau dans Monmouth Street, à Newport, Kentucky. Le mobilier comprend en tout

et pour tout une table de poker octogonale, tellement usée et griffée qu'elle n'est plus utilisée comme telle depuis longtemps, quelques chaises, des cendriers et des crachoirs. Il y est cependant débattu de problèmes graves et de sujets importants.

Laissez-moi taire le nom des trois hommes présents ; à moins qu'ils ne révèlent eux-mêmes leur identité au cours de la conversation : leur travail est en effet de ceux où l'anonymat prime toute forme de publicité.

L'un est un de ces natifs des monts Ozark, un gueux qui a fait du chemin depuis le trou perdu de l'Arkansas où, avant la prohibition, il menait une existence précaire, misérable propriétaire d'un vieil alambic clandestin. Il porte maintenant un costume à cent dollars, des chaussures faites sur mesure, lustrées comme des miroirs, un chapeau de feutre mou, une épingle de cravate ornée d'un diamant de deux carats et une cravate à dix dollars. Il a même presque totalement perdu son accent.

Le deuxième homme est un Grec. Habillé avec autant de luxe, mais plus de discrétion, que l'ex-paysan arriéré. Lui aussi a parcouru pas mal de chemin en quelques années. Personne ne sait d'où il vient mais il est manifestement né aux États-Unis et a reçu une certaine éducation ; on ne discerne son léger accent que lorsqu'on tend attentivement l'oreille.

Les deux hommes sont associés. Comme Conger et Way, du vivant de Harry Way. Oh, ils ne vont pas le rester bien longtemps ; dans leur métier, il faut très vite prendre l'ascendant sur l'autre et ce, de n'importe quelle façon, loyale, malhonnête ou… définitive. Pour l'instant, cependant, ils sont associés.

Le troisième homme a tout du gorille et c'en est d'ailleurs un. Il est chargé de certaines missions. C'est une sorte de coursier, lui aussi, mais en plus musclé.

Tous les trois parlent de quelqu'un appelé Jake.

— On ne peut pas laisser Jake continuer comme ça, dit le Grec. Ce n'est plus une, mais trois pierres dans notre jardin, sur *notre* territoire. D'accord, les trois salles viennent juste d'ouvrir et on n'a pas encore perdu trop de clients, mais trois, c'est trop. Rance, il faut faire quelque chose.

L'ex-bouseux, ainsi véhémentement apostrophé, affichait une mine grave.

— On ne peut pas se permettre d'engager les hostilités comme ça, Hymie. Il est bien plus outillé que nous. On pourrait peut-être louer quelques torpédos, ouais, mais… bordel, t'as une idée du prix que ça va coûter ?

— On peut faire aussi bien que lui, à condition de s'y mettre, répliqua le Grec. Mais ce ne sera peut-être pas nécessaire. Jake n'a pas

plus envie que nous de se retrouver avec une guerre sur les bras ; il sait que ça lui coûterait très cher à lui aussi. À mon avis, il a ouvert ces trois salles pour voir quelle serait notre réaction, laisser faire ou nous battre. Si on ne réagit pas, il continuera.

— C'est possible, Hymie, mais si on refroidit ses hommes, ou si on lui rançonne ses camions – et c'est impossible sans zigouiller quelqu'un parce qu'y a toujours deux hommes armés à bord – ça déclenchera inévitablement la guerre. Y pourra pas faire autrement, on y coupera pas. Comment qu'on pourrait y échapper, hein ?

Le Grec eut un large sourire.

— Alors donnons-lui un avertissement, sans aller jusqu'à la guerre ouverte. Afin qu'il comprenne bien qu'on se battra s'il le faut. Je suis sûr qu'il comprendra parfaitement le message et qu'il avisera en conséquence. Comme je l'ai déjà dit, il n'a aucune envie d'une guerre. Il sait que tout le monde y laisserait des plumes et, comme nous, il a horreur de se faire plumer.

Rance fronça les sourcils et repoussa son feutre noir en arrière de son crâne.

— Lui filer un avertissement ? Comment ça ?

— Chatouiller les côtes d'un de ses gars. Écoute, Jake a engagé une petite frappe – un jeunôt que je ne connais pas – pour les cas d'urgence, quand un rade appelle parce qu'il va se trouver à sec et a besoin d'un casier de bières ou de trois bouteilles de gin pour finir la nuit. Le type appelle et, aussi sec, Jake envoie son affreux. Il travaille avec une voiture, pas un camion, et n'a donc pas de protection. Ça ne vaudrait pas le coup, tu comprends ? Une bagnole passe inaperçue et, de toute façon, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais. Ça pourrait marcher. Suffirait de surprendre le gars en plein travail. Ouais, mais comment ?

— J'ai déjà ma petite idée là-dessus. Rien de plus facile. Un des bouges que ce salaud de Jake a osé monter sur notre territoire est tenu par un nommé Kyros, Elias Kyros. Je le connais un peu, il était barman aux *Quatre AS,* juste avant de se mettre à son compte. Suppose maintenant que, sur le coup de minuit, Kyros appelle Jake, qu'il lui dise qu'il est en plein coup de feu – on est samedi soir, n'oublie pas – et risque d'être à court de gin, qu'il lui en faut absolument quelques bouteilles, d'urgence. Jake va aussitôt envoyer son arpète. En dix minutes, un peu plus s'il est sur un autre coup, le zigue sera chez Kyros. Il se garera sur le parking, derrière l'immeuble, pour entrer par la porte de service – j'ai étudié les lieux, tu penses. Il n'y a pas de lumière, par là, c'est très sombre. Le type sort de sa voiture et se dirige vers la porte avec sa bibine. Mick ici présent (précisa alors le Grec en se tournant vers le gorille), est là qui l'attend. Et qui lui fait

comprendre de quel bois on se chauffe. Personne ne sera tué, Rance. Jake ne pourra pas prendre prétexte d'un simple passage à tabac pour déclencher les hostilités ; à moins que ce ne soit justement ce qu'il recherche et alors ce sera la guerre, qu'on le veuille ou non. Un petit avertissement, je te dis, c'est tout.

— Mmouais, dit Rance, ça me paraît bien, très bien. Ça pourrait marcher et, comme t'as dit, on a rien à perdre. Ça se pourrait même que ça nous rapporte une caisse de gin. Quand Mick aura fait son affaire au livreur, y aura qu'à embarquer la cargaison, histoire de boire un verre à la santé de cette crevure de Jake. Mais, dis-moi, pourquoi que ce Kyros téléphonerait à minuit… ? À moins que…

Rance se plongea dans de profondes supputations. Le Grec lui jeta un regard dédaigneux qui aurait pu lui attirer quelques ennuis si Rance l'avait regardé au lieu d'interroger le plafond pour y chercher une réponse à ses questions.

— Pour ne rien te cacher, reprit le Grec, c'est moi qui appellerai Jake à minuit. Kyros est Grec, lui aussi, et nos voix se ressemblent. Le seul problème est son accent, ça, je ne pourrai pas l'imiter. Mais il n'y a pas une chance sur mille pour que Jake devine que ce n'est pas Kyros qui est à l'appareil. Satisfait ?

Rance hocha la tête.

— Ça me paraît très bien, Hymie. On va lui donner une petite leçon. T'as tout compris ? ajouta-t-il à l'adresse du gorille.

— Ben ouais, assura Mick, prononçant ainsi ses premières paroles de la soirée.

Mary Horton se réveilla en se sentant légèrement coupable. Le grand soleil qui entrait par la fenêtre indiquait qu'il était tard, au moins huit heures, peut-être même neuf, et sa première pensée fut qu'elle avait oublié de remonter le réveil ou qu'elle ne l'avait pas entendu sonner.

Puis la mémoire lui revint et elle poussa un soupir de satisfaction.

Non seulement c'était dimanche, mais c'était le Dimanche qu'elle attendait depuis si longtemps. Non seulement c'était son premier jour de congés, mais le premier de toute une semaine où elle allait être entièrement seule avec Eddie, comme mari et femme. Comme le mari et la femme qu'elle espérait toujours devenir un jour ; quand Eddie aurait changé, car il changerait, il comprendrait son erreur et découvrirait enfin la vérité.

Un coup d'œil au réveil lui apprit qu'il n'était qu'un peu plus de huit heures. Elle avait donc tout son temps. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était prendre un bain, s'habiller et faire les valises, toutes choses qui lui prendraient à peine deux heures, alors qu'Eddie ne

passerait pas la chercher avant midi. Elle pouvait donc dormir encore un peu ou rester simplement couchée et rêver à cette merveilleuse semaine qui s'annonçait.

Mary ferma les yeux et imagina la villa au bord de la Little Miami River. Pas telle qu'elle était, bien sûr, car elle n'avait jamais vu la maison, mais Eddie la lui avait décrite avec un tel luxe de détails qu'elle s'y voyait déjà parfaitement. Eddie avait réussi à la louer, d'après ses dires, pour une bouchée de pain. Mary était néanmoins sûre qu'il s'agissait là d'un pieux mensonge pour ne pas lui avouer combien il avait dû donner en réalité.

Elle s'étira voluptueusement, n'ayant plus envie de dormir.

Ils pourraient déjà y être, si elle avait écouté Eddie. Il voulait passer la prendre au milieu de la nuit, aussitôt après avoir fini son travail, mais elle avait eu pitié de lui et avait dit non ; il devait d'abord dormir un peu et n'aurait qu'à passer la chercher à midi. Comme cela, ils arriveraient frais et dispos au lieu d'être fatigués par la route et le manque de sommeil. Eddie avait affirmé qu'il pouvait accomplir le trajet en deux heures ; même s'ils s'arrêtaient quelque part pour manger, ils seraient là-bas en milieu d'après-midi. Juste à temps – le soleil brillait et la journée s'annonçait magnifique – pour piquer un plongeon dans la rivière.

Dans – pensée qui la fit pouffer de rire – le nouveau maillot de bain qu'elle avait acheté la veille. Eddie en serait fou. C'était un modèle tellement osé qu'elle avait longuement hésité avant de l'acheter. Oh, ce n'était pas pire que ce que portaient les baigneuses des films de Mack Sennett, mais il n'y avait malgré tout pas beaucoup de femmes à oser s'exhiber en public dans une telle tenue ; même si les maillots une pièce semblaient rencontrer cette année une vogue certaine, et même si cet engouement durait une ou deux saisons de plus, elle n'oserait quant à elle jamais porter une chose pareille sur une plage. Elle avait acheté ce maillot uniquement parce qu'Eddie lui avait assuré que leur bout de rivière était privé et qu'il n'y avait pas d'autre habitation à huit cents mètres alentour.

Elle eut soudain envie de l'essayer pour voir comment il lui allait ; et de déballer aussi ses autres menus achats de la veille. Elle bondit hors du lit, passa dans le réduit qui servait de salle de bain et fit couler l'eau dans la baignoire. Pendant ce temps-là, elle fit son lit, puis étala le maillot et ses autres achats sur le lit. C'était une bonne idée que de s'être réveillée tôt : elle allait pouvoir ainsi tout essayer. Tout devait lui aller parfaitement mais si quelque chose avait besoin d'une retouche, elle aurait tout le temps de s'y mettre.

Elle quitta sa chemise de nuit, se plongea dans la baignoire et s'y prélassa un bon moment. (Elle s'était lavé les cheveux la veille au soir, Dieu merci, et n'avait donc pas besoin de le faire maintenant.) Après

s'être essuyée, elle repassa dans la chambre, toute rose et nue comme un ver, et enfila le beau maillot de bain. Il était rouge vif ; ça faisait encore plus osé mais la vendeuse lui avait affirmé que le rouge était ce qui s'accordait le mieux avec ses cheveux bruns, ses yeux noirs et sa peau mate.

Elle boutonna la bride sur son épaule et alla se planter devant la glace. Pas une glace en pied, malheureusement, mais en inclinant la tête sous le bon angle et en se plaçant à distance suffisante, elle pouvait s'y voir toute entière, à l'exception des chevilles.

Pour être osé, ah la la, ça l'était. Elle se sentait presque plus nue maintenant que tout à l'heure dans la baignoire. Mais le maillot lui allait fort bien et la faisait paraître très belle, désirable, un peu impudique, même. Eddie allait l'adorer et elle ne regrettait pas de l'avoir acheté ; il valait le prix qu'elle l'avait payé, même si elle ne devait le porter qu'une semaine.

Elle se mit de profil pour juger de l'effet produit et, au prix de quelques contorsions, voir ce que cela donnait sur les épaules et dans le dos. C'est alors qu'elle entendit des pas dans le couloir du palier. Ce ne pouvait pas être Eddie, il était encore trop tôt, et elle n'attendait personne un dimanche matin. Elle retint néanmoins sa respiration, le temps de laisser les pas s'éloigner.

Mais ils ne passèrent pas leur chemin et un coup fut frappé à la porte.

Eddie ? Peut-être n'avait-il dormi que quelques heures et…

Mary s'avança jusqu'à la porte avec le soudain espoir que ce soit bien lui. Riant de la surprise qu'elle allait lui faire, elle entendait déjà son sifflement admiratif.

— Qui est-ce ?

— Mademoiselle Mary Horton ?

Si la voix était masculine, ce n'était pas celle d'Eddie.

— Oui, répondit-elle. Mais… je ne suis pas habillée. Je ne peux pas ouvrir comme ça. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est ?

— Bien, dit l'homme. Vous n'avez pas besoin d'ouvrir. Je voulais juste être sûr de ne pas me tromper de porte. J'ai quelque chose à vous remettre. Je vais vous le glisser sous la porte.

Le coin d'une enveloppe blanche apparut sous la porte. Mary se pencha mais l'enveloppe, plutôt épaisse, semblait-il, resta coincée. Elle tira un peu plus fort mais l'enveloppe ne bougea pas d'un pouce.

Les pas s'éloignaient déjà. L'oreille tendue, Mary écouta leur écho décroître jusqu'à l'étage inférieur puis resta quelques secondes supplémentaires aux aguets afin d'être certaine qu'il n'y avait personne d'autre dans le couloir et que l'homme était bien parti. Elle ouvrit alors la porte, ramassa l'enveloppe et alla s'asseoir sur son lit, perplexe. L'enveloppe était vierge et ne portait aucune adresse, ni

celle du destinataire, ni celle de l'expéditeur. Mais c'était bien à elle qu'elle était destinée. L'homme avait très clairement demandé mademoiselle Mary Horton.

Une lettre d'Eddie ? Non, même s'il y avait un contretemps (pourvu que non, mon Dieu !), jamais il ne lui aurait fait porter un message par un étranger. Il aurait téléphoné et l'aurait fait demander en bas, à l'appareil de l'immeuble.

Il lui vint soudain une pensée horrible. Eddie avait-il été arrêté au cours de la nuit ? Dans ce cas, il ne pouvait pas téléphoner de la prison : il ne voulait pas la mêler à ses problèmes et qu'on vienne l'interroger. Non. Il pouvait évidemment être arrêté lors d'une de ses livraisons nocturnes, même si c'était peu probable, mais l'avocat de son patron l'aurait immédiatement fait libérer. S'il était malgré tout en prison, peut-être lui avait-il fait parvenir ce message par l'intermédiaire de cet avocat…

Fébrilement, ses doigts déchirèrent l'enveloppe. Il y en avait une seconde à l'intérieur, protégée d'une feuille de papier où était écrit quelque chose. Cette seconde enveloppe, cachetée, lui était personnellement adressée ; l'écriture était celle d'Eddie. Mary la contempla quelques instants, inquiète, puis déplia la feuille de papier qui l'accompagnait. C'était une lettre tapée à la machine, manifestement par quelqu'un d'inexpérimenté, comme son œil exercé s'en rendit compte immédiatement. Quelqu'un qui avait même fait plusieurs fautes ; les premières avaient été corrigées mais les suivantes avaient été simplement surchargées avec des x. Redoutant un malheur et sans comprendre ce qu'elle lisait, Mary procéda au recensement intégral des fautes et des erreurs commises par l'auteur des lignes qui dansaient devant ses yeux. Le sens des mots finit tout de même par s'infiltrer dans son esprit, au-delà de la frappe malhabile, et elle lut finalement ceci.

Mademoisel Horion. C'és dé mauvaise nouvele que je doi vous anoncé et j'irai donc pa par quatre chemin sans cherché a tourné autour du po. Eddie és mor. Je croi que cés un axident, qu'on avai selemen l'intanssion de lui fère peur et de le tabassé. Il a ressu un cou de poin sou le menton, sa tète a parti en arière, il és tombé et son fron a heurté le trotoir. Je sui resté avec la polisse presque toute la nui. Lé flic save qu'i travaillai pour moi mai y a pas de soussi a se fère de ce coté. Non, ceu qu'oré plutôt du mouron a se fère, c'és ceu qu'on fé ça, passeque je sai qui c'és. Je vai m'occupé d'eu, soyé san crinte. Je croyaipas qu'y voulé la guere, mai mintenan, et ben y l'on, même si z'on pa tué Eddie expré. Y la veule, et ben y von l'avoir.

Je vou join une letre qu'Eddie m'avé laissé et que je devé vous remete si lui arrivé quelque chose. Je croyai pas qui y oré dé pépins, Eddie aussi y croyé pas, mai on avé tor. Encor, qu'on cherche a me volé le chargemen

d'un camion, ça peu se conprendre passeque ça en vau la pêne. Mai un cou pareil, j'auré jamai cru ça d'eu. Je peu tout de même pas fère esscorté quelqu'un qui va livré troi quatre boutanche.

De toute fasson, y m'avé laissé cete letre en ca de maleur et la voila donc. Vous fête pas de soussi pour les obsèque et tou ça. Je m'occupe de mes gas jusqu'o bou.

Montré pas ce mo à la polisse, si vous plai, brulé-le. Passeque je déclare que je vai m'occupé des gas qu'on fai ça a Eddie. Les flics soron bien assé to, y a pa besoin de lé prévenir a l'avansse. Mai même si vous le fête, ça pourré pas beaucou lé aidé. J'ai pas signé et y pourron jamai retrouvé la machine que j'ai utilisé, comme ça y pourron rien prouvé. Recevé toutes mé condoléansse.

Les mots lui sautaient au visage, se brouillaient, éclataient devant ses yeux puis se brouillaient à nouveau.

Mary resta assise, sans bouger, et ce ne fut qu'au bout de longues minutes, de très longues minutes, qu'elle laissa tomber la feuille qu'elle avait à la main, prit l'enveloppe cachetée sur laquelle Eddie avait inscrit son adresse et l'ouvrit. Elle contenait une lettre, également tapée à la machine, mais d'une frappe nette et régulière. La machine portative d'Eddie. Qu'ils avaient si souvent emmenée, puis récupérée, au mont-de-piété, avant que…

Ma très chère Mary,

Si jamais tu lis ceci, j'ai bien peur d'être mort, car je ne t'écris cette lettre que dans cette seule Eventualité et elle ne te sera remise que si je suis tué – que ce soit dans un accident d'automobile ou en d'autres circonstances. La première hypothèse est toujours possible, on ne sait jamais, mais je crois maintenant que la deuxième solution n'est pas à écarter non plus.

Le mot « maintenant » lui fit prendre conscience que la lettre était datée, détail qui n'avait pas encore attiré son attention. Elle avait été écrite il y avait deux semaines seulement.

Car il existe actuellement entre les bandes qui se partagent la ville une rivalité qui pourrait bien dégénérer en guerre ouverte. Je ne suis pas dans le secret des dieux, mais j'ai bien l'impression que c'est ce que l'avenir nous réserve. Je ne serais que du menu fretin dans une telle guerre mais, tu sais, c'est souvent le menu fretin qu'on envoie au casse-pipe. (Tu te rappelles que j'ai un jour essayé de t'apprendre à jouer aux échecs ? Peut-être n'as-tu pas oublié. P d2-d4, PxP. Un gambit d'ouverture.) Il faut y penser. Surtout, si une telle chose arrive – et ce sera le cas si tu lis cette lettre – ne fais de reproche à personne, ni à celui pour qui je travaille, ni à ceux du

camp adverse. Je suis en ce moment engagé dans une partie d'échecs, où, comme tout le monde, j'ai toutes mes chances au départ. Je crois, ou plutôt je croyais, le risque négligeable. Mais je ne peux pas revenir en arrière et retrouver, à cause d'une infime probabilité, le genre d'existence que j'ai connue jusqu'ici, sans argent, sans avenir et sans espoir. J'ai tourné la page, définitivement. Je vais enfin pouvoir, du moins je l'espère, devenir quelqu'un et avoir un peu d'argent devant moi – même si cela comporte des risques. Mais… Oh, et puis pourquoi est-ce que je te parle de tout cela ? Ce n'est pas ce que j'ai envie de te dire. Non.

Au risque de me répéter, si tu lis cette lettre, c'est que je serai mort. Et tu sais, Mary, c'est vraiment la meilleure solution pour nous deux. Je ne sais pas pourquoi tu m'aimes, une femme comme toi ne devrait pas aimer quelqu'un comme moi. Je me suis montré trop faible et j'ai accepté ton amour. Parce que je t'aime aussi, à ma façon. Mais je n'aurais jamais pu rien t'apporter de bon, ma présence à tes côtés t'aurait empêchée d'aimer quelqu'un d'autre, quelqu'un de bien, quelqu'un qui pourrait t'épouser et t'offrir l'existence et les enfants dont tu rêves et que tu mérites.

Nous n'aurions jamais pu nous marier, Mary. Moi, étant ce que je suis, il y avait aussi peu de chance que je devienne catholique, ou même seulement chrétien, qu'il me pousse une troisième jambe, un beau matin. Je tiens pour vile superstition tout ce que toi tu vénères comme étant la vérité révélée. Toi, telle que tu es, tu n'aurais jamais renoncé à la foi dont tu as été nourrie avec le lait de ta mère (ou, de mon point de vue, qui t'a pervertie dès ta plus tendre enfance) pour épouser un athée. Voilà ce qui nous sépare et peut-être aurions-nous déjà dû nous séparer. Mais, puisque tu lis ces lignes, c'est maintenant chose faite.

Si cela peut t'aider à surmonter cette épreuve, sache que notre séparation était inévitable et aurait eu lieu de toute façon, peut-être même n'était-ce qu'une question de mois. Je me suis montré trop faible, disais-je, pour ne pas t'aimer et désirer t'avoir à mes côtés, mais si je garde encore ma place actuelle quelques mois, disons jusqu'à l'hiver prochain, j'aurais (ou j'aurais eu, il est difficile de jongler avec les temps pour exprimer de telles choses) assez d'argent pour finir de payer la voiture et partir quelque part, le temps de trouver un autre emploi ailleurs – pareil ou meilleur. Je serais parti sans t'avertir pour que tu sois forcée de m'oublier et c'est ce que tu aurais fait. Si une telle chose devait arriver – et j'espère ardemment que ce sera le cas – tu ne liras jamais cette lettre mais en recevra une autre te donnant les raisons de mon départ. Si donc, la mort étant venue me chercher avant, tu lis celle-ci en ce moment (quel qu'il puisse être), sache que le temps que nous aurions passé ensemble nous était de toute façon compté. Maudis-moi si tu peux, mais je t'aurais quittée.

Si au contraire tout cela ne t'est d'aucun secours – je n'ai aucun moyen de le savoir et ne le saurai jamais – j'espère seulement que tu pourras m'oublier définitivement.

Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer, mon amour. Nous sommes les pôles opposés. Je suis aussi sincère dans ma mécréance – ce que tu n'as jamais vraiment compris – que toi dans tes croyances. J'ai autant de rigueur intellectuelle que toi de conviction religieuse. Et c'est là où le bât aurait fini par blesser ; jamais je n'aurais pu faire semblant de croire aux mêmes choses que toi – même pour t'épouser, même pour le salut de ma vie ou (si j'y croyais) de mon âme immortelle. Aussi paradoxal que cela puisse te paraître, cette feinte adhésion m'aurait coûté l'âme que je sais pertinemment ne pas avoir, tout au moins l'âme immortelle telle que la conçoivent nos bons curés.

Seigneur, voilà que je m'égare en pleine philosophie, pour ce qui n'est, après tout, qu'une lettre d'adieu.

Adieu, Mary. Il faut m'oublier. Dès maintenant.

Suivait un *Eddie* manuscrit.

La lettre lui échappa des mains ; au contraire de la précédente, elle était suffisamment claire et il était inutile de la relire.

Mary resta un long moment assise sur son lit, les deux lettres posées à côté d'elle. Puis, comme une aveugle, elle se leva et tituba jusqu'à la fenêtre, où le grand soleil de midi brillait derrière les rideaux. Elle resta là sans rien dire, inerte, les yeux secs, puis les larmes jaillirent silencieusement, lui coulant le long des joues et mouillant, sans qu'elle y prenne garde, le beau maillot de bain rouge qui lui donnait – pour qui n'aurait pas vu son visage – l'air désirable et même un brin impudique.

Un automne calme. Ce qu'on appelle une belle arrière-saison, où apparemment rien ne se passe, du moins en surface. Mary partie en congés, la semaine fut bien entendu des plus agitées. Tout le monde travailla à peu près une heure de plus chaque jour et la moitié du samedi après-midi, de sorte qu'il n'y eut presque pas de retard, vite résorbé au retour de Mary, la semaine suivante.

(Mary n'était pas allée au bord de la Little Miami River. Elle nous revint non seulement sans le moindre hâle, bien qu'il y ait eu un temps splendide toute la semaine, mais même un peu plus pâle que d'habitude. Mr Willoughby l'ayant interrogée, elle avait expliqué que, pour une raison qu'elle ignorait, ses amis avaient annulé leur invitation et qu'elle était tout simplement restée chez elle. « J'espère tout de même que vous avez passé une bonne semaine, » avait dit Mr Willoughby. « Oui, oui, excellente, » avait-elle répondu. Il y avait bien quelque chose dans sa voix, une sorte de voile rauque, qui l'avait intrigué, mais Mr Willoughby avait jugé préférable de ne pas insister.)

En tout cas, cette semaine semblait lui avoir été bénéfique au

moins sur un plan et elle se plongea dans le travail avec une ardeur et un acharnement qu'on ne lui avait encore jamais connus, à croire qu'elle voulait se tuer à la tâche.

Une semaine après son retour, le bureau avait retrouvé son ronron quotidien et ce, malgré le départ de Stella, sans surcroît de travail pour personne. Nous étions en partie redevables de cet état de fait à Marty Raines, de nouveau capable, Stella partie, de se concentrer sur son travail et faisant par conséquent beaucoup moins d'erreurs (en comptabilité, une erreur signifie bien souvent plusieurs heures de vérification), mais le mérite principal en revenait à Mr Willoughby, qui avait profité de l'occasion pour apporter plusieurs améliorations à notre système de classement et de facturation afin de gagner du temps.

D'autre part, il faut bien le dire, les affaires ne marchaient pas très fort. Moins de commandes, moins de factures, moins de travail.

Mais, pensions-nous, ce n'était que temporaire. Il ne fallait y voir que le contrecoup de la perte du contrat Bea-mis et de la difficulté de faire adopter une nouvelle marque aux clients. Détail dont il fallait également tenir compte, Stella était partie et les charges avaient donc été réduites. Nous avions atteint le creux de la vague. Tel était du moins notre sentiment.

Oui, un automne calme et tranquille.

Mr Conger, lui, ne s'y laissait pourtant pas tromper et savait que l'arbre pouvait parfois cacher la forêt. Les quinze dollars par semaine qu'il n'avait plus besoin de donner à Stella n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'océan. Ses propres revenus avaient baissé de cinquante dollars par semaine (ce qui n'était pas sans lui causer de graves soucis domestiques) et seules ces économies de bouts de chandelles permettaient encore aux comptes de rester au-dessus du rouge, il ne savait trop pour combien de temps.

Mr Willoughby, pour sa part, n'était pas dupe non plus. C'était lui, et non Marty, qui voyait baisser les profits et qui ne pouvait que constater la baisse des commandes. C'était lui qui signait les chèques.

Octobre avait tout l'air de s'annoncer sous des couleurs encore plus sombres que septembre. Non seulement il ne fallait pas espérer de bénéfices mais, pour la première fois depuis longtemps, la maison allait sans doute renouer avec le déficit.

— C'est loin d'être brillant, Jeff, commenta Mr Conger, à qui Mr Willoughby venait juste d'apporter les chiffres.

— Nous allons voir le bout du tunnel, Mr Conger, vous verrez.

— Je l'espère. Mais… soupira Mr Conger d'un air las, fermez donc la porte, Jeff, et asseyez-vous.

Mr Willoughby s'exécuta et Mr Conger croisa devant lui ses doigts boudinés.

— Je voudrais vous parler de plusieurs petites choses. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de réduire encore les charges ? Nous n'avons pas besoin de locaux aussi grands, même s'il nous faut une certaine surface. Il doit bien y avoir des immeubles au loyer moins élevé. Puisque c'est nous qui allons vers les clients et non les clients qui viennent à nous, il n'est peut-être pas utile de continuer à payer autant. Croyez-vous qu'il soit possible de trouver quelque chose qui serait susceptible de nous convenir sans que ça nous coûte les yeux de la tête ?

— Oui, ce serait possible, mais la différence ne serait pas énorme, j'en ai peur. On pourrait gagner dans les, disons dix dollars par mois, peut-être vingt. Mais il faut également tenir compte du coût du déménagement et du dérangement occasionné les premiers jours ; sans parler des frais d'imprimerie, car il faudra refaire toutes les entêtes et les références de notre courrier et de nos imprimés, et bien sûr des factures. Des débours immédiats, donc, alors que toutes ces mesures ne commenceront à se faire sentir qu'au bout d'un an, peut-être plus. D'ici là, les affaires auront peut-être repris… (Mr Willoughby dut se retenir pour ne pas préciser : *si jamais elles reprennent un jour.)* Si nous avions alors besoin de locaux plus grands, il faudrait supporter le coût d'un nouveau déménagement.

Mr Conger hocha lentement la tête.

— Vous avez raison, je le crains. À vrai dire, j'étais parvenu aux mêmes conclusions mais je voulais tout de même vous demander votre avis.

— Mais j'ai une autre idée, Mr Conger. Ça ne coûterait rien d'essayer. Pourquoi ne pas tenter de négocier une réduction du loyer avec l'agence immobilière ? Précisez que vous venez de procéder à une réduction de personnel et que vous envisagez de déménager afin de réduire vos charges. Avancez l'argument que l'immeuble a pris quelques années, depuis la signature du bail. Nous avons toujours été bon locataire ; plutôt que de nous perdre, l'agence acceptera peut-être de modérer ses prétentions.

Mr Conger se détendit un peu.

— Ma foi oui, Jeff, c'est une bonne idée. Je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé. Comme vous dites, ça ne coûte rien d'essayer. Excellente suggestion, mon bon ami, qui vous vaut un cigare.

Mr Conger exhiba deux cigares et en tendit un à Mr Willoughby. Chacun alluma son havane dans la plus grande solennité. Mr Conger, pour se donner une contenance, s'assura minutieusement que le sien était réglementairement allumé, tira une profonde bouffée et s'éclaircit la gorge.

— Jeff, il n'y aurait pas moyen de sabrer dans les salaires, ne serait-ce qu'un tout petit peu ? J'ai *moi-même* dû réduire mes prélèvements, vous le savez bien.

— J'y ai pensé, dit Mr. Willoughby. Je savais que vous m'en parleriez et j'y ai déjà réfléchi un peu, afin de pouvoir vous donner mon avis. Ce n'est malheureusement pas possible, à une exception près. Actuellement, le salaire de chacun n'a rien de mirobolant. Et personne n'a été augmenté depuis maintenant plus d'un an, alors qu'il y en a un ou deux qui l'auraient mérité. Marty Raines se débrouille beaucoup mieux depuis quelque temps, maintenant que Stella n'est plus là. Mary abat un travail énorme. J'ai bien peur que si vous réduisiez les salaires, tout le monde se mette immédiatement à chercher un nouvel emploi, Fred y compris. On ne pourra pas offrir aux remplaçants beaucoup moins que ce qu'on offre actuellement ; quelques dollars de moins par tête de pipe, peut-être, pas assez en tout cas pour amortir le coût et le temps investis à former du personnel nouveau.

» Il n'en reste donc qu'un et je suis celui-là. Oh, je ne pense absolument pas être payé au-dessus de mes capacités, mais je suis prêt à accepter une baisse de cinq dollars par semaine pendant un certain temps, jusqu'à ce que la conjoncture s'améliore.

Mr Conger secoua lentement la tête.

— Non, Jeff. Vous n'êtes pas trop payé. J'espérais pouvoir vous donner une augmentation, mais… Non, je ne peux pas accepter votre

offre. À moins de baisser tous les salaires, on ne touche pas au vôtre. Je crois que vous avez raison, encore une fois : il est en effet douteux de pouvoir agir sur les salaires. Bon, ce sera tout, Jeff. Pour l'instant.

Après le départ de Mr Willoughby, qui avait laissé la porte ouverte, Mr Conger se plongea dans la contemplation morose de la fumée de son cigare. Les affaires allaient-elles reprendre ? Danner marchait bien : son chiffre n'avait baissé que de dix pour cent. Il se démenait comme un beau diable, depuis quelque temps ; pour une raison quelconque, il s'était pris d'une telle aversion pour la gamme Beamis-Hodgson, qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour en dégoûter les clients. Son chiffre retrouverait sans doute très vite son niveau précédent, peut-être même serait-il légèrement supérieur. Le chiffre de Sperling, lui, avait chuté de vingt pour cent, ce qui n'était pas catastrophique. Non, la catastrophe, par contre, la vraie, ce qui était vraiment dur à encaisser (façon de parler), c'était son propre chiffre à lui, le patron, avec ses clients personnels. C'était bien simple, il avait chuté de moitié, et encore en n'y regardant pas de trop près. Mais ce n'était pas de sa faute s'il avait perdu le plus gros client de la maison, un client fidèle depuis des années. Don Harvey, le directeur des achats de Cincinnati Lathe, un ami de longue date, avait tenu à l'en avertir lui-même. « Désolé, Ed, mais ce sont les ordres du grand patron lui-même, et c'est irrévocable. Pas question d'abandonner la gamme Beamis et de continuer à travailler avec vous. Vous savez ce que ça cache. Cincinnati Lathe possède des intérêts dans Beamis et, pour briser toute concurrence, Beamis veut vous faire mordre la poussière. C'est une compagnie qui ne recule devant rien. » Quel choc, d'apprendre ainsi en un instant que vous venez de perdre votre plus gros client.

Mais son plus gros souci était son propre état de santé. Il ne se sentait pas très bien depuis son dernier voyage à Pittsburgh. Accomplir six heures de travail quotidien, ou même quatre, d'ailleurs, lui était chose de plus en plus pénible. Malgré une dispute avec sa femme, il avait refusé d'aller consulter un médecin car il savait que celui-ci, non content de lui interdire les cigares, lui aurait prescrit, une longue période de repos. Peut-être même lui aurait-il suggéré de prendre sa retraite. Or, il ne pouvait pas se permettre de tomber malade, encore moins de prendre sa retraite, sans risquer la faillite avant un mois.

Il avait soixante-et-un ans, et des tonnes de soucis. Lui qui avait un jour espéré pouvoir se retirer à soixante ans, il aurait maintenant de la chance s'il pouvait le faire à soixante-cinq, et encore, s'il atteignait cet âge-là !

Oui, un bel automne, calme et tranquille. Le temps resta au beau fixe et le soleil brilla jusqu'à la fin du mois, en vertu d'un été de la Saint-Martin particulièrement clément. Si les comptes étaient en plein marasme et si, à moins d'un renversement subit de la tendance, derrière le masque hideux des pertes d'exploitation cumulées, se profilait celui, plus hideux encore, du dépôt de bilan, seuls MMr Conger et Willoughby le savaient.

En novembre, le temps changea brusquement et il se mit soudain à faire très froid. Les premiers flocons apparurent.

Puis ce fut le Nouvel An. 1924. Janvier, puis février, le terrible mois de février. Un vendredi soir glacé, en début de mois, Marty Raines, rentrant chez lui comme tous les soirs un peu avant six heures, sa journée terminée, trouva l'appartement désert, froid et silencieux.

Le silence ne l'étonna pas. Sa mère faisait fréquemment une petite sieste en fin d'après-midi et parfois, les jours où elle était plus fatiguée que d'habitude, dormait encore lorsqu'il rentrait. Dans ces cas-là, il préparait le souper et ne réveillait sa mère que lorsque tout était prêt. Il aimait bien faire la cuisine, se changer en maître queux ; il ne fallait rien lui demander d'extraordinaire, ni d'élaboré, mais il savait se faire cuire un œuf ou griller un steak et ne serait pas mort de faim devant une boîte de conserve.

Venu de l'extérieur où la température était considérablement plus basse, il ne se rendit compte qu'il faisait froid qu'après s'être débarrassé de sa veste et de son manteau. Sur la pointe des pieds, il s'avança jusqu'à la porte, légèrement entrebâillée, de la chambre de sa mère, pour s'assurer qu'elle allait bien et dormait d'un sommeil paisible. Il prit alors conscience du froid véritablement polaire qui régnait partout dans l'appartement. Il posa la main sur le radiateur du couloir et constata qu'il était froid.

Inquiet, il fit un pas dans la chambre. Sa mère dormait profondément mais était allongée sur les couvertures et non sous les draps ; elle ne portait qu'une légère robe d'intérieur et n'avait pas mis ses chaussures, ni ses bas. Pas étonnant qu'il fasse si froid : la fenêtre était restée entrouverte, sa mère ne pouvant dormir dans une pièce fermée.

Il se rua dans la chambre, oubliant toute volonté de discrétion, et ferma la fenêtre. Sa mère bougea légèrement mais ne se réveilla pas. Il voulut la secouer mais il valait peut-être mieux la laisser dormir et la couvrir chaudement, le temps d'aviser. Il prit toutes les couvertures qui se trouvaient dans l'armoire, toutes les trois, et en recouvrit le corps de sa mère. Il se précipita ensuite dans sa propre chambre, de nouveau sur la pointe des pieds, maintenant qu'il avait décidé de ne pas la réveiller, arracha ses couvertures et son couvre-lit en chenilles et regagna la chambre de sa mère. Elle avait encore bougé dans son

sommeil mais n'avait pas ouvert les yeux. Tout doucement, Marty la couvrit de ses propres couvertures.

Puis il gagna la cuisine et alluma le four et les quatre feux de la cuisinière. Sur le mur, le thermomètre lui apprit qu'il faisait à peine cinq degrés. Et il en faisait bien cinq de moins, juste à peine au-dessus de zéro, dans la chambre de sa mère, avec cette fenêtre ouverte.

Il quitta la cuisine et referma la porte derrière lui – il valait mieux avoir au moins une pièce chaude que de laisser la chaleur du four se répandre dans les trois autres pièces.

Il fallait qu'il sache ce qui s'était passé et combien de temps la panne de chauffage allait durer. Il se rua sur le palier et dévala les escaliers quatre à quatre, en bras de chemise mais trop inquiet pour sentir le froid sur sa peau.

À l'entresol, on débouchait sur une sorte de bureau aux cloisons sommaires qui constituait les quartiers du gardien, Joe, un grand Noir efflanqué aux cheveux grisonnants qui parlait avec l'accent du Sud, bien qu'il ait vécu la plus grande partie de ses cinquante-et-quelques années à Cincinnati. Joe avait toujours l'air triste comme une porte de prison, même quand tout allait bien.

Marty frappa et la porte s'ouvrit presque immédiatement sur un Joe encore plus abattu que d'habitude.

— Oui, m'sieur Marty, dit-il en lui coupant immédiatement la parole. Je sais, vous venez me parler du chauffage. Les ouvriers sont d'ssus. C'est presque fini. Je les ai fait venir dès que je suis rentré, précisa-t-il en agitant son pouce noir en direction du couloir qui menait à la chaufferie.

— Depuis combien de temps est-ce que c'est coupé, Joe ? Ça va encore demander combien de temps ?

— M'sieur Marty, dit Joe, appuyé contre sa porte, vous êtes descendu comme ça, en bras de chemise. Vous feriez mieux d'aller enfiler un manteau.

Joe avait son manteau, lui, et Marty prit à nouveau conscience du froid intense.

— Aucune importance, dit-il en frissonnant. Je remonte tout de suite. Mais répondez-moi.

— C'est-à-dire que la vieille chaudière a claqué vers trois heures cet après-midi, m'sieur Marty. Dès que j'ai vu que je pouvais pas réparer les dégâts moi-même, j'ai appelé le patron pour qu'il envoie les ouvriers tout de suite. Ça fait maintenant deux heures qu'y sont après. Y z'ont presque terminé.

— Ça va demander combien de temps pour que ça se fasse sentir dans les appartements ?

— Encore heureux : y a pas eu d'explosion. J'ai dû vider la chaudière pour qu'y puissent travailler dessus. Y aura qu'à rebrancher

le mazout mais ça va demander un petit moment avant que la chaudière reparte et que la chaleur monte dans les étages. Va peut-être falloir deux heures pour que vos radiateurs soient chauds.

Voilà qui n'était guère rassurant.

— Joe, pourquoi n'avez-vous pas prévenu quand vous avez su que le chauffage allait être coupé, pourquoi n'avoir averti personne ?

— Mais je l'ai fait, m'sieur Marty, je l'ai fait. Aussitôt après avoir téléphoné au patron, je suis monté à chaque appartement pour prévenir tout le monde. J'ai frappé chez vous aussi, mais votre maman n'était pas là. J'ai même frappé deux fois, et pas doucement, mais personne n'a répondu.

— C'est bon, Joe. Elle était là mais elle dormait.

— Écoutez, m'sieur Marty, vous tremblez. Laissez-moi vous prêter un de mes vestons, sinon vous allez attraper la mort, comme ça.

— Merci, Joe. Mais ne vous donnez pas cette peine, je remonte.

De retour à l'appartement, Marty tremblait violemment. Il sortit sa veste et son manteau de l'armoire où il les avait pendus, alla voir comment se portait sa mère (elle dormait toujours), puis se réfugia dans la cuisine et s'installa devant le fourneau pour tenter de se réchauffer un peu. Il faisait à peine tiède.

L'affolement maintenant passé, il n'y avait pas grand-chose qu'il puisse faire, à part, peut-être, appeler le médecin. La pauvre femme avait dû rester – voyons voir – un minimum de deux heures exposée à une température proche de zéro. Il y avait danger de pneumonie. Fallait-il vraiment appeler le médecin ou se contenter d'attendre et voir comment les choses allaient tourner ?

Marty décida de ne courir aucun risque. Il n'avait qu'à appeler le Dr Griswold, il verrait bien. Ce dernier avait son cabinet à quelques centaines de mètres à peine et pourrait être là en quelques minutes s'il le jugeait nécessaire. Il n'était que six heures cinq, ce qui étonna fort Marty, car il aurait juré être rentré depuis un bon quart d'heure.

Marty se précipita au rez-de-chaussée et inséra une pièce de monnaie dans l'appareil de l'immeuble. Le Dr Griswold l'interrompit au milieu de ses explications.

— Écoutez, Marty, je crois que je ferais mieux de venir. Je serai là dans cinq à dix minutes.

Dix minutes plus tard, il frappait à la porte.

— Elle ne s'est pas réveillée ? demanda-t-il en entrant. Très bien, ajouta-t-il en voyant Marty hocher la tête, racontez-moi ce qu'il s'est passé avant que je ne l'examine. Je n'ai pas très bien saisi tout ce que vous m'avez dit au téléphone. Brrrr, mais c'est qu'il fait un froid de canard, ici.

— Il fait un peu plus chaud dans la cuisine, dit Marty en lui montrant le chemin.

Là, il put finir son histoire de façon un peu plus cohérente.

— Bon, dit le Dr Griswold en hochant la tête, nous allons voir ça. Dans la mesure du possible, je vais essayer de ne pas la réveiller ; vous avez eu raison de la laisser dormir, il est indispensable qu'elle se réveille dans une pièce à la température suffisante.

— Puis-je vous accompagner ?

— Si vous voulez. Mais évitez de parler.

Marty suivit le Dr Griswold jusqu'à la chambre de sa mère. Le médecin se pencha au-dessus d'elle pour écouter sa respiration, puis se pencha un peu plus, les narines frémissantes, se releva, intrigué, et fit le tour de la chambre d'un œil inquisiteur. Sur le guéridon, il remarqua une bouteille de vinaigre *Heinz*, vide aux deux tiers. Le docte praticien fit le tour du lit, s'empara de ladite bouteille, en ôta le bouchon et, le nez en alerte, se plongea dans l'analyse attentive des senteurs volatiles qui s'échappaient du goulot.

La bouteille à la main, il fit signe à Marty de le suivre jusqu'à la cuisine. Légèrement intrigué, Marty obtempéra.

Là, la porte fermée, sans un mot, le Dr Griswold lui tendit la bouteille. Marty, dont l'étonnement ne faisait que croître, la prit sans comprendre.

— Goûtez.

— Que j'y goûte ? demanda Marty, les yeux ronds. Mais pourquoi ? J'ai horreur du vinaigre.

— Et vous n'en mettez pas dans la salade, n'est-ce pas ? C'est pour cette raison qu'elle le met dans des bouteilles de vinaigre, pour que vous ne puissiez pas en vous rendre compte, même par inadvertance. Ce n'est pas du vinaigre. Goûtez.

Marty porta la bouteille à ses lèvres. Une seconde plus tard, une coulée de feu se déversa dans sa gorge et il crut bien qu'il allait s'étrangler. Il avait cependant parfaitement reconnu le goût. Il ne buvait jamais mais un jour, juste pour voir, il s'était laissé persuadé par un ami et avait goûté un peu de gin. C'était du gin qu'il y avait dans cette bouteille.

— Oui Martin, dit le Dr Griswold. À certains petits détails, il y avait déjà un moment que je soupçonnais votre mère de s'adonner secrètement à la boisson. Cela explique ce qui s'est passé cet après-midi et pourquoi, malgré le froid, elle ne s'est pas réveillée. Elle est ivre, Martin, ivre. Du moins l'était-elle quand elle est tombée dans cet état de torpeur. Elle a probablement dû boire un peu plus que d'habitude, à moins que ce ne soit la première fois qu'un tel incident se produise.

— Mais…

Marty aurait voulu crier que ce n'était pas vrai, qu'il n'y croyait pas, mais il avait encore la bouteille à la main et le goût du gin sur la

langue.

— Écoutez, poursuivit le Dr Griswold, de toute façon, vous l'auriez appris tôt ou tard. Le plus important, maintenant, est de prévenir le danger de pneumonie. On dit souvent qu'il y a un Bon Dieu pour les alcooliques. Les personnes en état d'ivresse, à cause de la chaleur interne due à l'alcool, sont beaucoup moins sujettes à la pneumonie que les personnes sobres. Néanmoins, il y a toujours un risque.

— Que peut-on faire ? demanda Marty, rongé par l'angoisse.

— Rien pour aujourd'hui. Appelez-moi demain matin, même très tôt, si vous constatez qu'elle a de la fièvre ou de la difficulté à respirer ; si vous n'avez pas de thermomètre médical, touchez-lui le front et voyez si elle n'est pas en sueur. En l'absence de symptômes, il serait prématuré de se prononcer.

— Et ça ? demanda Marty en désignant la bouteille de vinaigre. Dois-je… ?

Marty se dirigea vers l'évier dans le but d'y vider la bouteille mais le Dr Griswold l'en dissuada.

— Non, ne faites pas ça. Remettez-la plutôt où elle était.

— Mais…

— Quand elle va se réveiller, ce qui ne saurait tarder, le chauffage sera tout juste rétabli et elle sera restée longtemps exposée au froid. Un peu d'alcool lui fera alors plus de bien qu'autre chose. Si vous êtes là à son réveil, ne restez pas trop longtemps avec elle, quittez la chambre pour lui permettre de s'offrir une rasade réparatrice. Pour l'instant, ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est la pneumonie.

— Très bien, docteur, dit Marty qui avait l'impression que la réalité lui échappait et cherchait désespérément à se raccrocher à des questions concrètes. Et pour manger ? Elle peut manger ?

— Un peu de bouillon chaud serait le meilleur des remèdes, si vous pouvez lui en faire avaler un peu. Mais ne la forcez pas. Et ne l'importunez pas en mettant sur le tapis la question de la boisson, ne lui faites pas comprendre que vous êtes au courant. Une fois que nous serons sûrs qu'elle n'a rien, ou qu'elle sera tirée d'affaire dans le cas contraire, ce sera à vous de décider si vous devez agir. Beaucoup de gens boivent toute leur vie, en secret ou non, et ne s'en trouvent pas plus mal. À moins que cela ne prenne certaines proportions. Si c'est la première fois que votre mère succombe à ce genre de crise (vous êtes assez vieux pour savoir ce qu'il en est), vous feriez peut-être mieux de fermer les yeux et de continuer à faire semblant de ne rien savoir.

Marty hocha la tête d'un air grave, raccompagna le médecin à la porte et alla remettre à pas de loup la bouteille à sa place.

Il retourna dans la cuisine mais cette fois ne ferma pas la porte. Il voulait pouvoir entendre sa mère quand elle se réveillerait ; de toute

façon, c'était inutile avec le peu de chaleur dégagée par la cuisinière.

Pour se garder l'esprit occupé, il décida d'ouvrir une boîte de soupe et de la faire réchauffer. Il n'y avait que de la soupe de tomate dans le placard mais en quantité ; il fallait qu'il mange quelque chose lui aussi, bien qu'il n'ait jamais eu aussi peu faim de sa vie. Il ouvrit donc deux boîtes dont il versa le contenu dans une casserole, plaça le tout sur le feu et se mit à faire les cents pas. Sa mère, boire en secret ? Il n'arrivait pas à y croire. Cependant, devant la preuve que constituait la bouteille de vinaigre, la stupeur comateuse où elle était plongée malgré le froid et qui aurait tiré du sommeil n'importe quelle personne sobre, était-il encore besoin de tergiverser ? Le Dr Griswold avait déclaré qu'il la soupçonnait depuis longtemps, bien avant l'incident d'aujourd'hui, de boire en secret.

Sa mère, une alcoolique ? La meilleure et la plus pure des femmes ? Une sainte femme qu'il avait adorée toute sa vie, une femme à l'aune de laquelle il jugeait toutes les autres et perçait à jour leurs noirs desseins. (Stella, malgré toute se beauté, Stella qui voulait qu'on l'embrasse, qu'on lui fasse la cour – il avait bien vu, ça, qu'elle avait envie qu'il la touche – Stella avait échoué face à si redoutable examen, bon débarras.) Voilà maintenant qu'il apprenait qu'elle buvait en secret.

Mais boire n'était pas un péché, comme les choses du sexe et la fornication. C'était certes illégal, maintenant que la prohibition était entrée en vigueur, mais ce n'était pas réellement un péché. Pas si l'on buvait avec modération. Sa mère ne devait sans doute boire qu'en de rares occasions, un verre de temps en temps, pas plus. Peut-être avait-elle besoin d'un cordial pour s'endormir, souffrant de fréquentes insomnies ? Ce ne pouvait pas être autre chose ! Absorbé avec retenue, l'alcool a des vertus médicinales. Même le Dr Griswold l'avait admis.

Mais que s'était-il passé cet après-midi ? Compte tenu de l'état dans lequel il l'avait trouvée, le médecin avait émis l'hypothèse que ce ne devait pas être son coup d'essai. Il devait pourtant bien y avoir une explication. Peut-être avait-elle pris froid et, afin de tuer le rhume qu'elle sentait venir, avait-elle bu plusieurs verres, trois ou quatre peut-être, dans un but thérapeutique ? Peu habituée à l'alcool, celui-ci avait eu sur elle un effet spectaculaire. Par un malheureux concours de circonstances, le chauffage s'était arrêté, plongeant tout l'immeuble dans un froid sibérien. C'était trop bête.

Si elle ne lui avait jamais rien dit, c'était pour son propre bien. Elle ne voulait pas qu'il sache qu'elle buvait, même avec modération et uniquement pour des raisons médicales, et ne lui avait jamais permis de toucher à l'alcool, de crainte que cela devienne une habitude.

La soupe était chaude. Moins par faim que pour passer le temps, il

s’en versa un bol et mit le reste à mijoter à feu doux. Il mangea sa soupe avec quelques crackers et cela le réchauffa un peu. Même avec sa veste et son manteau, il tremblait de froid.

Il posa son bol dans l’évier et remit les crackers dans le placard. Là, il remarqua trois bouteilles, sur l'étagère du haut, trois bouteilles de *vinaigre.* Toutes avaient été ouvertes et, ainsi qu’on pouvait le voir au premier coup d’œil, rebouchées avec d’autres bouchons que ceux d’origine. Sous le coup de la surprise, il ne put s’empêcher d’éprouver un choc ; de telles *quantités* d’alcool laissaient supposer plus qu’un simple petit verre pris de temps à autre à titre de remontant. À moins – mais oui, qu’il était bête – que sa mère n’ait fait ses provisions pour l’année par l’intermédiaire d’une de ses amies ; ce n’était pas tous les jours qu’une telle occasion se présentait et elle avait dû en profiter. Elle ne connaissait pas de bootlegger, naturellement, et ne pouvait donc pas acheter d’alcool au détail. Ou peut-être, pensée encore plus réconfortante, était-ce du gin *légal* ; sa mère avait dû en garder quelques gallons d’avant la prohibition, vieille de cinq ans maintenant, et ces trois bouteilles étaient peut-être tout ce qu’il lui restait.

Marty referma le placard, songeur.

— Marty !

Il se retourna d’un bloc et découvrit sa mère debout dans l’encadrement de la porte. Elle semblait se porter comme un charme, seulement un peu étonnée, et Marty fut heureux de constater qu’elle avait mis ses mules et passé sa robe de chambre avant de se lever.

— Marty, que se passe-t-il ? Pourquoi est-ce qu’il fait si froid ? Qu’est-ce qui… ?

Marty prit sa mère par les épaules et la raccompagna jusqu’à son lit.

— Maman, s’il te plaît, recouche-toi. Je vais t’expliquer.

Il la fit s’étendre sous la chaleur des couvertures, sans lui permettre de quitter sa robe de chambre, et lui expliqua ce qui s’était passé, comment il l’avait trouvée en rentrant et ce qu’il avait fait.

Les radiateurs commençaient à craquer et la chaleur n’allait pas tarder à revenir.

— Ah, la chaudière repart ! Mais ça va demander un certain temps pour que les radiateurs soient à nouveau chauds. En attendant, il faut que tu restes couchée. J’ai fait chauffer un peu de soupe, je vais t’en apporter un peu.

— Non, Marty, je ne suis pas…

Sa main jaillit des couvertures et prit la sienne.

— Je n’ai pas faim, Marty. Mais tu as raison, quelque chose de chaud me ferait du bien. Un bol, c’est tout. Tu es un brave garçon, Marty. Je me demande bien comment j’ai pu m’assoupir aussi

profondément et dormir aussi longtemps. Quelle heure est-il donc ?

— Sept heures et demie, maman. Tu devais probablement être fatiguée.

— Ce doit être ça. J'ai fait le ménage toute la matinée et n'ai pratiquement pas fermé l'œil hier soir. J'ai dû trop vouloir en faire.

Marty alla lui préparer un bol de soupe à la cuisine et le lui apporta sur un plateau, accompagné de quelques crackers. Elle n'avait guère d'appétit et n'avala que la moitié de son bol. Les yeux de Marty s'égarèrent du côté de la bouteille, posée sur le guéridon à côté du lit : le niveau du liquide avait nettement baissé par rapport à tout à l'heure. Elle avait bu, en se réveillant ou pendant qu'il lui préparait sa soupe à la cuisine. Le Dr Griswold pensait que c'était encore le meilleur moyen pour lutter contre le froid.

Mme Raines, repue, assura qu'elle ne pourrait rien ingurgiter de plus. Marty ramena le plateau en cuisine et lava le peu de vaisselle qu'il y avait. Il faisait un peu plus chaud. En regagnant la chambre, il quitta son manteau mais garda sa veste. Le niveau de la bouteille ? Cette fois, il n'aurait su dire s'il avait encore baissé.

— Comment te sens-tu, maman ?

— *Bien.* Mais je commence à avoir un peu chaud, maintenant. Peut-être que tu pourrais m'ôter quelques couvertures ; je ne sais pas combien tu m'en a mises. Et je pourrais peut-être me lever pour quitter cette robe de chambre et mettre ma chemise de nuit.

— Je vais t'enlever mes couvertures, maman. Mais attends que la chaleur soit revenue pour te changer. Il fait encore trop froid.

Il rapporta ses couvertures dans sa chambre et retourna au chevet de sa mère.

— Tu veux encore quelque chose, maman ?

— Oooooh… je n'ai pas sommeil, je viens de dormir tout mon so… mon comptant. Puisque tu insistes, je vais rester au lit… Je me sens toute chose. L'ennui, c'est que je ne peux pas lire, il n'y a pas de veilleuse. Marty, ça t'embêterait de me lire quelque chose ?

— Bien sûr que non, voyons.

Il approcha une chaise du lit et, sans trop savoir ce qu'il lisait, lui fit la lecture un moment. Peu après neuf heures, il se rendit compte que la chambre avait retrouvé sa chaleur normale.

— Ça va mieux, maman ?

— Hum, j'ai mal un peu partout. Et j'ai la gorge sèche. Mais ça va. Ne t'inquiète pas pour moi. Tu n'as pas sommeil ?

— Non, maman. La chambre est chaude, maintenant, tu peux te lever pour passer ta chemise de nuit. Pendant ce temps, je vais aller me déshabiller et je te lirai encore quelque chose, si tu veux.

Marty refit son lit et enfila son pyjama, sa robe de chambre et ses pantoufles. Il retrouva sa mère couchée sous ses couvertures

habituelles, ayant repoussé les trois autres qu'il avait sorties de l'armoire.

Il lui fit encore un bout de lecture et elle ne tarda pas à fermer les yeux et à s'endormir. Marty regagna alors doucement sa chambre et se coucha à son tour.

Il ne put trouver le sommeil, trop de questions se bousculant derrière son front. Toutes les heures, il se levait pour s'assurer que sa mère respirait régulièrement. Un peu avant l'aube, ses craintes se trouvèrent justifiées. Alors que tout était encore normal la dernière fois qu'il s'était levé, elle avait maintenant le souffle court, rauque et saccadé. Sous ses doigts, son front était froid et moite de sueur.

Le Dr Griswold fut là dans la demi-heure qui suivit. Il l'ausculta, d'abord à l'oreille puis au stéthoscope, puis secoua la tête d'un air grave et remonta les couvertures sur son menton.

— C'est une pneumonie, Marty. Il n'y a encore qu'un poumon de pris mais l'infection est en train de gagner l'autre. C'est une double, qu'elle va nous faire. Il va falloir quelqu'un pour s'occuper d'elle jour et nuit pendant quelque temps. Pouvez-vous prendre quelques jours de congés pour la soigner ?

Marty hocha la tête.

— Alors très bien.

Le médecin lui laissa ses instructions, heure par heure, et sortit de sa trousse deux sortes de médicaments.

— Je repasserai en début d'après-midi.

— Et ça ? demanda Marty en désignant la bouteille de vinaigre. Je ne ferais pas mieux de la cacher, ou de la vider dans l'évier ?

Il en restait à peine la valeur d'un doigt.

— Autant lui laisser. Il n'en reste pas assez pour lui faire grand mal. Mais elle ne devra plus boire jusqu'à son complet rétablissement. Je vous suggère de faire le tour de l'appartement, au cas où elle aurait caché de l'alcool en différents endroits. Si vous en trouvez, cachez-le là où elle ne pourra pas le trouver.

— Alors pourquoi lui laisser cette bouteille ?

— Si elle s'aperçoit qu'elle a disparu, elle se doutera que vous connaissez la vérité. Cela risque de l'inquiéter. Il ne lui faut aucune émotion avant que la crise soit passée, quel que soit le temps que ça va demander. Un drame en découvrant que vous êtes au courant de son secret lui serait plus préjudiciable qu'un fond de bouteille.

Après le départ du Dr Griswold, Marty prit les trois bouteilles rangées dans le placard, les cacha dans sa valise, au bas de son armoire, puis s'habilla.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il était sept heures. Dans une heure, il ne faudrait pas qu'il oublie de téléphoner au bureau pour prévenir. Mais au fond, il n'était nul besoin d'attendre, autant

régler la question pendant que sa mère dormait encore. Marty avait le numéro personnel de Mr Willoughby, pour les cas d'urgence. Il devait certainement être levé, à l'heure qu'il était, et devait même s'apprêter à partir. Marty descendit rapidement au rez-de-chaussée, composa le numéro de Mr Willoughby. Fort heureusement, celui-ci était encore chez lui.

— Naturellement, Marty. Prenez tout le temps nécessaire. Appelez-moi au bureau lundi dans la journée pour me dire comment ça va. Vous saurez alors peut-être combien de temps vous comptez vous absenter. En tout cas, transmettez mes meilleurs vœux de prompt rétablissement à votre mère.

De retour à la maison, Marty alla s'asseoir au chevet de sa mère, guettant son réveil. Elle s'éveilla paisiblement, l'œil clair, et s'étonna de le voir à ses côtés.

— Marty ? Tu n'es pas encore parti travailler ? Que… ?

Il lui expliqua patiemment la situation. Elle était malade. Le Dr Griswold était revenu et lui avait demandé de rester à la maison aujourd'hui pour veiller sur elle. Il ne fallait pas qu'elle se lève.

— Est-ce que… ? Mais qu'est-ce que j'ai, Marty ?

— Rien qu'un mauvais rhume, maman, après être restée si longtemps exposée au froid. Mais le médecin pense que ça pourrait facilement tourner en pneumonie si tu ne te soignais pas. Tiens, avale donc ce médicament, tu dois le prendre au réveil.

Mme Raines s'exécuta, docile.

— Et celui-là à la fin des repas. Qu'est-ce que tu voudrais pour ton petit déjeuner ?

— Je ne crois pas que… Oh, un œuf, tiens, avec une tranche de pain grillé. C'est tout ce que je pourrais grignoter.

Lorsqu'il revint, les bras chargés de son plateau, il vit d'un coup d'œil que la bouteille de vinaigre était maintenant vide.

Le Dr Griswold passa peu après quatorze heures. Mme Raines était réveillée, ayant dormi toute la matinée par intermittence. Il l'ausculta et lui demanda comment elle se sentait.

— Eh bien… la tête un peu lourde. Et des douleurs partout. Docteur, c'est une pneumonie ?

— Oui, Mme Raines. Mais ne vous faites pas de soucis, restez au lit et laissez Martin s'occuper de tout : il se débrouille très bien. Heureusement, nous avons pu intervenir à temps et vous devriez être de nouveau sur pied, disons, la semaine prochaine.

— Donne-moi la main, Marty, implora Mme Raines, une fois le médecin parti. Tiens-moi la main une minute.

— Bien sûr, maman.

— Si jamais je mourais, Marty… tu ne m'oublierais pas, hein ? Tu te souviendras de moi et tu m'aimeras toujours, hein, Marty ?

— Mais tu ne vas pas mourir, maman. Tu sais bien que je t'aime et que je t'aimerais toujours. Tu es tout ce qu'il y a de plus sacré au monde et je t'aime plus que…

Marty se tut, aucune comparaison ne lui semblant adéquate. Mme Raines poussa un soupir de gratitude.

— Marty, est-ce que tu as dormi, cette nuit ?

— Bien sûr, mentit-il.

— Hum, je suis sûre que non ; pas beaucoup, en tout cas. Regarde-toi, tu tombes de sommeil. Pourquoi ne vas-tu dormir un peu ? Je t'assure que je n'ai besoin de rien.

Marty avait réellement besoin de sommeil.

— Tu me promets de ne pas te lever et de m'appeler si tu as besoin de quelque chose ?

— Mais oui, mon petit.

— Très bien alors, capitula-t-il en l'embrassant sur le front. Rappelle-toi, promis, hein ?

Il mit son réveil à sonner pour quatre heures et demie, heure à laquelle sa mère devait prendre son prochain médicament, et s'allongea sur son lit. Mais il était trop fatigué et ne put s'endormir tout de suite. Trop fatigué et trop inquiet.

Au bout de dix minutes, ne dormant toujours pas, il surprit un léger froissement d'étoffe qui ne pouvait être que celui d'une chemise de nuit. Il bondit hors de son lit et se rua dans le couloir.

— Maman ! Tu m'avais promis !

Effectivement vêtue de sa chemise de nuit, mais pieds nus pour ne pas être entendue, c'était vers la cuisine qu'elle se dirigeait ainsi subrepticement. Sûre de s'être débarrassée de lui, elle n'avait rien eu de plus pressé que de se précipiter vers le placard où elle cachait son gin. La prise de conscience était douloureuse mais force lui était de se rendre à l'évidence : sa mère était alcoolique.

— Marty, s'écria-t-elle en se retournant vivement, comme piquée au vif, je te croyais endormi ! Je voulais juste boire un verre de lait. Je t'assure que je me sens *parfaitement* bien et que…

Marty fit taire ses objections et la raccompagna fermement jusqu'à son lit.

Il lui apporta un verre de lait (il savait pertinemment qu'elle n'en avait aucune envie mais il fallait bien continuer à sauver les apparences) et resta assis à ses côtés. Il ne pouvait plus se permettre d'aller dormir, sinon… Sinon, ne trouvant pas de gin dans la cuisine, sa mère devinerait qu'il connaissait la nature de ses coupables penchants. Il n'en était pas question avant qu'elle soit guérie, tout au moins convalescente.



Elle dormait profondément, en proie à une stupeur presque comateuse, quand le Dr Griswold revint plus tard en fin de soirée. Il l'ausculta une nouvelle fois et laissa à Marty de nouvelles instructions.

— La crise surviendra sans doute cette nuit, Marty, ou sur le matin. N'hésitez pas à m'appeler, je viendrai aussitôt. Ne vous affolez pas si elle délire un peu, c'est normal en pareil cas. Veillez simplement à ce qu'elle ne s'agite pas trop et surtout qu'elle reste couchée. Ne m'appelez pas pour ça, c'est la fièvre qui tombera. Mais surveillez sa

respiration. Si elle se met à respirer difficilement, si son souffle devient rauque, alors appelez-moi. Compris ?

— Oui, docteur.

— Vous m'avez l'air fatigué, vous aussi, mon petit Marty. Vous êtes un gros dormeur ?

— Oh, j'ai le sommeil plutôt léger.

— Alors, restez à côté d'elle. Piquez un petit somme de temps en temps mais pensez à surveiller le rythme de sa respiration. Ne dormez que d'une oreille, en quelque sorte.

Mais pendant plusieurs heures, jusqu'après minuit, Marty eut peur de s'endormir. Il était maintenant debout depuis si longtemps et se sentait si las qu'il craignait, s'il dormait maintenant, de ne pas pouvoir se réveiller lorsque la crise se déclencherait. Une pensée affreuse, que Dieu lui pardonne, lui taraudait l'esprit : et si jamais il ne se réveillait pas alors que sa mère était en train de mourir ?

Il prit une revue et essaya de lire mais les mots dansaient devant ses yeux, totalement dénués de sens.

Le meilleur moyen de tromper l'attente était encore de rester assis sans bouger, de s'efforcer de garder les yeux ouverts et de chasser de son esprit tout sujet de préoccupation.

Il réussit à tenir jusque vers une heure du matin puis, sans en avoir conscience, s'endormit comme une masse sur sa chaise. Il dormit ainsi deux heures d'affilée.

Il se réveilla cependant, inquiet, dès qu'il entendit le froissement des couvertures.

Assise contre son oreiller, bien droite, sa mère le regardait comme s'il était un parfait inconnu, les yeux exorbités et injectés de sang.

— Maman ! Il faut que tu restes couchée. Laisse-moi te…

D'une voix claire et qui n'avait rien de mourant, Mme Raines écarta péremptoirement sa main tendue.

— Ôte tes sales pattes de là !

Cloué sur place, Marty faillit en tomber de sa chaise.

— J'en ai marre de voir ta tronche, *maquereau.* Va te faire foutre, Jerry. Je préfère encore travailler en maison plutôt que de…

Marty, atterré, était absolument incapable de faire le moindre mouvement.

À haute et intelligible voix, égarée par le délire, telle un puits qui dégorge, sa mère déversa alors sur lui un long chapelet d'obscénités ronflantes. Marty découvrait une femme dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Elle se croyait de nouveau à Baltimore, comme autrefois, et s'adressait à lui comme s'il était quelqu'un qu'elle avait jadis connu, parfois un client. Sa voix se réchauffait alors nettement mais il n'y avait pas à se tromper sur son ton graveleux.

— Deux dollars ? Tu veux rire, mon canard. Deux dollars pour te

tailler une pipe, non mais t'as vu ça où, des fois ? Pour toi, ce sera cinq. Allez, rallonge-z-en trois. Quoi, tu veux pas cracher trois dollars de plus ?

Le plus horrible était que Marty, aussi innocent fût-il, connaissait malheureusement le sens de l'expression « tailler une pipe ». Il était dit que rien ne lui serait épargné.

Et cela continua, continua. Si le discours changeait, il ne cessait pas. Parfois il était un flic, qu'elle agonisait d'injures parce qu'il l'avait « serrée » dans la rue, parfois un souteneur, mais qu'elle aimait bien, celui-là.

— Allez viens mon chou, râlait-elle, les bras tendus en un geste d'invite explicite. Je te jure que tu vas pas le… (Et de lui expliquer, à grand renfort d'autres gestes, tout aussi explicites, pourquoi il n'allait pas le regretter.) Allez, mon mignon, ne reste pas planté là comme un idiot, viens, viens voir maman. Maman va te…

Marty ne connaissait pas le sens de tous les mots qui sortaient de la bouche de sa mère mais en devinait hélas suffisamment.

Vint un moment où il ne put supporter plus longtemps ce flot d'obscénités. Quelque chose se brisa en lui et il se mit à hurler.

Ce lundi matin fut décidément riche en surprises et en émotions.

La première surprise fut que Mr Willoughby arriva en retard, fait extrêmement rare. Il était toujours le premier et c'était lui qui ouvrait la porte. Ce matin-là, tout le monde arriva à huit heures ou, dans le cas de George Sperling, quelques minutes après. Tout le monde sauf Marty mais chacun s'y attendait. Il n'était pas venu samedi matin et Mr Willoughby nous avait annoncé que sa mère avait contracté une pneumonie. Il ne viendrait pas travailler pendant quelques jours, devant veiller sur elle. Mr Conger n'était pas là, sinon il nous aurait ouvert, mais il arrivait rarement avant neuf heures, parfois plus. Après tout, être patron a ses privilèges.

Nous étions tous là à patienter dans le couloir et un quart d'heure passa. Moi, attendre m'était égal ; j'aurais même préféré rester debout toute la matinée dans le couloir plutôt que de m'enfermer entre les quatre murs du bureau mais certains commençaient à s'impatienter. Danner surtout, et Sperling à un degré moindre. C'est qu'ils travaillaient à la commission et perdaient un temps précieux à se tourner les pouces. Ils ne pouvaient pas commencer leur tournée car tout leur matériel – catalogues, tarifs, bons de commande, etc. – était à l'intérieur.

Danner annonça qu'il avait le numéro personnel de Mr Willoughby et quelqu'un (c'est-à-dire moi, puisque de telles tâches m'incombaient) devrait peut-être aller passer un coup de fil au

drugstore du coin pour voir s'il n'était pas malade.

Mais on entendit à cet instant son pas résonner dans l'escalier. Il s'avança vers nous, la mine grave, sans prononcer une parole ni même faire allusion à son retard, ouvrit la porte et nous fit tous entrer. Là, alors que Danner et Sperling se dirigeaient déjà vers leur bureau et que Mary filait vers sa machine à écrire, il nous demanda notre attention à tous.

— Attendez une minute, s'il vous plaît. Je dois vous faire part de bien mauvaises nouvelles, aussi vais-je le faire pendant que vous êtes tous réunis. Marty ne reviendra pas.

Nous le dévisageâmes tous un instant, nous demandant, moi en tout cas, ce qu'une telle perspective pouvait avoir de si catastrophique. Nous aimions tous bien Marty, certes, mais ce pauvre garçon était si timide, si effacé, que se passer de ses services ne serait pas une bien grande tragédie.

Mr Willoughby poursuivit.

— Marty est devenu fou hier soir. Il a tué sa mère.

— Mon Dieu !

C'était Mary qui s'était exclamée de la sorte, saisie d'horreur.

— Que s'est-il passé ? demanda Danner. Au nom du ciel, qu'est-ce qui… ?

Mr Willoughby leva les bras au ciel pour endiguer le flot de questions.

— Personne ne le sait exactement et personne ne le saura probablement jamais. Voici tout ce que j'ai pu apprendre, dit-il en s'asseyant sur le coin de son bureau. Hier soir, en fait vers trois heures du matin, les locataires de l'appartement d'en face ont été réveillés par de grands cris. Ils savaient que la mère de Marty était malade et avait la fièvre, mais c'est Marty qui criait ainsi, pas sa mère. L'homme s'est levé, a enfilé sa robe de chambre et est allé frapper chez les Raines. Mais il n'a pas obtenu de réponse, malgré des coups violents et répétés.

» Il est retourné chez lui et a fait part de son étonnement à sa femme. Plus ils en parlaient, plus leur inquiétude grandissait. Ils savaient que Marty était là, au chevet de sa mère, et qu'il avait le sommeil léger, Mme Raines l'ayant dit à sa voisine. Il semblait donc étonnant qu'il n'ait pas répondu aux coups frappés à la porte.

» Le couple a alors décidé d'alerter la police. Deux agents sont arrivés une demi-heure après, ont écouté leur histoire, sont allés frapper à leur tour chez les Raines – assez fort, cette fois, pour réveiller quiconque ne l'aurait pas déjà été dans l'immeuble – puis ont enfoncé la porte.

» Ils ont trouvé Mme Raines morte dans son lit, étranglée. Marty était assis à côté d'elle. Sans réaction et le visage sans expression, il

n’a pas répondu à leurs questions et n’a même pas semblé les entendre.

» Les deux agents ont fait venir un médecin mais celui-ci n’a pu que constater la mort de Mme Raines. Après avoir examiné Marty, il a suggéré qu’il soit emmené et examiné par un psychiatre.

— Mon Dieu, répéta Mary.

— Comment avez-vous appris tout ça, Jeff ? demanda Sperling. Ça s’est passé trop tard pour les éditions du matin.

— La police a fouillé l’appartement pour savoir s’il n’y avait pas des parents à prévenir. Les Raines n’avaient apparemment pas de famille mais les agents sont tombés sur quelque chose, un bulletin de salaire, un reçu de chèque, je ne sais trop, et ils ont appelé Mr Conger, sur le coup de cinq heures du matin. Il m’a téléphoné aussitôt après avoir appris la nouvelle ; je n’habite pas très loin de chez les Raines et il m’a demandé d’y faire un saut avant de venir.

» C’est ce que j’ai fait et c’est là que j’ai appris tout ce que je viens de vous raconter. J’ai voulu aller voir Marty dans sa cellule mais on n’a pas voulu me laisser le voir. La police dit que ça ne servirait à rien, qu’il est actuellement complètement coupé de la réalité et qu’il ne me reconnaîtrait même pas. Voilà tout ce que je sais. On ne peut plus rien faire pour lui.

— Est-ce que quelqu’un sait pourquoi il a fait ça ? demanda Sperling. Même les fous ont des mobiles, aussi aberrants qu’ils puissent paraître.

Mr Willoughby secoua la tête.

— Personne n’en a la moindre idée. Il a dû recevoir un choc terrible, mais quoi, au juste, Dieu seul le sait. À mon avis, nous ne saurons jamais pourquoi il a tué sa mère. Bon, à présent, mettons-nous au travail.

Il montra l’exemple en passant derrière son propre bureau. Les deux représentants gagnèrent le leur, Mary retrouva sa machine à écrire et moi mes chemises de classement. Il restait toujours quelques lettres à classer du samedi, autant s’y mettre tout de suite.

Mais j’avais à peine commencé que Mr Willoughby m’appela et me fit signe de venir m’asseoir à côté de lui.

— Fred, dit-il. La vie doit continuer, et la comptabilité aussi. Vous m’avez bien dit que vous aviez suivi des études commerciales au lycée ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes parmi nous depuis un an et demi, maintenant, un peu plus même, vingt mois. Je ne crois pas que vous ayez envie de faire de vieux os comme coursier. Je vous offre donc une chance et vous propose de vous occuper de la tenue des livres, si l’emploi vous tente. Vous êtes d’accord ?

— Oh oui, monsieur, répondis-je.

— Vous commencerez dès que vous aurez fini ce que vous êtes en train de faire. Vous verrez, notre comptabilité est des plus simples et vous ne rencontrerez aucune difficulté si vous gardez bien quelques grands principes en tête. Comme vous avez plutôt tendance à rêvasser, nous n'engagerons pas d'autre coursier tout de suite, le temps de s'assurer que vous convenez bien au travail qui vous sera désormais demandé. Bon, terminez ce que vous avez à classer.

C'est ainsi que je devins employé aux écritures de Conger & Way, de la Générale de Vis et de Rivets, de la Compagnie des Tours et Forets du Midwest et de l'Américaine de Ponçage et de Lustrage de Précision. À un salaire qui n'était pas celui de Marty mais était tout de même supérieur à ce que je gagnais comme coursier.

Voilà qui représentait une aubaine car, si j'avais réussi à écrire quelques nouvelles, seule l'une d'entre elles s'était révélée assez bonne pour être soumise au verdict d'un éditeur. Trois envois et trois réponses négatives m'avaient découragé et je commençais à me dire qu'il allait peut-être me falloir encore un peu plus d'un an ou deux pour devenir écrivain professionnel. (En fait, comme je vous l'ai déjà dit, il m'a fallu quinze ans pour vivre de ma plume.) J'avais maintenant vingt ans et me rendais bien compte que je ne pouvais pas indéfiniment rester coursier. Il fallait que je trouve quelque chose de mieux. Seule l'inertie m'avait jusque-là empêché de m'y consacrer. Avant ce matin, il n'y avait pour moi aucune possibilité d'avancement chez Conger & Way. L'emploi de Marty était le seul pour lequel j'étais qualifié et je ne voyais pas pour quelle raison il serait parti, surtout depuis que son travail s'était considérablement amélioré, Stella n'étant plus là.

Mais l'horizon s'éclairait de façon inattendue et j'étais débarrassé du souci de devoir chercher un emploi ailleurs, tâche harassante s'il en était. Je décidai de m'appliquer et de ne plus perdre mon temps à rêvasser.

Trois jours suffirent apparemment à convaincre Mr Willoughby que je me débrouillais bien car, dès le jeudi suivant, il téléphona au bureau de placement Queen City, qui envoya trois petits jeunes.

Celui qui fut engagé pour me succéder avait pour nom August Plunkett, un rouquin pas très futé âgé d'à peine seize ans qui avait quitté l'école en cours d'année, sans doute au grand soulagement de ses professeurs. Je crois qu'il a été choisi parce qu'il était le plus jeune des trois postulants et pouvait par conséquent être payé un peu moins que les autres.

Il s'avéra faire merveille dans ses déplacements quotidiens, n'ayant probablement pas l'humeur aussi vagabonde que moi, et se révéla apte à accomplir les tâches les plus simples. Pour les choses

plus compliquées, telles que l'archivage, il fallait trop repasser derrière lui pour qu'il soit vraiment utile, mais il était plein de bonne volonté et il est finalement resté.

Je ne l'ai jamais très bien connu. Il avait quatre ans de moins que moi mais c'était moi qui avais l'air d'un gamin, à côté de lui, bien qu'il eût presque cinq centimètres de moins que moi.

Je savais tout de même qu'il avait deux passions dévorantes dans la vie. L'une était les westerns, l'autre jouer, ou essayer, de la trompette. Du jazz. Il adulait à l'égal d'un dieu un joueur dont je n'avais à l'époque jamais entendu parler, un certain Bix Biederbecke.

Voilà donc Arthur Plunkett, la dernière recrue, et destinée à le rester, de Conger & Way.

La dernière neige tomba, et tint bon. Les pieds des passants, les roues des voitures la transformèrent en cette croûte noirâtre qui cimente les caniveaux. Le temps se radoucit et la neige se changea en gadoue. La température monta encore un peu et cela se mit à fondre ; la première pluie du printemps en débarrassa les rues. La pluie cessa à l'approche de la nuit, se muant en crachin persistant. Les rues brillaient, décapées de toute la saleté accumulée depuis les dernières ondées d'octobre, et la ville prit un petit air neuf, soulagée des oripeaux de l'hiver.

Dix-neuf heures. Posté à la fenêtre de son appartement, Mr Willoughby auscultait le ciel, se demandant s'il allait jouer au poker ce soir. On était mercredi et d'habitude, bien que ce ne fût pas une règle invariable, il jouait au poker dans un bar, *Chez Gottlieb.* L'établissement opérait le plus légalement du monde, ne servant que de l'ersatz de bière, mais il y avait une table de poker dans l'arrière-salle, où se réunissait chaque soir un groupe différent et où il était possible – là et seulement là – de se faire servir quelque chose de plus corsé. Les parties du mercredi soir étaient devenues une sorte de sainte habitude ; la mise était assez élevée pour rendre le jeu intéressant tout en restant suffisamment dans les limites du raisonnable. Mr Willoughby était un bon joueur et gagnait plus souvent qu'il ne perdait.

Mais ce soir, sans savoir pourquoi, il ne se sentait pas d'humeur à manier les cartes. Ce n'était pas à cause de la pluie ; *Chez Gottlieb* n'était qu'à quelques rues de là. Non, il avait plutôt le sentiment qu'il ne devait pas y aller ce soir. Il fallait prendre une décision, et vite. Passé sept heures et demie, il savait par expérience que toutes les places seraient déjà prises et que ce n'était pas la peine de se déranger.

Il quitta la fenêtre et contempla d'un air pensif le chat noir roulé en boule dans le fauteuil qu'il avait réussi à s'approprier. Depuis qu'il

avait adopté l'animal (ou que celui-ci l'avait choisi), il avait lutté âprement pour se réserver l'usage exclusif de son fauteuil mais avait fini par y renoncer. Le matou l'avait eu à l'usure et Mr Willoughby lui en laissait maintenant la libre disposition quand il n'en avait pas l'usage. Le chat était alors contraint d'aller chercher asile ailleurs mais, dès qu'il se levait, ne serait-ce que pour aller chercher un livre dans la bibliothèque, ce maudit animal récupérait sa place séance tenante et il lui fallait le chasser à nouveau s'il voulait se rasseoir.

— Chat, demanda Mr Willoughby en scrutant les yeux de l'animal, est-ce que j'aurais de la chance, ce soir ?

— Miaou, répondit obligeamment son compagnon à quatre pattes.



De tels dialogues n'étaient pas inhabituels. Mr Willoughby parlait en effet beaucoup à son chat et celui-ci lui répondait souvent. S'il avait parfois du mal à interpréter les réponses du félin, le « miaou » de ce soir était indubitablement affirmatif.

Mr Willoughby soupira et décida de sacrifier à la rituelle partie de poker. Il ne croyait pas aux présages, étant un matérialiste plein de bon sens, mais, comme beaucoup d'hommes sensés, s'y référait fréquemment en matière de décisions qui sans cela auraient été

difficiles à prendre. Lorsqu'on jette une pièce en l'air, on s'en remet au sort. Demander, et suivre, l'opinion d'un chat n'était pas plus absurde que de se conformer à l'avis d'une pièce de monnaie, surtout si le chat en question était d'un noir de jais. Les chats noirs ont toujours été associés à l'occulte.

Mr Willoughby prit son chapeau et enfila un imperméable par-dessus sa veste.

— À bientôt, chat.

En bas de l'escalier, à la porte de la rue, il tomba nez à nez avec une jeune femme en imperméable léger et s'effaça de côté pour laisser entrer l'inconnue.

— Stella ! s'écria-t-il alors en la reconnaissant.

Il s'attendait tellement peu à la voir qu'il ne put cacher sa surprise.

— Oh, Mr Willoughby, vous sortiez ? Alors, je ne vais pas vous retenir longtemps. J'étais simplement venue vous poser une question. Y a-t-il… ?

Il lui coupa la parole.

— Mais non, Stella, je ne sortais pas. J'allais faire quelques pas dans le quartier, tout bêtement. Allons chez moi, montons, je vous en prie.

— Euh… d'accord. Mais je ne resterai pas longtemps.

Mr Willoughby la précéda jusqu'au premier et tint la porte ouverte après avoir tendu le bras dans le noir pour allumer la lumière.

— Voilà. Laissez-moi vous débarrasser de votre imperméable.

— C'est charmant, chez vous, dit Stella en jetant un regard autour d'elle.

— Oh, simple garçonnière. J'aime bien mes aises, encore que ce chat m'ait quasiment chassé de mon fauteuil. Allez, ouste, saperlipopette, du vent ! Asseyez-vous, Stella. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Je dois avoir de quoi nous préparer un whisky-soda.

— Oui… si vous en prenez un avec moi.

— Avec plaisir.

Il gagna la cuisine mais n'interrompit pas la conversation pour autant.

— Comment avez-vous su, ou plutôt découvert, où j'habitais ?

— En regardant les listes électorales. J'ai d'abord consulté l'annuaire du téléphone ; je vous aurais appelé si j'avais trouvé votre numéro, mais vous n'y êtes pas.

— C'est exact. Le poste de l'immeuble est dans le couloir, juste à côté de ma porte. Je l'entends sonner même quand je suis couché, aussi n'ai-je jamais songé à le faire poser. Je suis d'ailleurs heureux de ne pas l'avoir fait car cela m'aurait privé d'une visite aussi charmante.

Il regagna le salon avec les deux whiskys et en tendit un à Stella. Le chat avait sauté sur ses genoux et ronronnait sous ses caresses. Mr Willoughby toisa son compagnon d'un regard mauvais, mi parce qu'il était jaloux de la position où s'était niché ce sacré chat, mi parce que ce sale matou ne lui avait encore personnellement jamais sauté sur les genoux.

Mr Willoughby prit place en face de Stella, désireux de l'admirer à loisir. Le spectacle valait le dérangement. Stella avait toujours été agréable à contempler mais la petite jeune fille était devenue une très belle femme. Elle avait décidément beaucoup mûri en – depuis combien de temps avait-elle quitté le bureau, déjà ? – huit ou neuf mois.

Il leva son verre à sa santé.

— À vous, Stella. Vous êtes splendide.

— Merci, Mr Willoughby. Hum, en fait, j'avais deux questions à vous poser. Tout d'abord, pour Marty. J'ai lu ce qui est arrivé dans les journaux, naturellement. C'est épouvantable. Que s'est-il passé, au juste ? Comment va-t-il en ce moment ?

— Je n'en sais pas plus que ce qui a été rapporté dans les journaux. Il a été placé à l'asile psychiatrique de Columbus, là où sont mis tous les incurables.

— Mon Dieu. Ce n'est pas possible…

— Oh, il n'est pas fou furieux, non, mais totalement retranché dans son monde à lui. Il n'est pas dans un état de complète catatonie (devrait-on même dire de catalepsie ?) et peut se nourrir lui-même et marcher, à condition toutefois d'être accompagné. Mais il ne reconnaît pas les gens qui viennent le voir et n'entend pas les questions qu'on lui pose, rien n'atteint sa conscience. Je ne crois pas qu'il soit malheureux car il n'a pas réalisé ce qu'il a fait. Disons plutôt qu'il est… qu'il n'est plus là.

Mr Willoughby avala une gorgée avant de poursuivre.

— Vous savez, Stella, je me suis posé beaucoup de questions au sujet de Marty et de ce qui s'est passé. Je savais qu'il souffrait d'un

complexe d'Œdipe et qu'il idolâtrait sa mère. Mais… vous êtes sortis ensemble un certain temps et ce que je vais vous demander va peut-être vous paraître trop personnel. Est-ce qu'il était… normal, sexuellement parlant ? Vous a-t-il seulement touchée ?

Stella secoua lentement la tête.

— Non, jamais. Il ne semblait pas en avoir envie. Il ne m'a même jamais tenu la main dans le noir au cinéma ou des petites choses comme ça. Oh, il a fini par m'embrasser avant de me dire bonsoir sur le pas de la porte, mais de manière furtive, contrainte, comme si c'était une obligation. Mais il ne m'a jamais embrassée comme on embrasse une femme.

Un ange passa, troublé.

— Une chose m'intrigue, cependant, reprit Stella. Un détail qui paraît en totale contradiction avec le reste. Ce mot qu'il m'a écrit, la première fois, pour me demander rendez-vous. C'était quelque chose tiré de la Bible mais…

Mr Willoughby ferma les yeux et récita de mémoire.

— Que tes pieds sont beaux, dans leurs sandales, ô fille de prince ! Les attaches de tes hanches sont fines comme des colliers ciselés par les mains d'un artiste habile. Tes deux seins sont comme les faons jumeaux d'une gazelle…

Il rouvrit les yeux. Stella était rouge comme une tomate, confuse mais pas vraiment fâchée.

— *Vous !* s'écria-t-elle. C'était vous ? J'aurais dû m'en douter. Vous avez intercepté ce qu'il m'avait écrit et… à la place, vous… ?

— J'ai, avoua Mr Willoughby. Je plaide coupable, c'est vrai. J'imagine, compte tenu du comportement de Marty par la suite, que vous avez dû être très surprise. Vous me pardonnez ?

— Bien sûr, Mr Willoughby. Mais oublions Marty, que Dieu lui vienne en aide. J'étais venue vous demander si ma place était toujours libre. Enfin, je veux dire vacante ; je me doute bien que vous n'avez pas engagé quelqu'un pour me remplacer. Je me disais que les affaires avaient peut-être repris suffisamment.

Mr Willoughby secoua la tête d'un air navré.

— Ce n'est malheureusement pas le cas, Stella. Je dirais même qu'en ce moment, c'est le plus complet marasme. Je suis désolé, mais c'est impossible.

Il posa son verre sur la table.

— Mais, dites-moi Stella… Est-ce que vous et votre mari – quel est son nom, déjà ? – seriez… ?

— George, il s'appelle George. Oui, je l'ai quitté. Pour tout vous avouer, je ne sais pas encore si je dois le quitter ou aller le retrouver.

— Si vous ne désirez pas en parler, Stella, libre à vous. Je m'occupe de ce qui ne me regarde pas.

— Si, si, je veux en parler. Et avoir aussi votre avis. Vous êtes plus intelligent que moi.

— Plus âgé, tout au moins. Mais je ne suis qu'un vieux garçon, Stella. Je ne pourrais donc vous donner qu'un avis peu pertinent sur tout ce qui concerne les relations conjugales. Mais… racontez-moi tout, si vous voulez, cela vous fera du bien de parler. Toutefois, nos verres m'ont l'air fâcheusement vides. Attendez une minute.

Il revint de la cuisine avec deux nouveaux whiskys à la main.

— Voilà. Dites-moi tout.

— Eh bien… George a couché avec une autre femme. La semaine dernière, mais je ne l'ai appris que ce soir. Il me l'a avoué en rentrant de son travail.

— Et ? s'enquit posément Mr Willoughby.

— Je lui ai dit que je ne savais pas si je pouvais lui pardonner et qu'il fallait que je sois seule, quelques temps, pour réfléchir. J'ai pris ma valise et suis descendue dans un hôtel du centre. Puis j'ai décidé de venir vous voir et j'ai cherché votre adresse. Je voulais faire d'une pierre deux coups, parler de mes problèmes à quelqu'un et savoir si mon ancienne place était libre. Je n'ai même pas songé une seconde que ça pourrait ne pas être le cas. Mais c'est aussi bien, comme je n'ai pas encore pris de décision, ce n'aurait pas été très bien de ma part de reprendre mon travail et de…

Mr Willoughby agita la main avec impatience.

— Oubliez le travail. Parlons plutôt de vous, et de George. A-t-il essayé de vous empêcher de partir ?

— Oui. Oh, pas physiquement. Mais il ne voulait pas que je m'en aille.

— Vous a-t-il dit qu'il vous aimait ? Qu'il était désolé ?

— Oui. Il a dit aussi que ce n'était qu'une toquade, quelque chose qui était arrivé comme ça, simplement, et qui ne voulait rien dire pour lui. Mais… il n'y a même pas un an que nous sommes mariés. Si c'est arrivé « comme ça, simplement », qui me dit que ça ne se reproduira pas encore ?

— C'est possible. Sous certaines circonstances, peut-être, mais je crois que c'est peu probable. Stella, s'il vous aime vraiment, cela vaut-il la peine de faire toute une histoire d'un simple incident de parcours et de briser votre ménage ? Notre société a peut-être trop mis l'accent sur la stricte monogamie. Évidemment, s'il était tombé amoureux d'une autre femme et qu'il ne vous aimait plus, ce serait différent. Et s'il vous aime, Stella, lui, l'aimez-vous toujours ? Toute colère ou rancune mise à part, est-ce que vous l'aimez ?

— Oui… je crois.

— Alors, si tant est que l'avis d'un vieux garçon vaille quelque chose, allez le retrouver et pardonnez-lui. Il vous aime et vous l'aimez,

vous l'avez dit vous-même. La mésaventure de la semaine dernière ne se renouvellera peut-être pas et vous finirez par l'oublier. Et si, ajouta Mr Willoughby avec un sourire espiègle, l'incident devait se reproduire, je suppose que George prendrait cette fois toutes les précautions nécessaires pour que vous ne l'appreniez pas.

Mr Willoughby s'interrompit un instant le temps de retrouver un ton grave.

— Stella, par certains côtés les hommes sont des bêtes, s'ils sont normaux. Marty ne l'était pas, mais ne parlons plus de lui. Si un homme, même nanti d'une épouse légitime qu'il vénère, est attiré par une autre femme et a simultanément la possibilité de se trouver seule avec elle, il ne fait qu'agir selon ses instincts et n'est pas pire qu'un autre. L'infidélité n'est pas ce qui détruit la plupart des couples, mais bien plutôt la jalousie. C'est pour cette raison que vous êtes en colère contre George, parce que vous êtes jalouse. Allez le retrouver, Stella. Mais… ne rentrez pas ce soir, attendez quelques jours, histoire de bien le laisser mariner dans son jus. Il le mérite, de toute façon, le goujat. Mais retournez auprès de lui et pardonnez-lui.

— Je crois que vous avez raison, soupira Stella. C'est ce que je voulais faire depuis le début. Mais j'ai pris des résolutions, moi aussi. Je veux connaître une aventure avant. Coucher avec un autre homme. Pas pour punir George, il n'en saura rien. Mais pour… Voyez-vous, George a connu d'autres femmes avant moi – plusieurs, je le sais. Mais moi je n'ai jamais connu d'autre homme que lui et ce n'est pas juste. Je ne crois pas que les valeurs ou les sentiments aient une double valeur, selon qu'on soit un homme ou une femme, et c'est parce que je ne sais rien de la vie que je trouve si difficile de lui pardonner cette incartade. Je ne me sens pas spécialement l'âme d'une sainte et, en fait, je ne lui en veux pas tant que ça. Qu'en pensez-vous ?

Mr Willoughby secoua lentement la tête.

— Là je cale, Stella. C'est une question sur laquelle je ne pourrais pas vous donner mon avis. Je pourrais même vous être de mauvais conseil et ne le voudrais surtout pas. Mais je vais quand même vous dire ce que j'en pense. Si vous avez décidé d'avoir une aventure avec un autre homme, faites très attention à celui que vous choisirez. Ne prenez pas le premier inconnu qui se présentera. Mais… peut-être songiez-vous à un ex-petit ami ?

— Pas du tout, Mr Willoughby, non, non. Je songeais plutôt à quelqu'un que j'ai toujours admiré et beaucoup aimé, quelqu'un à qui je suis venue demander conseil. Mr Willoughby, est-ce que je peux rester ici cette nuit ?

Mr Willoughby ferma les yeux un moment. Lorsqu'il les rouvrit, Stella était toujours là. Il ne rêvait pas. Aussi belle que toujours – non, plus belle que jamais.

— Dans ce cas, Stella, il vaudrait mieux m'appeler Jeff et laisser tomber Mr Willoughby. Je crois qu'il nous faudrait un troisième verre, pas vous ?

Stella se débarrassa vivement du chat lové sur ses genoux et lui prit les verres des mains.

— Oui, mais laissez-moi faire, cette fois. Laissez-moi… rougir seule un moment après… après ce que je vous ai demandé.

Mr Willoughby acquiesça et la regarda disparaître dans la cuisine, la main tendue vers la fourrure du chat, déjà de retour sur le fauteuil.

— Dis donc chat, quand tu disais que c'était mon jour de chance, tu ne te trompais pas !

Le crachin cessa de tomber sur la ville ; la lune et les étoiles apparurent sur le fond du ciel et toute la douceur de la nuit, une de ces nuits que l'on vivait mieux toutes portes closes, descendit sur la terre.

Brian Danner se réveilla en pleine forme. Animal en bonne santé, il se sentait toujours bien au réveil, excepté les rares fois où il avait la gueule de bois. Même cela n'était pas bien méchant ; il s'agissait à chaque fois de fêter une augmentation. Mais ce matin-là il se réveilla comme à l'accoutumée, l'esprit clair et l'œil vif. Il savait qui il était, Brian Danner, où il était, dans sa chambre, au YMCA, et quel jour on était, le premier lundi de juin 1924. Il savait donc tout ce qu'il lui fallait savoir mais ignorait que plusieurs choses importantes, *très* importantes, allaient lui arriver ce jour-là. Il n'était pas devin et n'avait pas de chat noir qui aurait pu le renseigner.

Tournant la tête vers la fenêtre, il vit que la journée promettait d'être belle et qu'il ferait grand soleil dès que celui-ci serait un peu plus haut. Il avait mis le réveil à sonner à sept heures, mais il n'était que moins cinq. Il neutralisa l'alarme, sachant qu'il n'y avait nul danger qu'il se rendorme. Il s'étira avec volupté puis, les mains sous la nuque, rêvassa un moment à récapituler mentalement ses projets.

Pas des projets pour la journée, tout était déjà prévu d'avance et il savait quels clients il devait visiter.

Non, les projets qui lui accaparaient l'esprit étaient autrement importants et concernaient sa vie, du moins l'avenir proche. Il se posait des questions ou plutôt, depuis maintenant plusieurs mois, se posait toujours la même et éternelle question, sans y avoir encore trouvé de réponse.

Était-ce le moment ? Devait-il couper les ponts avec Conger & Way ? Donner, bien sûr, un préavis aussi long qu'on le voudrait, et même rester un peu plus, le temps de former son remplaçant et de le présenter aux clients.

Il n'y avait pas d'avenir chez Conger & Way, aucune perspective d'amélioration en vue. Il en était maintenant sûr. Une telle certitude n'était pas seulement due à la baisse d'activité qui affectait en ce moment toute l'industrie mécanique. Les affaires pouvaient toujours reprendre et il se faisait encore suffisamment pour, outre ses dépenses courantes, lui permettre d'arrondir encore le magot qu'il avait mis peu à peu de côté. Mais il n'arriverait jamais à rien chez Conger & Way parce que Conger & Way n'allait – et n'irait – plus nulle part. C'était une entreprise démodée, aux principes de gestion surannés, trop pesants. Ah, si c'était lui qui faisait marcher la maison, il se faisait fort de redresser bien vite le chiffre d'affaires. Il fallait faire de la réclame par voie postale, se faire connaître dans les revues professionnelles, se fixer des objectifs à long terme. Il y avait des clients, il suffisait de se prendre par la main et d'aller les chercher ; là, il ne craignait personne. Mais Conger & Way prenait eau de toutes parts. Peut-être Mr Conger avait-il été un bon vendeur, autrefois, et un homme d'affaires avisé, mais il était maintenant trop vieux et ses idées étaient complètement dépassées. On était en 1924 mais il utilisait toujours les bonnes vieilles méthodes d'avant-guerre.

C'était là le fond du problème ; il n'irait nulle part en restant chez Conger & Way.

Mais était-il vraiment prêt à monter une affaire personnelle ? Le moment était-il bien choisi pour mettre son projet à exécution ? Grâce à ses spéculations boursières, il pouvait aujourd'hui disposer, n'ayant jamais gardé que quelques centaines de dollars sur son compte, d'une somme supérieure au montant qu'il s'était initialement fixé pour voler de ses propres ailes. Il pesait en effet dans les dix mille dollars, chiffre qu'il avait atteint voici six mois. Son portefeuille marchait même si bien, depuis quelque temps, qu'il se serait sans doute retrouvé à la tête d'un capital de plus de treize mille dollars s'il avait réalisé tout son actif. Il avait été tenté de le faire, il y avait deux mois, mais avait préféré viser les quinze mille dollars. Il y avait cependant actuellement un léger ralentissement dans les affaires et il ne récupérerait certainement pas plus de onze mille dollars s'il décidait de vendre toutes ses actions. La commission due à son courtier sur toute transaction avait beau être minime, une hausse ou une chute de quelques points pouvait faire toute la différence. Mais le marché était sain, la baisse seulement temporaire. Dans deux mois, il caracolerait de nouveau au-dessus des treize mille, peut-être même un peu plus. Jusque-là, il perdrait beaucoup s'il vendait. Il n'était pas idiot à ce point.

Il y avait, bien sûr, une autre possibilité. Il pouvait donner son congé et, plutôt que de chercher à créer ou à reprendre une affaire à son compte, se mettre simplement à la recherche d'un nouvel emploi

mieux payé. Il était sûr de pouvoir se recaser facilement. Toute fausse modestie mise à part, il savait qu'il était un bon vendeur. Beaucoup de représentants ne lui arrivaient pas à la cheville et gagnaient, en diffusant d'autres marques, beaucoup plus que lui chez Conger & Way. Il n'y avait aucun doute là-dessus dans son esprit : pas de raison pour que ce soit toujours les autres qui s'en mettent plein les poches et il était résolu à aller chercher fortune ailleurs.

C'était là que la question devenait compliquée. Selon toute probabilité, il ne resterait que quelques mois dans ce nouvel emploi. Est-ce que le changement en valait le coup ; fallait-il se donner la peine, pour une période aussi courte, de se familiariser avec de nouveaux produits, du nouveau matériel et de nouveaux clients ? Non, le jeu n'en valait évidemment pas la chandelle, du moins tant que les choses n'empireraient pas.

Brian décida d'ajourner toute idée de démission pour l'instant.

Il soupira. D'un autre côté, il y avait Mary Horton. Dieu seul savait pourquoi il recherchait toujours la compagnie, doux euphémisme, d'une femme qui depuis maintenant presque deux ans repoussait systématiquement toutes ses avances, mais c'était ainsi. Mary lui plaisait toujours autant. Il n'aurait pas fallu grand-chose pour qu'il le lui prouve, s'il avait pu obtenir un rendez-vous avec elle. Ces derniers temps, ces dernières semaines en tout cas, elle paraissait plus détendue et chaleureuse à son égard. Ils se conformaient toujours à leur éternel rituel avant de se dire adieu chaque soir mais, d'une certaine manière, le dialogue était devenu moins impersonnel. Parfois, ils échangeaient même quelques mots. Mary avait le refus moins appuyé ; peut-être finirait-elle par céder. Il n'aurait pas été surpris outre mesure si, un jour prochain, elle lui disait enfin oui.

Il prit soudain conscience avec stupeur qu'il était huit heures et quart. Il ne s'était pas rendormi mais, plongé dans ses pensées, n'avait pas vu le temps passer. Il avait maintenant intérêt à se dépêcher.

Il n'arriva qu'avec quelques minutes de retard. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer car les représentants n'étaient pas astreints à la même ponctualité que les autres employés. Tout le monde était déjà là, sauf Mr Conger, naturellement, et était déjà au travail. Brian gratifia Mary d'un joyeux bonjour et gagna le bureau qu'il partageait avec Sperling.

À mi-chemin, Mr Willoughby l'arrêta d'un raclement de gorge.

— Oh, Brian, une petite minute, s'il vous plaît.

Brian fit volte-face et se tourna vers Mr Willoughby.

— Il faut que je vous parle de quelque chose, avant que vous ne vous mettiez au travail. Euh… allons dans le bureau de Mr Conger.

— Bien sûr, Jeff.

Ils s'isolèrent dans le bureau directorial et Mr Willoughby referma la porte derrière eux. Brian s'attendait à s'asseoir dans la chaise, face à

celle de Mr Conger (là où il s'était assis, les rares fois où, en l'absence de ce dernier, il avait eu un entretien avec Mr Willoughby), mais cette fois, Mr Willoughby s'en empara et lui fit signe de s'asseoir sur la chaise tournante. Un peu surpris, Brian s'exécuta.

— Brian, dit Mr Willoughby, les coudes posés sur le bureau. Mr Conger a fait une crise cardiaque, samedi après-midi.

— Mince. Je suis désolé de l'apprendre. Est-ce que c'est grave ?

— Non. Ce n'est qu'une alerte. Mais il va devoir se reposer au moins un mois et ne pourra sans doute pas reprendre d'activité avant quelque temps. Son médecin lui conseille même de prendre sa retraite.

» Je n'en ai encore parlé à personne car je voulais vous en informer d'abord, votre décision pouvant faire la différence dans la manière dont je vais devoir informer le personnel de la situation.

En raison de la gravité de l'instant, Mr Willoughby marqua une pause significative.

— J'ai eu hier soir une longue conversation avec Mr Conger. Il craint d'être obligé de se séparer de son affaire. Si la chose se faisait maintenant, ce ne serait pas la faillite, tous les fournisseurs seraient payés. Les créances compensent largement les dettes à court terme et la liquidation se solderait même par un léger bénéfice.

» Mais j'ai fait une contre-proposition et dit à Mr Conger que vous pourriez être intéressé par la reprise de l'affaire. Je lui ai assuré que vous sauriez parfaitement gérer la maison, lui faire retrouver non seulement le niveau que nous avons connu il y a encore quelques années, mais même le dépasser. D'après vos dires, je sais que vous épargnez et placez votre argent en Bourse. Vous avez donc un certain capital. Je ne sais pas de combien vous disposez mais vous pouvez peut-être me le dire.

— À combien Mr Conger céderait-il son affaire ? demanda Brian.

— Il vendrait ses parts pour cinq mille dollars. Je ne sais pas si vous le savez déjà mais je vous le précise, il possède les trois quarts des parts. Mme Way possède l'autre, ou plutôt en perçoit les dividendes. Jusqu'à la fin de ses jours, elle a droit au quart du bénéfice net. À sa mort, ainsi qu'il est stipulé dans les statuts, ce quart vous reviendra si vous reprenez l'affaire. Avec le temps, vous serez ainsi le seul maître à bord. Et vous n'aurez peut-être pas à attendre trop longtemps : Mme Way n'a pas la soixantaine mais sa santé a beaucoup décliné, ces derniers temps. Elle est aussi malade que Mr Conger, sinon plus.

Brian fronça les sourcils.

— Jeff, vous connaissez l'entreprise mieux que moi. Votre avis ? Honnêtement ?

Mr Willoughby se laissa aller dans sa chaise et alluma une cigarette.

— Je vais vous donner un conseil d'ami, Brian. Un conseil tout ce qu'il y a de plus désintéressé. Je ne suis pas inquiet pour mon propre emploi, je pourrais trouver une autre place. Tout en aimant beaucoup Mr Conger et en étant désolé pour lui, je m'en voudrais de vous faire miroiter de faux espoirs et vous faire perdre votre argent. Ne prenez pas cette affaire si vous n'avez que cinq mille dollars pour tout capital. Vous allez devoir jongler, du moins au début, et vous risquez d'être sur la corde raide pendant un certain temps, surtout si les affaires tardent à reprendre du poil de la bête. Avec cinq mille dollars, vous ne vous en sortiriez pas, quel que soit le mal que vous vous donneriez.

» Mais si vous disposez de plus de cinq mille dollars, de manière à ne pas tout engloutir en investissements et à garder une marge de manœuvre, alors je crois que vous devriez tenter l'expérience. Quelques milliers de dollars de plus, cinq par exemple, seraient l'idéal. Vous devrez engager deux autres représentants et, pour attirer des candidats intéressants, leur offrir des conditions avantageuses, que ce soit au niveau des commissions ou des remboursements de frais. Vous allez être forcé d'abandonner tout travail sur le terrain pour vous consacrer à la bonne marche de l'entreprise. Il faudrait aussi faire plus de publicité dans les revues professionnelles – c'est une chose que Mr Conger n'a jamais voulu admettre. Une campagne par voie postale ne serait pas mauvaise non plus. Il faudrait moderniser nos méthodes, signer des contrats avec d'autres firmes, à commencer par une gamme de lubrifiants moins chère que celle de Great Western. Mr Conger a plusieurs fois évoqué ce projet mais n'y a jamais donné suite.

— Je crois… commença Brian d'une voix qui lui parut si étrange qu'il dut s'interrompre pour se racler la gorge, que vous avez raison, Jeff. Ce sont là des choses que j'avais envie de faire depuis longtemps. Je peux mettre dix mille dollars, sans doute même un peu plus. Une chose encore. Est-ce que je posséderais vraiment le contrôle de la société ?

— Absolument. Mme Way n'a pas voix au chapitre en ce qui concerne les décisions. Elle touche simplement sa part des bénéfices, sa vie durant. Ah, un dernier petit détail, dit Mr Willoughby avec un sourire, une modeste exigence contenue dans les statuts de la société : tant que sa femme sera vivante, vous ne pouvez pas faire disparaître le nom de Mr Way de la raison sociale. Vous pouvez vous appeler Danner & Way, par exemple, mais pas, pour quelques années encore du moins, Danner & C°.

— Ça peut attendre, répondit Brian en souriant à son tour. *Danner & Way* serait très bien, en ce qui me concerne. Euh… combien de temps ai-je pour donner ma réponse ?

— Eh bien, le plus tôt serait le mieux, sans que ce soit sur l'heure. Mr Conger m'a autorisé à vous montrer les livres, si vous aviez le

capital nécessaire et étiez intéressé. Mais si vous désirez faire examiner les comptes par quelqu'un de votre choix, vous en avez le privilège.

Brian secoua la tête.

— Pas besoin d'un expert-comptable. Non, je m'en remets à vous, Jeff. Mais voyons ces livres, j'aimerais que vous m'expliquiez certaines choses.

— Il va nous falloir presque toute la matinée si nous nous y mettons maintenant. Pas de rendez-vous urgent à annuler ou à repousser ?

— Pas un seul. Autant commencer tout de suite.

Perdre une journée de commissions n'avait maintenant plus d'importance. Ou Conger & Way disparaissait ou il reprenait l'affaire. S'il ne le faisait pas, elle courait à sa perte ; jamais quelqu'un venu de l'extérieur ne se lancerait dans une telle entreprise. Oui mais…

Conger & Way. Toute l'affaire à lui, Brian Danner. Sienne. Sans personne, à part Mme Way, pour ponctionner les bénéfices sans rien injecter en retour dans le circuit économique. Même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait pas cru débuter ainsi. Avec le capital qu'il avait amassé, tout ce qu'il pouvait espérer c'était commencer *petit*, devenir le patron d'une petite entreprise, avec un ou deux employés, tout au plus. Là, on lui offrait soudain sur un plateau ce qu'il lui aurait fallu des années à construire en partant de rien.

Brian sourit et se renversa dans la chaise tournante. Que c'était bon, comme cela semblait naturel d'être assis là, à la place du *patron.*

— Je crois que je vais prendre la journée pour examiner tous les livres en détail, dit-il. Mais… je crois que la réponse est oui, Jeff. Combien de temps vont demander les formalités ?

Mr Willoughby haussa les épaules.

— Un jour ou deux. Il faudra simplement s'assurer les services d'un notaire pour l'acte de vente. Je crois que vous devriez tout de même regarder les comptes avant. Pour être franc, j'ai promis à Mr Conger de repasser le voir ce soir. Je ne vais pas lui téléphoner maintenant, je ne veux pas le déranger. Mais si votre décision est toujours aussi ferme avant de partir ce soir, peut-être pourriez-vous donner votre réponse définitive à ce moment-là.

— Entendu.

— D'accord, dit Mr Willoughby. Comme vous en avez exprimé le désir, vous pouvez annuler vos visites de la journée et rester là pour étudier les comptes. Je vais rassembler les livres. Je suis à vous dans dix minutes.

Brian était aux anges et se sentait merveilleusement bien.

Mr Willoughby avait laissé la porte ouverte et, par l'entrebâillement, Danner avait vue sur *son* personnel : Mary Horton,

de dos, *sa* secrétaire, occupée à *sa* machine à écrire, près du comptoir, *son* chef de bureau, qui vidait des tiroirs et disposait des registres en bon ordre, *son* représentant, George Sperling, qui venait de partir pour aller visiter son premier client de la journée.

Son regard s'égara une nouvelle fois vers la magnifique chevelure brune de Mary. Serait-elle aussi distante, maintenant qu'il était le patron – ou allait bientôt l'être ? Oh, elle n'allait pas se jeter dans ses bras, ce n'était pas son genre. Mais elle allait maintenant devoir passer une ou deux heures chaque jour en sa compagnie, prenant en sténo le courrier qu'il lui dicterait. Par la force des choses, ils allaient être amenés à mieux se connaître. Simple représentant, il ne pouvait échanger avec elle que des futilités, mais les choses allaient peut-être changer.

Brian reporta son attention sur des préoccupations plus immédiates. Il savait qu'il était prêt. Il acceptait la proposition, sans attendre d'avoir examiné tous les livres que Jeff était en train de préparer ; Jeff avait dit que les comptes ne posaient aucun problème et c'était l'homme le plus scrupuleux qu'il ait jamais connu. De toute façon, il savait déjà ce qu'il allait trouver dans les comptes. Chiffre d'affaires en baisse, bénéfices en chute libre ; il s'y attendait. Si ce n'avait pas été le cas, jamais il n'aurait pu racheter l'entreprise pour cinq mille malheureux dollars. Les créances à recouvrer étaient beaucoup plus importantes que les dettes exigibles à court terme et c'était là le principal. L'affaire restait solvable. En démarrant dans des conditions somme toute aussi favorables, il se faisait fort de redresser la vieille maison et de lui donner une taille et un dynamisme qu'elle n'avait jamais eus. Les clients potentiels étaient là. Mr Conger n'avait pas su aller les chercher. Il était vieux, malade et fatigué depuis longtemps, bien avant sa crise cardiaque.

Lui, Brian Danner, allait insuffler une nouvelle vigueur à l'entreprise. Danner & Way. Il téléphonerait à Mr Culver dans la journée et…

Il consulta sa montre ; huit heures et demie. Mr Culver était peut-être *déjà* à son bureau ; il avait des horaires plutôt irréguliers et commençait parfois tôt le matin – pour un agent de change, s'entend – quand il avait besoin de son après-midi. Brian décrocha le téléphone et demanda son numéro à l'opératrice. Tout en écoutant la sonnerie de l'indicatif à l'autre bout de la ligne, il prit une nouvelle décision. Il allait tout liquider, au lieu de se contenter des dix mille dollars nécessaires à la transaction projetée et de garder les quelques dizaines d'actions qui lui resteraient. Il allait avoir maintenant bien assez de soucis en tête sans avoir en plus à surveiller les cours de la Bourse.

— Oui, Mr Danner, répondit la secrétaire. Mr Culver vient juste d'arriver. Un instant, je vous prie.

— Brian, mon garçon. Qu’est-ce que je peux faire pour vous en cette belle matinée de juin ?

— Liquider mon portefeuille, Mr Culver. Au cours d’hier soir, en fin de séance, ou de ce matin, à la réouverture, comme ce sera le mieux.

— Vendre vos titres ? s’exclama Mr Culver, surpris. Brian, le moment n’est pas propice. La tendance est à la baisse. Tenez encore quelque mois, quelques semaines, même, qui sait, et les affaires auront repris. Ça peut représenter un manque à gagner de plusieurs milliers de dollars. Si vous avez besoin de liquidités, vendez-en une partie mais, grands dieux, ne vendez pas tout !

— Je rachète une affaire, Mr Culver. J’ai besoin de cet argent, en totalité.

— Ah bon ? Alors là c’est différent, mon garçon. Du moment que vous savez ce que vous faites. Pour quand vous le faut-il ?

— Eh bien, le plus tôt possible. Maintenant que ma décision est prise, il n’y a aucune raison de tergiverser. Je sais que vous ne pouvez pas encore me dire combien cela va représenter mais pourrais-je disposer de mon argent cet après-midi ?

— En fin d’après-midi, peut-être. Ce n’est pas tellement une question de calcul ; nos comptes sont tenus au jour le jour et il me suffirait de jeter un coup d’œil au vôtre pour vous donner le montant exact de vos avoirs. Mais vous pensez bien que je ne laisse jamais autant d’argent sur le compte du cabinet : je vais devoir effectuer quelques virements pour réunir une somme pareille. Comment voulez-vous ça, au fait ? Chèque bancaire ?

— Un chèque serait parfait, Mr Culver.

— Très bien, mon garçon. Je vous prépare ça pour cet après-midi. Comme vous allez sans doute être occupé toute la journée, je vous le ferai porter.

— Je serai là toute la journée, c’est parfait, Mr Culver. Mais ne vous donnez pas la peine d’envoyer quelqu’un, appelez-moi quand ce sera fait et je passerai le prendre directement, quelle que soit l’heure.

— D’accord. Je vais m’efforcer de le faire assez tôt pour que vous puissiez le déposer sur votre compte avant la fermeture des banques. Et je serais très heureux de vous revoir. Nous avons fait du bon travail, ensemble. J’espère que vous me direz dans quelle entreprise vous avez investi et, en tout cas, je vous souhaite bonne chance. Nous boirons un verre pour fêter ça.

— Entendu, Mr Culver. À tout à l’heure, donc.

Brian raccrocha avec un intense sentiment de satisfaction. Mr Culver, un homme qu’il avait toujours admiré, était enchanté à l’idée de le revoir et désirait prendre un verre avec lui, même si c’était pour célébrer la fin de leurs relations.

Une seconde, Brian se prit à détester l'idée de couper tous les ponts avec lui. Il allait le rappeler, lui dire de ne vendre qu'à concurrence de dix mille dollars et de laisser le reste sur les valeurs qui lui semblaient les plus sûres. Il avait déjà la main sur le téléphone mais, à cet instant, Mr Willoughby pénétra dans le bureau avec une pile de registres et de documents et il n'y pensa bientôt plus.

Ensuite, il n'eut pas le temps de voir la journée passer.

Il parcourut les livres, les états, et Mr Willoughby lui expliqua certains points qu'il aurait été bien incapable de comprendre tout seul. Il ne cessa de prendre des notes sur les choses qu'il avait l'intention de faire et les changements qu'il avait décidé d'apporter. Il se plongea dans l'étude de l'annuaire du commerce et de l'industrie pour savoir qui approcher, quelles sociétés contacter, en sus de celles avec qui Conger & Way avait déjà un contrat.

Journée chargée, donc. Ce n'est que vers quinze heures qu'il commença à se demander pourquoi Mr Culver ne l'avait pas encore appelé ; il était déjà trop tard pour poser le chèque sur son compte aujourd'hui. (Cela n'avait pas d'importance, il le mettrait demain matin. Mr Willoughby lui avait dit que l'entrevue avec Mr Conger et le notaire pour la signature de l'acte de cession de parts n'aurait lieu que dans l'après-midi ; il aurait l'argent à temps.) Ce n'est qu'une heure plus tard que, gagné, par l'inquiétude, il se décida à l'appeler lui-même. Rien de grave, sans doute ; Mr Culver avait peut-être eu du mal à réunir la somme demandée dans la journée, c'était effectivement peut-être un peu court. S'il n'avait pu réunir que cinq mille dollars, le mal était moindre et cela lui suffirait pour l'instant. Cela suffirait en tout cas pour conclure l'affaire et pour le reste, qu'est-ce que c'était que quelques jours en plus ?

— Un homme voudrait vous voir, Brian, dit Mr Willoughby qui avait surgi dans l'encadrement de la porte. Je vous l'envoie ?

— Quelqu'un veut me voir ?

— Oui. Un homme qui vous a demandé personnellement, répondit Mr Willoughby. À mon avis, c'est un agent de police.

C'était bien un policier, et même tout ce qu'il y avait de plus réglementaire, et il enquêtait sur une obscure officine boursière tenue par un certain Culver. L'histoire – mais Brian dut d'abord répondre aux questions du policier avant de pouvoir poser les siennes – était fort simple. Après avoir reçu son appel, ce matin, Culver avait quitté son bureau, emportant sa serviette, et précisé à sa secrétaire qu'il n'en avait pas pour longtemps. Lorsqu'elle ne l'avait pas vu revenir, à quatorze heures, la secrétaire, qui n'était pas idiote, avait commencé à se douter de quelque chose. Elle avait fouillé le bureau de son patron et découvert que tout ce qui était petit, de valeur et aisément transportable avait été emporté. Elle avait aussitôt appelé la banque

où on lui avait appris que Mr Culver venait juste de solder son compte. Elle avait alors prévenu la police.

— Alors vous croyez que c'est à cause de mon coup de fil qu'il a… ? demanda Brian.

— Absolument, répondit le policier. Il avait quinze mille dollars sur son compte, c'est tout. Il aurait pu vous payer mais il était au bout du rouleau. La question est maintenant de savoir pourquoi.

Brian n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais… son cabinet. Il était riche. Il avait de l'argent, forcément.

— Une façade, rien de plus. Comment est-ce que vous avez pu vous laisser entraîner là-dedans, mon garçon. Un agent marron. Il n'a jamais rien acheté pour votre compte, il se servait de votre argent comme un bookmaker. Quand vous, vous en gagniez, lui, il en perdait. Et avec l'essor que connaît la Bourse actuellement…

— Vous croyez qu'il y a une chance pour qu'on le rattrape et qu'on récupère…

— Votre argent ? s'exclama l'agent d'un air de profonde pitié. On mettra peut-être le grappin sur le citoyen, sait-on jamais, mais pour ce qui est de vos fonds, vous n'en retrouverez même pas le dixième. Nous savons grâce à ses livres qu'il a encaissé au moins cent soixante-quinze mille dollars – en gros, on n'a pas encore eu le temps de faire le compte exact. Alors, pensez, vos onze mille dollars…

— Le fumier, dit Brian dans un souffle.

— Bon, dit le policier en se levant. Ne vous inquiétez pas, je vous tiens au courant.

Brian se rassit, pétrifié par l'annonce de la catastrophe qui venait d'anéantir tous ses espoirs. Il s'écoula une bonne minute avant qu'il comprenne qu'il n'avait plus aucune raison de rester assis là, dans ce bureau, que Conger & Way n'était pas à lui et ne le serait jamais. Il se leva quand il vit Mr Willoughby s'approcher. Celui-ci, rien qu'à son visage cendreux, devait déjà avoir compris ce qui se passait.

— C'est tombé à l'eau ? demanda-t-il d'un ton calme.

Brian hocha la tête comme un automate. Il passa devant Mr Willoughby presque sans le voir et fila vers la porte battante du comptoir.

— Brian !

C'était la voix, la voix douce, de Mary Horton.

Brian se retourna, hagard, se demandant pourquoi elle l'appelait par son prénom.

— Je… J'ai entendu une partie de la conversation. Je… je suis désolée, Brian.

— Eh bien… merci, Mary.

Son visage retrouva figure humaine et il cessa de s'apitoyer sur

son sort. Du fond de lui-même, il eut la force de sourire faiblement.

— Dites-moi, Mary, vous êtes libre, ce soir ?

— Oui, Brian. Ce soir, je n'ai rien à faire.

Toute envie de sourire disparut quand il vit ce qu'on pouvait lire sur son visage de madone.

— Peut-être… pourrions-nous dîner ensemble ?

— Si vous voulez. Voyons… il est…

Ils se tournèrent tous les deux vers la pendule Hammond. Il était quatre heures vingt.

— Bien, dit Brian. Je reviens et vous prends à…

— Non, trancha Mr Willoughby, qui était apparu subrepticement dans le dos de Mary. Non, emmenez-la maintenant. Filez.

— Mais Mr Willoughby, je dois finir cette lettre qui est si import…

— Filez ! ordonna Mr Willoughby en regagnant son bureau, ne voulant pas les regarder partir.

Non, cette lettre n'avait plus d'importance, désormais. L'entreprise cessait ses activités, comme Mr Conger l'avait décidé l'après-midi de la veille. Définitivement. Ce n'était qu'au cas où Brian Danner aurait pu reprendre l'affaire, qu'il aurait accepté de la vendre. Pour un étranger, redresser la barre était une tâche écrasante ; personne de sensé ne se serait d'ailleurs risqué dans pareille aventure.

Pas même lui, Mr Willoughby, n'aurait pu y arriver. Il connaissait bien la branche mais n'était pas assez agressif et n'aurait pas fait un bon vendeur. Il fallait posséder ces deux qualités, en plus du capital qu'il n'avait pas non plus. Ses maigres économies ne se montaient qu'à quelques centaines de dollars et n'y auraient pas suffi.

Autant annoncer tout de suite aux autres qu'ils pouvaient commencer à se chercher un nouvel emploi.

Il regarda autour de lui. J'étais le seul encore présent.

— Fred, dit-il. Voulez-vous venir ici une minute ?

Ainsi finit Conger & Way, ainsi finit le bureau. Sans pleurs ni douleurs, à part, peut-être, le choc ressenti par Brian Danner à l'annonce de sa déconfiture boursière, due toutefois à une cause extérieure. Sans récriminations non plus, la maison était solvable et nous reçûmes chacun notre dernière paye. Toutes les factures furent réglées et il se trouva même rester un peu d'argent en caisse.

Les choses furent vite réglées en ce qui concernait les représentants car les tournées furent immédiatement interrompues. Mr Willoughby les réunit tous les deux le lendemain matin et leur exposa la situation. Au lieu d'être astreint à un préavis (pendant lequel on ne voyait pas très bien ce qu'ils auraient fait), chacun reçut une

semaine de salaire, calculée sur la moyenne des commissions des derniers mois, et fut libre de partir. Nous n'avons revu George Sperling qu'une fois, lorsqu'il est revenu, le mardi matin, chercher son solde de tout compte – qui n'était évidemment pas prêt. On revit Brian Danner plus souvent car il vint plusieurs fois chercher Mary à l'heure de la fermeture.

Nous expédiâmes les affaires courantes. Augie Plunkett reçut une semaine de préavis ; Mary et moi deux, car nous avions plus d'ancienneté et Mr Willoughby avait estimé qu'il avait besoin de nous plus longtemps.

La première semaine, il y eut beaucoup de travail. Je devais clore le compte de chaque client et Mary tapait une lettre expliquant à chacun que la maison cessait ses activités et offrait en conséquence une remise de cinq pour cent pour tout règlement comptant. Mr Willoughby s'occupait des factures, qu'il réglait au fur et à mesure des rentrées.

La seconde semaine fut beaucoup moins agitée et Mr Willoughby nous accorda, à Mary et à moi, deux ou trois heures de liberté chaque jour pour nous mettre en quête d'un nouvel emploi. Nous eûmes de la chance car nous en trouvâmes immédiatement un tous les deux. Ni meilleur, ni pire qu'un autre, financièrement parlant, mais nous allions perdre le nôtre le lundi suivant et ne pouvions donc pas nous permettre de faire la fine bouche. Mr Willoughby, lui, n'en chercha pas, ayant décidé de s'accorder une ou deux semaines de congés avant de reprendre le collier. C'était bien compréhensible, les postes de chefs de bureau ne se trouvent pas aussi facilement que ceux d'employés aux écritures ou de secrétaires sténodactylos.

Presque toutes les créances furent recouvrées en milieu de semaine et, le jeudi, Mr Willoughby confia celles qui restaient – des clients probablement insolvables – à une agence de contentieux. Il réussit à vendre le matériel et le mobilier pour deux cent vingt dollars le tout, payés rubis sur l'ongle de manière à pouvoir clore l'exercice. Les chèques de notre dernier salaire avaient déjà été signés.

Le vendredi – il avait déjà dit la veille à Mary que ce n'était plus la peine de revenir – Mr Willoughby et moi soldâmes tous les comptes et établîmes deux derniers chèques pour un montant égal à ce qui restait en caisse, l'un des trois quarts pour Mr Conger, l'autre du reliquat pour Mme Way.

— Et voilà, Fred. Il ne me reste plus qu'à prendre les livres obligatoires et à les porter à Mr Conger, tâche pour laquelle je n'ai pas besoin de vos services.

— Que vont devenir les archives ? Toutes ces lettres, ce papier ? Tout va partir au rebut ?

Mr Willoughby hocha la tête.

— Les déménageurs s'en chargeront quand ils viendront chercher les armoires, demain matin. Pour le prix, ils peuvent bien faire ça. Ah, vous pouvez me rendre un dernier service, Fred. J'ai oublié que le téléphone était débranché et je serais bien rentré chez moi en taxi. Ça vous embêterait d'en appeler un au drugstore du coin ?

— Pas du tout, dis-je.

— Que le chauffeur monte jusqu'ici ; il m'aidera à descendre les registres.

Nous nous serrâmes la main.

— Au revoir, Mr Willoughby.

— Au revoir, Fred. Bonne chance. Il faudra écrire quelque chose là-dessus, un de ces jours !

Je souris mais ne fis pas de commentaires à une suggestion aussi absurde. Les livres, pensais-je alors, devaient parler de choses frivoles, dans le cas d'ouvrages légers, ou profondes, en cas d'ouvrages sérieux.

La journée était belle et il n'était que quatre heures. Je descendis la moitié de la rue avant de me rappeler la dernière tâche qu'il me restait à accomplir. Je revins sur mes pas et appelai un taxi. De ma poche, Mr Willoughby ayant oublié de me donner de la monnaie.



Fini, donc, le bureau. L'immeuble résista un moment mais la suite – si on peut l'affubler d'un tel qualificatif –, occupée par Conger & Way ne fut jamais relouée. Quatre mois plus tard, le destin de l'immeuble était scellé, non parce qu'il menaçait de s'écrouler, ce qui n'était pas le cas, mais parce que la ville désirait acquérir la maîtrise de tous les terrains environnants pour le tracé des voies d'accès du nouveau pont de Covington. Il a été démoli et rasé quelques années

plus tard, en 1928.

Le bureau, en tant qu'espace géographique, est mort et enterré, littéralement enseveli sous des tonnes de béton. La culée du pont est à cet endroit une véritable falaise qui s'élève jusqu'au deuxième étage des maisons, plus haut que n'était situé le bureau. Il a disparu pour toujours, du moins tant que dureront les hommes et leurs constructions. Même une bombe H qui détruirait le reste de Cincinnati ne pourrait venir à bout de la chape de béton sous laquelle il repose désormais, de même qu'aucune bombe H ne pourrait raser les sept collines sur lesquelles, telle Rome, la ville est construite : seules les pluies et l'érosion, à l'échelle cosmique, pourront un jour exposer de nouveau à l'air libre l'espace où, jadis, ont œuvré les salariés d'une certaine société Conger & Way.

Si le bureau a disparu, ceux qui y travaillaient ont par contre continué à vivre, comme il se doit. Des huit personnes que j'ai connues – nous n'avons jamais été huit en même temps, car Stella et Marty étaient tous les deux déjà partis quand Augie Plunkett m'a remplacé lorsque j'ai pris la suite de Marty – cinq sont encore de ce monde et trois sont mortes.

Qu'elles sont les trois personnes qui sont mortes ?

Immédiatement vous pensez à Mr Conger, en raison de son âge et de son état de santé, et vous n'avez pas tort. Il est mort un peu moins d'un an après la disparition de l'entreprise qu'il avait contribué à créer de ses propres mains. Il a eu une belle mort et s'est éteint paisiblement dans son lit, sans savoir qu'il mourait. S'il faut en croire le diagnostic du médecin qui a signé le permis d'inhumer, il n'a pas succombé à une seconde crise cardiaque, mais à un caillot de sang, qui a atteint son cerveau et l'a soufflé à jamais au beau milieu d'un rêve où Harry Way et lui, de nouveau jeunes et non mariés, ouvraient les bureaux de leur propre affaire, des bureaux splendides, au bout d'un escalier aux marches recouvertes d'or. Ils gravissaient les marches, Harry – le beau, le sémillant Harry – devant, et lui, Eddie, derrière. Il n'atteignit jamais la dernière marche. Rêves de réussite et escalier en or, tout disparut en même temps et Edward B. Conger, ci-devant Eddie, expira sans un cri.

Le second à mourir, dix ans plus tard, en 1935, fut le plus jeune d'entre nous. Le seul qui devint célèbre, aussi, bien qu'il soit mort à vingt-sept ans à peine.

Oui, Augie Plunkett, le garçon de courses rouquin et plutôt bébête que nous avions connu aux derniers mois d'existence du bureau. Vous avez entendu parler de lui, si, si, mais peut-être pas sous le nom d'Augie. Lorsqu'il a été remercié, il a gagné New York, sa trompette sous le bras, et a définitivement dit adieu aux basses besognes administratives. Il devait être bon et avoir déjà pas mal de métier du

temps où il travaillait avec nous (bien que personne ne s'en soit jamais douté, Plunkett n'amenant pas sa trompette au bureau pour nous en régaler d'un morceau), car il a conquis New York, et plus tard tout le pays, presque sans coup férir. Il a d'abord joué les utilités dans les innombrables orchestres qui animaient les bars clandestins puis, au bout d'un an, il s'est avéré que – comme son idole, Bix Biederbecke – il avait *quelque chose.* Il n'avait peut-être pas le génie de Bix, mais il avait quelque chose. Peu à peu, il a réussi à se faire un nom. Il n'avait peut-être pas grand-chose dans le crâne, mais il jouait de la trompette comme un dieu. Un temps, il a fait partie de la formation de Paul Whiteman – ce devait être le plus jeune membre du groupe – et, de fil en aiguille, a finalement rencontré son idole qui l'a engagé dans son orchestre. Bix s'est pris d'amitié pour lui et l'a beaucoup aidé, bien qu'il n'ait jamais pu le persuader d'abandonner la trompette pour le cornet à pistons ; Plunkett avait un jeu plus sauvage que Bix et préférait le son de la trompette à celui, moins métallique et plus soyeux, du cornet à pistons avec lequel Bix s'était déjà rendu célèbre.

En 1930, à l'âge tendre de vingt-deux ans, Plunkett était un joueur recherché, un soliste qui ne travaillait qu'avec des formations solides et des orchestres réputés. Vous avez maintenant deviné qu'il avait changé son prénom, aussitôt arrivé à New York, pour celui de Red. Red Plunkett, le grand, le vrai. Considéré comme un des meilleurs musiciens de jazz de son temps.

Je ne collectionne pas les disques de jazz mais possède tout de même quelques raretés ; tels les enregistrements de Red Plunkett et de son Wildcat Five, que je me repasse encore à l'occasion et écoute toujours avec autant de plaisir. Ils sont datés, bien sûr, c'est du jazz tel qu'on le jouait au début des années 30, mais ce sont de bons disques. Des œuvres simples et linéaires, ce qui change des dissonances savamment orchestrées de Kenton ou des accords complexes et faussement spontanés de Brubeck. Plunkett avait un sens inné du rythme et je vous garantis que son jeu, à la fois rapide et sensuel, est bien souvent à se lever de sa chaise. Parfois je souhaite – mais j'ai des goûts démodés, j'en ai peur – que le jazz en soit resté là où Bix et Red l'ont un jour porté.

Red Plunkett a eu une destinée étrangement parallèle à celle de son idole et est mort jeune. Bix est mort en 1931, emporté en pleine possession de ses moyens à l'âge de vingt-huit ans. Red lui a survécu quatre ans mais est mort dans un sanatorium avant même d'avoir atteint cet âge, emporté, lui, par la tuberculose. Peut-être qu'un traitement plus précoce – et s'il avait un peu moins brûlé la chandelle par les deux bouts – aurait pu le sauver, mais il crachait déjà du sang lorsqu'il s'est décidé à aller voir un médecin et il était déjà trop tard. Il est mort seulement cinq mois après son entrée au sanatorium. Peut-

être aurait-il pu vivre plus longtemps mais je doute que, sans sa trompette, il en ait eu le courage. Souffler dans cette satanée trompette était toute sa vie, l'étincelle qui le maintenait sur terre.

Rétrospectivement, j'aurais bien aimé l'avoir mieux connu lors des quelques mois où nous avons travaillé ensemble, lui avoir parlé un peu plus. Je me sentirais ainsi moins hypocrite quand je laisse parfois échapper au cours d'une conversation que je l'ai connu, autrefois.

Le troisième – et le dernier – à mourir, fut Marty Raines. En 1939, à l'âge de trente-huit ans. Délivrance ? Je ne sais pas ; il n'était pas malheureux. Il était même en partie guéri ; sorti de son état catatonique, il avait recouvré une partie suffisante de ses facultés pour accomplir des choses élémentaires : tresser des paniers, jouer à des jeux simples. Il n'a jamais retrouvé la mémoire ; il connaissait son nom parce qu'on lui avait dit comment il s'appelait mais on avait été assez charitable pour ne pas lui dire ce qu'il avait fait. Même les psychiatres ne sont pas aussi cruels. De toute façon, cela n'aurait servi à rien ; Marty était définitivement incurable, nonobstant une légère phase de rémission, de retour béat à l'enfance.

Quoi qu'il en soit, il a tout de même passé quinze ans dans un asile. Il est mort de pneumonie, la même maladie qui aurait terrassé sa mère s'il ne s'était pas changé en ange exterminateur.

Il est mort paisiblement, lui aussi. Délivrance, disais-je ? Pour les contribuables de l'Ohio, peut-être, enfin soulagés des frais somme toute conséquents de son hébergement.

Voilà tous ceux qui sont morts, ceux qui ne sont plus. Si je croyais en une vie après la mort, je dirais : qu'ils reposent en paix. Et même si je n'y crois pas, tant pis, je le dis quand même : reposez en paix, tous.

Et les cinq qui sont toujours là, hein, les vivants ?

Stella est revenue – le lendemain de sa nuit de folie avec Mr Willoughby – vivre avec son George. Elle lui a pardonné et ils ont vécu heureux depuis. Enfin, raisonnablement heureux. S'il lui a encore été infidèle, elle n'en a en tout cas jamais rien su. Et puis George a bien réussi. Cinq ans après leur mariage seulement, il a hérité de l'affaire de son père. Il l'a développé et aujourd'hui, alors qu'ils ont tous les deux à peine dépassé la cinquantaine (George n'a qu'un an de plus que Stella), ils habitent une belle maison dans Avondale et disposent de revenus autrement plus confortables que ceux de Mr Conger autrefois, du temps de sa splendeur. Ils ont eu trois enfants, qui sont maintenant tous grands et ont tous quitté la maison. Stella est même deux fois grand-mère ; pour son âge, c'est une belle femme et elle est heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas. Eh oui, (et probablement pour quelques années encore), son remède personnel pour soigner les épisodes d'adultère masculin, certes immoral, s'est révélé médecine des plus efficaces. Elle s'est souvent demandé, surtout

aux alentours de trente-cinq ans, ce que pouvait faire George quand il n'était pas à la maison et assistait à l'un de ses congrès (il participait activement à de nombreuses réunions, tant professionnelles que confraternelles). Elle s'est parfois posé des questions, oui, mais sans inquiétude.

Brian Danner a épousé Mary Horton un an et demi après la fermeture du bureau. Mary aurait voulu avancer la date du mariage ; elle était sincèrement et profondément tombée amoureuse de lui dès leur première soirée en tête à tête, comme elle s'était déjà sincèrement et profondément éprise d'un autre, mais qui n'était malheureusement pas fait pour elle. Ils ont cependant attendu un an et demi parce que Brian, d'origine irlandaise et par conséquent têtu comme une mule, ne voulait absolument pas qu'elle travaille une fois mariée et avait insisté pour qu'ils patientent jusqu'à ce qu'il gagne de quoi les faire vivre décemment tous les deux.

Brian Danner n'a jamais réalisé son vieux rêve de devenir patron de sa propre entreprise. Le mariage puis les soucis quotidiens, la charge d'une épouse, ont eu tôt fait de le dissuader de continuer à caresser de telles chimères, du moins tant qu'il a eu l'âge et l'élan nécessaires. Mais il a très bien réussi et, à quarante ans, est devenu directeur des ventes d'une société de bricolage et de petit outillage. Aujourd'hui, à soixante-deux ans, il est directeur commercial d'une société beaucoup plus importante, spécialisée dans les accessoires et l'équipement automobiles, à un salaire, détail qui a son importance, tout ce qu'il y a de plus satisfaisant et qui n'a rien à voir avec les modestes bénéfices du mari de Stella.

Le mariage de Brian et Mary – qui n'a soulevé aucune difficulté d'ordre religieux, Brian ayant été élevé dans la religion catholique et étant croyant, bien qu'il n'ait pas mis les pieds dans une église depuis plus de dix ans et ne fût plus très sûr d'avoir vraiment la foi – a été ce qu'il est convenu d'appeler un mariage heureux. (Après quelques années extatiques, le mariage peut-il être autre chose ? Le paradis n'est pas de ce monde.) Leur union a toutefois été endeuillée par deux tragédies. La première, deux ans après leur mariage, quand Mary, à la suite d'une fausse couche, a appris qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant. Un an plus tard, ils ont adopté un petit garçon. Un beau jour, on leur a annoncé sa mort, sur une île du Pacifique du nom d'Iwo-Jima, second déchirement de leur existence. Ils s'aimaient tous les deux et chacune de ces tragédies les a rapprochés encore plus étroitement. Brian a l'intention de prendre sa retraite dans un an ou deux et ils ont déjà beaucoup discuté pour savoir s'ils vont rester dans l'Ohio et s'acheter une petite maison à la campagne, ou bien tout laisser derrière eux et aller habiter la Californie. Ils ont coupé la poire en deux : ils fêteront la retraite de Brian par un voyage en Californie,

puis resteront là-bas quelques mois, le temps de prendre une décision définitive.

S'ils mettent effectivement leur projet à exécution, et s'ils en profitent pour faire un peu de tourisme, il est possible (mais pas certain, tant la Californie est vaste) qu'ils rencontrent Mr Willoughby.

Mr Willoughby a maintenant soixante-sept ans et a pris sa retraite il y a deux ans. Ses économies de toute une vie – un peu écornées, tout de même, car s'il est resté célibataire, il n'a jamais été du genre frugal – ajoutées à sa retraite, lui permettent de mener une existence paisible et agréable.

Il vit dans une petite ville côtière, entre Los Angeles et San Diego, qui, de façon plutôt ridicule, s'appelle Papel Blanco, ce qui, en espagnol, signifie « papier blanc ». C'est le côté comique du nom qui l'a un jour poussé à s'arrêter et à explorer les environs. Il y est resté. Il habite une maison sur le front de mer et passe de longues heures sur la plage. Il met rarement un pied dans l'eau – l'océan Pacifique est froid, même en milieu de journée, et Mr Willoughby déteste le froid – et préfère se prélasser au soleil. Le hâle de son visage forme un contraste étonnant avec le blanc lumineux de ses cheveux, encore abondants.

Il jouit d'une parfaite santé, aussi bien de corps que d'esprit. Il est en meilleure condition que bien des hommes de cinquante ans, mais pourquoi devrait-il travailler alors qu'il peut s'en passer ?

À vrai dire, il travaille, l'équivalent de deux jours par semaine, mais bénévolement, pour s'amuser, parce que ça lui plaît. Son ami le plus proche (il s'en est fait au moins une douzaine, dès la première année de son arrivée) n'est autre que le rédacteur-en-chef de l'hebdomadaire local. Tous les jeudis et les vendredis, Mr Willoughby l'aide à sortir l'édition de la semaine, rite qui pour lui est devenu une drogue rare. Il aime particulièrement relire les épreuves et la moindre coquille plonge cet homme heureux dans des abîmes de félicité. À l'occasion, si la coquille est particulièrement soignée, il s'interdit absolument de la corriger. Il gribouille aussi quelques articles, de temps en temps, et même quelques éditoriaux, tous truffés de jeux de mots. Depuis deux ans, il essaye – sans succès, jusqu'à présent – de persuader son ami de changer le nom du journal de *Papel Blanco Times* en *Papel Blanco Papel.*

Mais il s'est aussi trouvé beaucoup d'autres occupations. Le poker et les discussions jusqu'au milieu de la nuit, par exemple. La lecture, également, à raison d'une moyenne d'un livre par jour, certains lisibles, d'autres à peine, mais il aime bien varier ses plaisirs. Regarder le soleil s'enfoncer dans la mer, contempler les chalutiers qui rentrent au port le soir, plaisanter avec les pêcheurs. Écouter ses disques. Et savourer ses souvenirs.

Certains hommes sont malheureux ou s'ennuient quand ils prennent leur retraite, mais c'est parce qu'ils n'ont pas su trouver de richesses intérieures. Mr Willoughby, lui, est heureux ; il a tout ce qu'il pourrait souhaiter et ne retournerait pour rien au monde s'enfermer dans un bureau, même si on lui offrait dix fois son dernier salaire. S'il a des regrets, c'est uniquement d'avoir découvert si tard dans la vie le bonheur et la joie de présider – ou d'y apporter son concours – aux destinées d'une méchante feuille de chou. Mais maintenant qu'il lui a été donné de connaître expérience aussi ineffable, il a bien l'intention de continuer le plus longtemps possible. Est-il si vieux que ça, après tout ? Allez, il se pourrait bien que ce philanthrope nous enterre tous.

George Sperling a soixante-quatre ans, trois de plus que son ancien collègue Danner, trois de moins que Mr Willoughby. Il travaille toujours, bien qu'il ait abandonné la représentation, et est en bonne santé, à part ses rhumatismes, qui s'aggravent un peu plus chaque année mais ne vont pas jusqu'à le diminuer complètement. Il peut exercer une activité sédentaire et a fini par s'y résoudre. Et à son compte, s'il vous plaît. Il lui faut parfois se déplacer mais il peut rester assis la plupart du temps et, une fois la porte fermée, n'a pas plus de quelques pas à faire pour rentrer chez lui. Il a en effet acheté un petit bureau de tabac, près du capitole, à Columbus, Ohio. C'est une modeste boutique mais cela lui permet de gagner sa vie avec le minimum d'efforts, ce qui est le souci constant d'un rhumatisant.

L'un dans l'autre, hormis durant les années noires de la Grande Dépression des années 30, sa situation s'est améliorée par rapport à ce qu'elle était chez Conger & Way. En un certain sens, en tant que représentant, il a fini par acquérir la confiance en soi qui est le principal atout de tout bon professionnel. Les années de guerre, le début des années 40, ont été pour lui des années fastes, avec un emploi de voyageur de commerce où il a fait des étincelles, bien qu'il eût déjà cinquante ans. Il était toujours VRP et gagnait toujours bien sa vie quand Ada est morte, il y a cinq ans. Il a beaucoup souffert et souffre encore énormément. Il a maintenant surmonté son chagrin mais c'est un homme solitaire. C'est à cette époque que ses rhumatismes, qui s'étaient jusque-là contentés de le chatouiller de temps en temps, ont brusquement empiré au point de le contraindre à changer de métier. Il n'avait pas assez d'argent devant lui pour prendre sa retraite mais avait quand même réussi à mettre quelques milliers de dollars de côté, assez en tout cas pour acheter un pas-de-porte. Il a alors songé au petit bureau de tabac de Columbus. Pour son dernier emploi, il avait sillonné toutes les routes de l'état pour le compte d'une firme de tabac. C'est ainsi qu'il a connu le propriétaire de la boutique, un homme d'une demi-douzaine d'années plus âgé que

lui, et appris qu'il cherchait à vendre pour prendre sa retraite. Il lui a fait une offre par téléphone et, dès le lendemain, déménageait pour Columbus.

Voilà donc tout ce qui est arrivé à George Sperling. Une chose encore, un détail. Il a vraiment manqué le dernier train, enfin un dernier train. Vous vous souvenez de son rêve ? Ce rêve, qu'à une époque il faisait souvent ?

Mais cela faisait bien quinze ans qu'il ne l'avait pas refait et l'avait complètement oublié quand, à l'automne 1943, au hasard d'une tournée, il s'était un jour trouvé à Greenborough, Kentucky.

Le soir tombait et il marchait vers la gare. Il avait entendu le train siffler et avait regardé sa montre : il avait quelques minutes de retard. Mais les trains aussi avaient souvent quelques minutes de retard et il pensait pouvoir arriver à temps.

Il avait pressé l'allure et, parvenu à la gare, s'était rué sur le quai. Il avait vu son train s'éloigner en tanguant sur les voies, encore à quelques mètres seulement, mais déjà hors de portée. Dix mètres, puis cent.

À côté de lui, sur le quai, le chef de gare regardait lui aussi le train disparaître au loin.

— C'est trop bête que vous l'ayez manqué, monsieur, avait-il dit sans se retourner. C'était le dernier.

— Merde, avait dit George. À quelle heure est le premier, demain matin ?

— Il n'y en aura plus, monsieur. C'était le dernier.

Sur cette déclaration laconique, le chef de gare s'était tourné vers lui, s'était calé une chique entre les dents et avait craché.

— La ligne est déficitaire. Au-delà, c'est le bus ou l'autocar. Les chemins de fer vont fermer la gare.

— Merde, avait répété George.

Sa valise d'une main, sa mallette d'échantillons de l'autre, George s'en était retourné et avait repris une chambre dans l'hôtel qu'il venait de quitter.

Voyez, cela ne signifiait pas la fin du monde, ni même le bout de la route pour George Sperling. Les rêves n'ont pas de signification cachée et n'obéissent à aucune loi. Même le rêve du clochard qui avait dormi une nuit devant la porte du bureau dans le couloir, et qui rêvait, lui, de la chose cachée derrière la nuit. Même le dernier rêve de Mr Conger, ce rêve d'un escalier aux marches d'or.

Les rêves n'ont pas de valeur démonstrative, pas de fil directeur.

Comme ce rêve venu du passé, cette évocation des derniers mois d'un bureau où j'ai autrefois passé bien des heures, dans une autre vie, me semble-t-il, à un demi-continent de là.

Tucson, Arizona, 1957.

FIN

---

[1] En effet, *oak* signifie *chêne.*

[2] *Pal* signifie *copain.*

[3] Héros futé des premières bandes dessinées comiques américaines créé par Carl E. Schultze qui signait chaque épisode d'un petit lapin.

[4] Village de Virginie, autrefois port important où débarquaient les émigrants. Sa prise par les troupes franco-américaines, en 1781, marqua la fin de la Guerre d'indépendance.

[5] Young Men's Christian Association, qui regroupe, aux États-Unis, des sortes d'auberges de jeunesse, rares et coûteuses.

[6] United Mineworkers (syndicat des mines).